FABLES

DŁ

LA FONTAINE

ILLUSTREES

PAR

J. J. GRANDVILLE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

H. FOURNIER AINÉ, ÉDITEUR

M DCCC XXXVIII





la

Mort et le Mourant

A mort ne surprend point le sage
Il est toujours prêt a partir
S'etant su lui-même avertir
Du temps ou l'on se doit résoudre a ce passage
Ce temps, hélas 'embrasse tous les temps
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut tous sont de son domaine
let le premier instant ou les enfants des rois

Abstemus Fatti praceoli le Seneu ortem differre volente — Cuicerudini Detti e

Ouvrent les yeux à la lumière Est celui qui vient quelquefois Fermer pour toujours leur paupière. Défendez-vous par la grandeur ; Alléguez la beauté , la vertu , la jeunesse ;

La Mort ravit tout sans pudeur: Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

> Il n'est rien de moins ignoré; Et, puisqu'il faut que je le die. Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie, Se plaignoit à la Mort que précipitamment Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,

Sans qu'il cût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!—
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience;
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait, Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait. Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

LIVRE VIII. FABLE I.

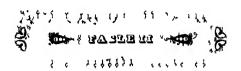
Du marcher et du mouvement, Quand les esprits, le sentiment, Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouie, Toute chose pour toi semble être evanouie; Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement '
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament

La Mort avoit raison: je voudrois qu'à cet âge On sortit de la vie ainsi que d'un banquet, Remerciant son hôte; et qu'on fit son paquet. Car de combien peut—on retarder le voyage? Fu murmures, vieillard? vois ces jeunes mouris

Vois-les marcher, vois-les courir A des morts, il est vrai, gloricuses et belles, Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret: Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret,





Le Savetier et le Financier .

La savetici chantoit du matin iusqu'au soir Cetoit merveilles de le voir Merveilles de l'ourr, il faisoit des passages Plus content qu'aucun des sept sages Son voisin, au contraire, etant tout cousu d'or Chantoit peu, dormoit moins encor C'étoit un homme de finance Si sur le point du jour parfois il sommeilloit Le savetier alors en chantant l'eveilloit Lt le financier se plaignoit Oue les soms de la Providence Neussent pas au marché fait vendre le dormir, Comme le manger et le hoire En son hôtel il fait venir Le chanteur, et lui dit Or ca, sire Gregoire, Oue gagnez-vous par an? --- Par an! ma for, monsieur Dit avec un ton de rieur Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière De compter de la sorte, et je n'entasse guere t n jour sur l'autre : il suffit qu'a la fin



J'attrape le bout de l'année : Chaque jour amène son pain —

Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi par journée '— Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours ¡ Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer, on nous ruine en fêtes L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé De quelque nouveau saint charge toujours son prône Le financier, riant de sa naivete,

Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sir le trône Prenez ces cent ecus , gardez-les avec som ,

Pour vous en servir au besoin Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avoit , depuis plus de cent ans Produit pour l'usage des gens ourres chez lus dans sacras d'on

Il retou**rne c**hez lui , dans sa cave il enserre L'argent , et sa joie a la fois

Plus de chant al perdit la voix Du moment qu'il gagna ce qui cause nos pemes

> Le sommeil quitta son logis Il eut pour hôtes les soucis,

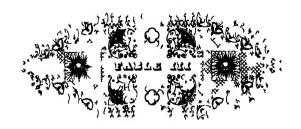
Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit.

31 quelque chat faisoit du bruit,

Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus

Rendez-moi , lui dit-il , mes chansons et mon somme Et reprenez vos cent écus.



lc Iron lc Loup et lc Renar ! *

Un hon, decrepit goutteux, n'en pouvant plus, Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse Alleguer l'impossible aux rois, c'est un abus

Celui-ci parmi chaque espece Manda des medecins al en est de tous arts Medecins au hon vienn**ent de tout**es parts De tous côtes lui vient des donneurs de recettes

Dans les visites qui sont faites
Le renard se dispense et se tient clos et coi
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi
Son camarade absent. Le prince tout-a-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure
Qu'on le fasse venir. Il vient, est presente
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire

Asop 233 Lee Lupus et Vulpes — Bulpa et Lokman le Corbent le Leng le Renar le le Levet le Channeau Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère Ne m'ait à mépris imputé D'avoir différé cet hommage; Mais j'étois en pélerinage,

Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira ,
S'il vous plaît , de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche , on taille , on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa ,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.





Le Pouvoir des Fables.

A M DF BARGION ""

La qualité d'ambassadeur Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires? Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères? S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur, Seront-ils poin**t trai**tés par vous de téméraires?

> Vous avez bien d'autres affaires A demêler, que les débats Du lapin et de la belette. Lisez-les; ne les lisez pas; Mais empêchez qu'on ne nous mette Toute l'Europe sur les bras. Que de mille endroits de la terre Il nous vienne des ennemis, J'y consens; mais que l'Angleterre

^{*} Æsop , 11, 181, Demades or ator

Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis, J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose? Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse ,

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,

Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse. Cependant faites-moi la grâce De prendre en don ce peu d'encens : Prenez en gré mes vœux ardents,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie. Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :

> Sur les éloges que l'envie Doit avouer qui vous sont dus , Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger, Un orateur, * voyant sa patrie en danger, Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique, Voulant forcer les cœurs dans une république, Il paria fortement sur le commun salut. On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes

Oui savent exciter les ames les plus lentes :

^{*} Demades

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put; Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles, Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter; Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter A des combats d'enfants et point à ses paroles. Que fit le harangueur? Il prit un autre tour. Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour Avec l'anguille et l'hirondelle:

Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant , Comme l'hirondelle en volant .

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant

Cria tout d'une voix : Et Cérès , que fit-elle ? Ce qu'elle fit ! un prompt courroux

L'anima d'abord contre vous.

Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ; Et du péril qui le menace

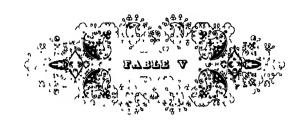
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet! Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

> A ce reproche l'assemblée, Par l'apologue réveillée, Se donne entier à l'orateur. Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même , Au moment que je fais cette moralité ,

Si Peau-d'âne m'étoit conté , J'y prendrois un plaisir extrême. Le monde est vieux , dit-on : je le crois ; cependant

Il le faut amuser encor comme un enfant.



L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux, Souvent pour des sujets même indignes des hommes : Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes Soit obligé d'avoir incessamment les yeux, Et que le plus petit de la race mortelle, A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle, Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens, Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce ent l'épaule mordue.

Dans les plis de ses draps elie alla se loger.

Hercule, ce dit-il, tu levrois bien purger

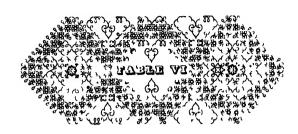
La terre de cette hydre au printemps revenue!

Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue

Tu n en perdes la race, afin de me venger?

Pour tuer une puce , il vouloit obliger Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massuc.

Esop , 191 , Pulce et Athlete



Les Femmes et le Scerct '

Rien ne pèse tant qu'un secret.

Le porter loin est difficile aux dames;

Et je sais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria ,
La nuit étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui , le voila
Frais et nouveau pondu : gardez-bien de le dire ;
On m'appelleroit poule. Enfin , n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire;

^{*} Abstemus, 129, de Viro qui uxori se ovum peperisse dixerat — Guicciardini, Detti piacevoli



Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit. L'épouse, indiscrète et peu fine.

Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;

Et de courir chez sa voisine :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;

N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous, dit l'autre : ah! vous ne savez guère

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle :

Elle va la répandre en plus de dix endroits :

Au lieu d'un œuf, elle en dit trois. Ce n'est pas encor tout : car une autre commère

En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire ;

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œuss, grâce à la renommée,

De bouche en bouche alloit croissant.

Avant la fin de la journée

Ils se montoient à plus d'un cent.





Le Chien qui porte a son cou le dinc de son Maitre. *

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles , Ni les mains à celle de l'or : Peu de gens gardent un trésor Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,

S'étoit fait un collier du diné de son maître. Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être Quand il voyoit un mets exquis; Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes, Nous nous laissons tenter a l'approche des biens. Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes ! Ce chien—ci donc étant de la sorte atourné , Un mâtin passe , et veut lui prendre le dîné.

Il n'en eut pas toute la joie Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie

^{*} REGNERII Apologi Phædiu, pare 1, fab xvii, Coqui, Canis et alii Canes.



Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé
Grand combat. D'autres chiens arrivent:
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit:
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille.

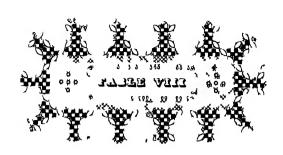
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille : Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville

Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre.
C'est bientôt le premier à prendre.





Le Russ et les Possons

On cherche les rieurs, et moi je les evite

(et art veut, sur tout autre, un suprême merite

Dieu ne crea que pour les sots

I es méchants discurs de bons mots

I en vais peut-être en une fable

Introduire un, peut-être aussi

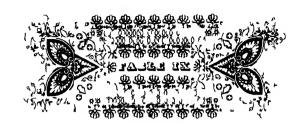
Que quelqu un trouvera que jaurai réussi

In rieur etoit a la table
D un financier, et n'avoit en son com
Que de petits poissons—tous les gros etoient loin
Il prend donc les menus, puis leur parle a l'orcille,
Et puis il feint, a la pareille

[·] Absternus, 118 de Vive de Morte patris precentes seisen inte — Athènee Let vi

D'ecouter leur reponse. On demeura surpris Cela suspendit les esprits Le rieur alors d'un ton sage, Dit au il craignoit au'un sien ami Pour les grandes Indes parti, Neût depuis un an fait naufrage Il sen informoit donc a ce menu fretin Mais tous lui repondoicut quids n etoient pas d'un âge A savoir au vrai son destin . I es gros en sauroient davantage Nen pms-je done messieur∜ un gros interroger? De dire si la compagnie Prit gout a sa plaisanterie A 4.50 J en doute mais, enfin, il les sut engager A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire Lous les noms des chercheurs de mondes inconnus Our n'en etoient pas revenus, It que depuis cent ans sous l'abime avoient vus I es anciens du vaste empire





Le Batet | Huitre

t n rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle Des lares paternels un jour se trouva soûl Il laisse là le champ, le grain et la javelle. Va courir le pays, abandonne son trou

Sitôt qu'il fut hors de la case

Que le monde dit-il, est grand et spacieux!

Voila les Apennins, et voici le Caucase!

La moindre taupinee etoit mont à ses yeux

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

In un certain canton ou Tethys sur la rive

Avoit laisse mainte huître, et notre rat d'abord

(rut voir en les voyant, des vaisseaux de haut boid

(eites, dit-il, mon père etoit un pauvre sire!

Il n'osoit voyager, craintif au deinier point

Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire

j'il passé les deserts, mais nous il y bûmes point



D'un certain magister le rat tenoit ces choses, Et les disoit à travers champs, N'étant point de ces rats qui, les livres rongeants. Se font savants jusques aux dents. Parmi tant d'huîtres toutes closes Une s'étoit ouverte ; et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit epanouie,
Blarche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille
Qu'aperçois-je! dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement .

Nous y voyons premièrement

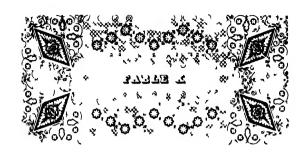
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont , aux moindres obj. ts , frappés d'étonnement ;

Et puis nous y pouvons apprendre

One tel est pris qui croyoit prendre.





1 Ours et l'Amateur des Jardins

Certain ours montagnard ours a demi leche Confiné par le Sort dans un bois solitaire, Nouveau Bellerophon, vivoit seul et cache Il fût devenu fou ola raison d'ordinaire N'habite pas long—temps chez les gens sequestres Il est bon de parler, et meilleur de se taire, Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outres

Nul animal in avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie
Pendant qu'il se livroit à la melancolie;
Non loin de la certain vieillaid
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore



Il l'étoit de Pomone encore.

Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrois parmı

Quelque doux et discret ami

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre -

De façon que , lassé de vivre

Avec des gens muets, notre homme, un beau matin.

Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'ours, porté d'un même dessein

Venoit de quitter sa montagne.

Tous deux, par un cas surprenant,

Se rencontreut en un tournant

L'homme eut peur . mais comment esquiver? et que faire !

Se tirer en Gascon d'une semblable affaire

Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur

L'ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit . Seigneur .

Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,

J'ai des fruits , j'ai du lait : ce n'est peut-être pas

De nosseigneurs les ours le manger ordinaire,

Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte, et d'aller.

Les voilà bons amis avart que d'arriver.

Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble,

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,

Be aucoup mieux seul qu'avec des sots,

Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,

L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.

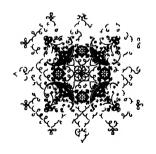
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier.

Faisoit son principal métier

D'être bon émoucheur, écartoit du visage

De son ami dormant ce parasite aile
Que nous avons mouche appelé
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au desespoir, il cut beau la chasser
Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme
Aussitôt fait que dit le fidele émoucheur
Vous empoigne un pave, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort etendu sur la place il le couche

Rien n est si dangereux qu'un ignorant ami Mieux vaudroit un sage ennemi





Les deux Amis

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa ; L'un ne possedoit rien qui n'appartint a l'autre Les amis de ce pays—la Valent bien , dit-on , ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil Et mettoit a profit l'absence du soleil, I n de nos deux amis sort du lit en alarme; Il court chez son intime, éveille les valets Morphee avoit touche le seuil de ce palais. L'ami conche s'étonne; il prend sa bourse, il s'aime, Viert trouver l'autre, et dit: Il vous arrive pen De courir quand on dort; vous me paroissiez homme A mieux user du temps destiné pour le somme.

[·] Lare des Luméres, on la conflute des roys, p. 234 à 226 - Bidpu et Lokman, f. 11, p. 304, les deux Amis

N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ? En voici. S'il vous est venu quelque querelle , J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point De coucher toujours scul ? une esclave assez belle Étoit à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ? Non , dit l'ami ; ce n'est ni l'un ni l'autre point :

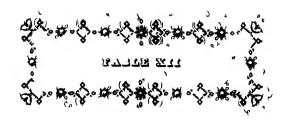
Je vous rends grâce de ce zèle. Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu : J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru. Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur? Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. Qu'un ami véritable est une douce chose! Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;

> Il vous épargne la pudeur De les lui découvrir vous-même : Un songe , un rien , tout lui fait peur Quand il s'agit de ce qu'il aime.







It (has In Chevic et le Mouton

t ne chevie, un mouton, avec un cochon gias Montes sur même char, s'en alloient a la fonc I eui divertissement ne les y portoit pas, On s'en alloit les vendre, a ce que dit l'histoire

> Le charton n'avoit pas dessein De les mener voir Tabarin

Dom pourceau crioit en chemm Comme s'il avoit eu cent bouchers a ses trousses C'étoit une clameur à rendre les gens sourds Les autres ammaux, creatures plus douces, Bonn s gens, s'étonnoient qu'il criât au secours

Is ne voyoient nul mal à craindre Le charton dit au porc Qu'as-tu tant a te plaindre? Lu nous etourdis tous que ne te tiens-tu coi!

A sop 154 Torrellus et Adpes — Aphon , To Falula Surv singulos sua errer plens — Dokman Allonon et le Pore

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi. Devroient l'apprendre à vivre, ou du moins à te taire Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?

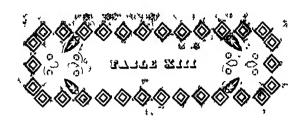
Il est sage. Il est un sot . Repartit le cochon s'il savoit son affaire . Il crieroit , comme moi , du haut de son gosier .

Et cette autre personne honnête Crieroit tout du haut de sa tête Ils pensent qu'on les veut seulement decharger, La chèvre de son lait, le mouton de sa laine

> Je ne sais pas s'ils ont raison. Mais quant a moi, qui ne suis bon Qu'à manger, ma mort est certaine. Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain , La plainte ni la peur ne changent le destin ; Et le moins prevoyant est toujours le plus sage





I wers et Ama inte

TOUR MADINOISETTE DE STELKY

J'avois Esope quitte
Pour être tout a Boccace
Mais une divinite
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon
Ori, d'aller lui dire, Non
Sans quelque valable excuse
te n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualite de belles
Lait remes des volontes
Cari, afin que l'on le sache
C est Sillery qui s'attache

A vouloir que, de nouveau, Sire loup, sire corbeau, Chez moi se parlent en rime. Qui dit Sillery dit tout : Peu de gens en leur estime Lui refusent le haut bout Comment le pourrait—on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, a son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose,
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers, et puis nous rimerons

Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :

Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,

Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique :

Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom? — L'amour. —Ce mot est beau! dites-moi quelques marques A quoi je le pourrai connoître : que sent-on? — Des peines près de qui le plaisir des monarques Est ennuyeux et fade on soubhe, on se plaît Loute seule en une forAt Se mire-t-on pres d'un rivage te nast pas sou quion voit, on ne voit quiune image Our sans cesse revient act dur suit en tous licux Pour tout le reste on est sans veux Il est un berger du village Don't labord, don't la voix don't le nom fait rough On soupere a son souvenir On ne sait pas pourquoi ecpendant on souprie On a neur de le voir-encor qu'on le desne Am irante dit a l'instant Oh! oh! c'est la ce mal que vous me prêchez tant! Il ne m'est pas nouveau que penso le connoître Tircis a son but croyout Afre Quand la belle ajouta. Voila tout justement Ce que je sens pour Clidamant Lautre pensa mourir de depit et de honte

Il est force gens comme lui Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte Et qui font le mai he d'autrui





Les Obseques de la Lionne

La femme du hon mournt Aussitôt chacun accomut Pour s'acquitter envers le prince De certains compliments de consolation Our sont surcroît d'affliction Il fit avertir sa province Que les obsegnes se feroient Un tel jour, en tel heu, ses prevôts y seroient Pour regler la ceremonie Et pour placer la compagnie Jugez și chacun ș y trouva Le prince aux cris s'abandonna Et tout son antre en resonna Les hons n'ont point d'autre temple On entendit, a son exemple, Rugir en leur patois messieurs les courtisans

Alsternus Le 8 de Leone y la contra Cerran dectam mo le Leone.



Je définis la conr un pays ou les gens, Tristes, gais, prêts a tout, a tout indifférents, Sont ce qu'il plait au prince, ou, S'ils ne peuvent l'être.

Tâchent au moins de le paroître. Peuple caméleon, peuple singe du maître, On diroit qu'un esprit anime mille corps C'est bien là que les geus sont de simples ressorts

Pour revenir a notre affaire, Le cerf ne pleura point. Comment cût-il pu faire? Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis Étranglé sa femme et son fils.

Bref, if ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,

Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi , comme dit Salomon ,
Est terrible , et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois ,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!

Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes Nos sacrés ougles! Venez, loups, Vengez la reine, imi iolez tous Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs Est passé ; la douleur est ici superflue. Votre digne moitie, couchée entre des fleurs.

> Tout près d'ici m'est apparue ; Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi, Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes. Aux champs elysiens par goûté mille charmes Conversant avec ceux qui sont saints comme moi Laisse agir quelque temps le desespoir du roi J y prends plaisir. A peine on eut our la chose Qu'on se mit a crier. Miracle! Apotheose! Le cerf eut un present, bien loin d'être puni

Amusez les rois par des songes Elattez-les , pavez-les d'agreables mensonges Quelque indignation dont leur cœur soit rempli Ils goberont l'appât - vous serez leur ann







Le Rat et l'Elephant "

On y fait I homme d'importance,

Ft I on n'est souvent qu'un bourgeois
C'est proprement le mal françois
La sotte vainte nous est particulière
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot
Donnons quelque image du nôtre
Qui sans doute en vaut bien un autre

Un rat des plus petits voyoit un elephant Des plus gross, et railloit le marcher un peu fent De la bête de haut parage, Qui marchoit a gros equipage Sur l'ammal à triple étage Une sultane de renom Son chen, son chat, et sa guenon, Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison, S'en alloit en pelerinage.

Le rat s'étonnoit que les gens Fussent touchés de voir cette pesante masse : Comme si d'occuper ou plus ou moins de place Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants ? Mais qu'admirez-vous tant en lur, vous autres hommes ? Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ? Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes

> D'un grain moins que les elephants. Il en aurait dit davantage ; Mais le chat, sortant de sa cage, Lin fit voir en moins d'un instant Qu'un rat n'est pas un elephant





1 Horoscope

On rencontre sa destinee Souvent par des chemins qu'on prend pour l'eviter Un pere eut pour toute lignee Un fils qu'il aima trop, jusques a consulter Sur le sort de sa geniture Les diseurs de bonne aventure Un de ces gens lui dit que des hons surtout Il cloign**á**t l'enfant jusques a certain âge Jusqu'a vingt ans, point davantage Le pere, pour vemr a bout D'une precaution sur qui rouloit la vie De celui qu'il aimoit, defendit que jamais On lui laissât passer le seuil de son palais Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie Avec ses compagnons tout le jour badiner Sauter, courr, se promener

Quand il fut en l'âge où la chasse Plaît le plus aux jeunes esprits , Cet exercice avec mépris Lui fut dépeint ; mais , quoi qu'on fasse , Propos , conseil , enseignement , Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de ceurage. A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir. Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désu Il savoit le sujet des fatales defenses; Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondoit partout en tableaux , Et que la laine et les pinceaux Traçoient de tous côtés chasses et paysages ,

En cet endroit des animaux, En cet autre des personnages, Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion. Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre Aux transports violents de l'indignation.

Porte le poing sur l'innocente bête. Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénétra Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête, Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put, Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut. Même précaution nuisit au poëte Eschyle.

Quelque devin le menaça, dit-ou, De la chute d'une maison. Aussitôt il quitta la ville, Mit son lit en plein chant, loin des toits, sous les cieux. Un aigle, qui portoit en l'air une tortue, Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue. Qui parut un morceau de rocher à ses yeux.

Étant de cheveux dépourvue , Laissa tomber sa proie , afin de la casser. Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux Que craint celui qui le consulte; Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature Se soit lié les mains, et nous les lie encor Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :

> Il dépend d'une conjecture De lieux , de personnes , de temps ;

Non des conjonctions de tous ces charlatans. Ce berger et ce roi sont sous même planète: L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.

D'on vient donc que son influence Agit différemment sur ces deux hommes-ci? Puis comment pénétrer jusques à notre monde? Comment percer des airs la campagne profonde? Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin? Un atome la peut détourner en chemin : Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope? L'etat ou nous voyons l'Europe Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prevu : Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su. L'immense eloignement, le point et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent—ils a leur foiblesse De suivre pas a pas toutes nos actions? Notre sort en depend—sa course entresuivie Ne va , non plus que nous , jamais d'un même pas

> Et ces gens veulent au compas Tracer le cours de notre vie t

If ne se faut point arrêter Aux deux faits ambigus que je viens de conter Ce fils par trop cherr, ni le bonhomme I schyle N'y font rien - tout aveugle et menteur qu'est cet art Il peut frapper au but une fois entre mille

Ce sont des effets du hasard







1 Am et le Chien

Rarement un festin d'imeure Notre baudet s'en sut entin Passer pour cette fois Le chien, mourant de faim Lui dit (incr compagnon, baisse-tor, je te prie

^{*} Abstemus, 108) de Cane adversus Lupum Asine non spitulante, qua sibi Dunem non dederat

Je prendrai mon diné dans le panier au pain. Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie

> Craignit qu'en perdant un moment Il ne perdit un coup de dent.

Il fit long—temps la sourde oreille : Enfin il répondit : Ami , je te conseille D'attendre que ton maître ait fini son sommeil . Car il te donnera sans faute , à son réveil .

Ta portion accoutumée:

Il ne sauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois, et s'en vient: autre bête affamee.

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit: Ami, je te conseille

De fuir, en attendant que ton maître s'éveille;

Il ne sauroit tarder: détale vite, et cours.

Que si ce lonp t'atteint, casse—lui la mâchoire.

On t'a ferré de neuf; et, si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plate Pendant ce beau discours

Seigneur loup étrapgla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.





Le Linea et le Muchani

Un marchand grec en certaine controc Faisoit trafic. Un bassa Lappuyoit De quoi le Grec en bassa le payoit Non en marchand tant c'est chere denrec Ou un protecteur ! Celui-ci coûtoit tant Que notre Gree's alloit partout plaignant Trois autres Tures, d'un rang moindre en puissance Lui vont offrir leur support en commun Eux trois vouloient moins de reconnoissance Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un Le Grée écoute avec eux il s'engage Et le bassa du tout est averti Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage A ces gens-la quelque mechant parti Les prevenant, les chargeant d'un message Pour Mahomet, droit en son paradis Lt sans tarder, smon ces gens unis Le previendront bien certains qu'à la ronde

Il a des gens tout prêts pour le venger : Quelque poison l'enverra protéger Les trafiquants qui sont en l'autre monde. Sur cet avis le Turc se comporta Comme Alexandre : et, plein de confiance. Chez le marchand tout droit il s'en alla. Se mit à table. On vit tant d'assurance En ses discours et dans tout son maintien. Ou'on ne crut point qu'il se doutât de rien. Ami, dit-il, je sais que tu me quittes; Même l'on veut que j'en craigne les suites. Mais je te crois un trop homme de bien. Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage. Je n'en dis pas là-dessus davantage. Quant à ces gens qui pensent l'appuyer, Écoute-moi : sans tant de dialogue Et de raisons qui pourroient t'ennuyer, Je ne te veux conter qu'un apologue.

D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Ou'il avoit aussi triple gueule

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau. Quelqu'un lui demanda ce qu'il prét**endoi**t faire Quand les loups livroient des combats.

Le berger s'en défait , il prend trois chiens de taille.

A lui dépenser moins , mais a fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit , et tu te sentiras

Du choix de semblable canaille

Si tu fais bien , tu reviendras a moi

Le Gree le crut

Ceci montre aux provinces Que , tout compte , mieux vaut en bonne foi S'abandonner a quelque puissant roi , Que s'appuyer de plusieurs petits princes





I Avintage de la Science

Entre deux bourgeois d'une ville Semut jadis un differend L un etoit pauvre, mais habile L'autre riche, mais ignorant Celm-ci sui son concurrent Vouloit emporter l'avantage, Pretendoit que tout homme sage ktoit tenu de l'hoimrer C'étoit tout homme sol car pourquoi reverer Des biens depourvus de merite? La raison m'en semble petite Mon ami, disoit-il souvent Au savant Vous vous croyez considerable, Mais, dites-mor, tenez-yous table? Que sert a vos pareils de lire incessamment?

LIVRE VIII. IABLE XIX

Ils sont toujours loges à la troisième chambre , Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre Ayant pour tout laquais leur ombre seulement

> La republique a bien affaire De gens qui ne depensent rien ' Je ne sais d'homme necessaire

Que celui dont le luxe epand be inconp de bien Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe Et celle qui la porte et vous qui dediez

A messieurs les gens de finance
De mechants livres bien paves
Ces mots remplis d'impertinence
L'urent le sort qu'ils meritoient
L'homme lettre se tut al avoit trop a dire
La guerre le vengea bien micux qu'une satire
Mars detruisit le heu que nos gens habitoient

L'un et l'autre quitta sa ville L'ignorant resta sans asile Il reçut partout des mepris I nutre reçut partout quelque faveur nouvelle Cela decida leur querelle

Laissez dire les sots : le savoir a son prix





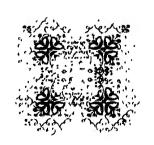
Jupiter et les Tonnerres.

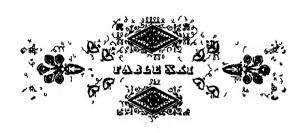
Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers:
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

 O vous, rois, qu'il voulut faire Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 I 'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère . Et la langue a des douceurs. Alla voir les noires sœurs. A Tisiphone et Mégère Il préféra, ce dit-on. L'impitovable Alecton. Ce choix la rendit si fiere, Qu'elle jura par Pluton One toute l'engeance humaine Seroit bientôt du domaine Des dertés de la-bas. Jupiter n'approuva pas Le serment de l'Eumenide Il la renvoie : et pourtant Il lance un foudre à l'instant Sur certain peuple perfide. Le tonnerie, avant pour guide Le pere même de ceux Ou'il menaçoit de ses feux. Se contenta de leur crainte : Il n'embrassa que l'enceinte D'un désert inhabité Tout père frappe à côte. Ou'arriva-t-il? Notre engeance Prit pied sur cette indulgence. Tout l'Olympe s'en plaignit; Et l'assembleur de nuages Jura le Styx, et promit De former d'autres orages. lls seroient sûrs. On sonrit

On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux.
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux:
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie:
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte
Bien souvent même il se perd:
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.





Le Laucon et le Chapon

Une traitresse voix bien souvent vous appelle Ne vous pressez donc nullement Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en Que le chien de Jean de Nivelle

t n citoyen du Mais, chapon de son metier Etoit somme de comparoître Par-devant les lares du maître, Au pied d'un tribunal que nous nommons fover Lous les gens lui crioient, pour deguiser la chose Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier Le Normand et demi laissoit les gens crier Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier On ne m'y tient pas, et pour cause

Cependant un faucon sur sa perche voyoit Notre Manseau qui s'enfuyoit Les chapons ont en nous fort peu de contlance,

Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain être d'un grand soupé,
F ort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille, Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ? Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien . Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire ? Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau !

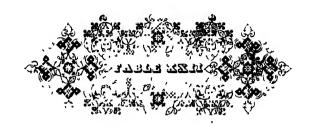
Reviendrois-tu pour cet appeau?

Laisse-moi fuir : cesse de rire De l'indocilité qui me fait envoler Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyois mettre à la broche Tous les jours autant de faucons Que j'y vois mettre de chapons, Tu ne me ferois pas un semblable reproche.







le (hat et le Rat. *

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage. Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat.

Dame belette au long corsage,

Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage l'ant y furent, qu'un soir a l'entour de ce pin L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie

Le filet : il y tombe, en danger de mourir;

Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir

L'un plein de désespoir, et l'autre plem de joie.

Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit;

Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance

M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière, Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.

J'allois leur faire ma prière.

Comme tout dévot chat en use les matins :

Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;

Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je? reprit le rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :

Envers et contre tous je te protégerai :

Et la belette mangerni

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot!

Moi ton libérateur : je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La belette étoit près du trou.

Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.

Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte

Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

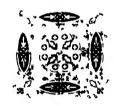
L'homme paroît en cet instant;

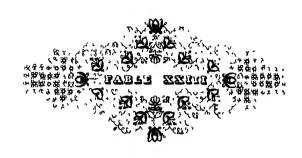
Les nouveaux alhés prennent tous deux la fuite.

[·] A mon egard

A quelque temps de là, notre chat vit de loin
son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes
Ah' mon frere, dit-il, viens m'embrasser ton soin
Me fait injure, tu regardes
Comme ennemi ton allie
Penses-tu que j'aic oublie
Qu'apres bieu je te dois la vie?
It moi, reprit le rat, penses-tu que j oublic
Ton naturel? Aucun traite
Peut-il forcer un chat a la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance.

Ou'a faite la necessité?





Le Corrent et la Riviere

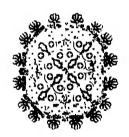
Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes
Tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas ,
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
t ne barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et , se sentant presser ,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage ,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours ,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours ,
Image d'un sommeil doux , paisible , et tranquille

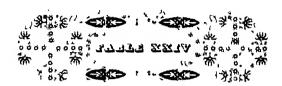
[·] Abstemius . . de Rustico annem trans tino



Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ,
Tous deux, a nager malheureux,
Allerent traverser , au séjour ténébreux .
Bien d'autres fleuves que les nôtres

Les gens sans bruit sont dangereux Il n'en est pas ainsi des autres





f I has do an

Landon et Cesar - freres dont l'origine Venort de chiens fameux, beaux, bien faits - et hardis A deux maîtres divers celus aux temps jadis Hantoient - Lun les forêts - et l'autre la crisine Ils **avoie**nt eu d'abord chacun un autre nom

Mais la diverse nourriture L'ortifiant en l'un cette heureuse nature ; En Lautre Lalterant ; un certain marmiton

Nomma celui—ci Laridon
Son frere, avant couru mainte haute aventure,
Mit maint cerf aux abois, maint sangher abattu
Fut le premier Cesar que la gent chienne ait eu
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfants degenerer son sang

PILLAROLE Comment I featureur vlevenfints et Ajophthegues lace Unionens

Laridon negligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Fonche-broches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas tonjours ses aieux ni son pere Le peu de soin , le temps , tout fait qu'on degenere. Faute de cultiver la nature et ses dons , Oh! combien de Césars deviendront Laridons!





Les deux Chienc et l'Ancimort

Les vertus devroient être sœuis
Ainsi que les vices sont freres
Des que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœuis
Lous viennent à la file : il no s'en manque guores
J'entends de ceux qui, n'etant pas contraires

Peuvent loger sous même toit
A l'égard des vertus, raiement on les voit
Foutes en un sujet eminemment placees
Se tenir par la main sans être dispersees
L un est vaillant, mais prompt d'antre est prudent in instroid
Parmi les animaix le chien se pique d'être

Soigneux, et fidele à son maître Mais il est sot, il est gourmand Temoin ces deux mâtins qui, d'ins l'éloignement, Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes



Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes;

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?

Eh! qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curee.

Le point est de l'avoir, car le trajet est grand

Et de plus, il nous faut nager contre le vent.

Buvons toute cette eau; notre gorge altérée

En viendra bien à bout; ce corps demeurera

Bientôt à sec; et ce sera

Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine.

Volla mes chiens à boire : ils perdirent l'halei Et puis la vie ; ils firent tant Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme, L'impossibilité disparoît à son ame.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas.

S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire!

Si j'arrondissais mes états!

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!

Si j'apprenais l'hebren, les sciences, l'histoire!

Tont cela c'est la mer à boire;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit, ll faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire.

A mi-chemin je crois que tous demeureroient:

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient

Mettre à fin ce qu'un seul desire.



Democrate et les Abdoratuns

Que J'ai toujours hai les pensers du vulg urc' Qu'il me semble profane injuste et temer in c Mettant de faux milieux entre la chose et lui Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrur'

Le maître d'Epicure en fit l'apprentissage Son pays le crut fou "Petits esprits" M'us gnor

Aucun n'est prophete chez sor Ces gens etoient les foirs , Democrité , le sage L'erreur alla si loin qu'Abdère deputa

Vers Hippocrate, et l'invita,

Par lettres et par ambassade, A venir retablir la raison du malade Notre concitoyen, disoient—ils en pleur int Perd Lesprit—la lecture a gâte Democrite Nous Lestimerions plus s il etoit ignorant Aucun nombre—dit—il, les moudes ne limite Peut-être même ils sont remplis De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atômes, Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes; Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas. Il connoît l'univers, et ne se connoît pas. Un temps fut qu'il savoit accorder les débats.

Maintenant il parle à lui-même. Venez, divin mortel; sa folie est extrême. Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens; Gependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie Le sort cause . Hippocrate arriva dans le temps Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens

Cherchoit, dans l'homme et dans la bête. Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la tête. Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau.

Les labyrinthes d'un cerveau L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume, Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser. Le sage est ménager du temps et des paroles. Ayant donc mis à part les entretiens frivoles, Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,

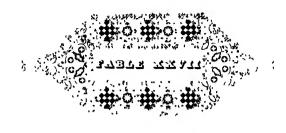
> lls tombérent sur la morale. Il n'est pas besoin que j'etale Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable En quel sens est donc véritable Ce que j'ai lu dans certain lieu ; Oue sa voix est la voix de Dieu ?







Le Loup, et le Chassem.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux
l'e combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homine, sourd a ma voix comme a celle du sage,
Ne dira-t il jamais: C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre
Jouis.—Je le ferai.—Mais quand donc? — Dès demain. Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin
Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le prenner de son arc avoit mis bas un daim. Un faon de biche passe, et le voilà soudain

[·] Trove des Lamières , on la Conduite des 1048, p. 216 – Bulpar et l'okussité Charseur et le Loup — Gamerarius , fab. ec. 138, p. 286

Compagnon du défunt: tous deux gisent sur l'herbe.

La proie étoit honnête, un daim avec un faon;

Tout modeste chasseur en eût été content:

Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,

Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.

Autre habitant du Styx: la Parque et ses ciseaux

Avec peine y mordoient; la déesse infernale

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.

De la force du coup pourtant il s'abattit.

C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit

Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.

Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer

Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;

Surcroît chétif aux autres têtes : De son arc toutefois il bande les ressorts. Le sanglier , rappelant les restes de sa vie , Vient à lui , le découd , meurt vengé sur son corps ; Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux : L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux : O Fortune! dit-il , je te promets un temple. Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :

Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines

Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours, et mangeons cependant La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette * Un nouveau mort : mon loup a les boyaux perces.

Je reviens a mon texte. Il faut que l'on jouisse , Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun La convoitise perdit l'un , L'autre périt par l'avarice

Sagetie pour flèche vicus mot, da latin sagitta

THE DESCRIPTION OF STREET







Le Depositaire infidi le



RACE aux Filles de memoire, J'ai chauté des animaux, Peut-être d'autres héros M'auroient acquis moins de gloire Le loup, en langue des dieux, Parle au chien dans mes ouvrages Les bêtes, à qui mieux mieux, V font divers personnages,

* Twie des Langeres on la Conduite des roys : Contes indiens et Lables indiennes de Bidpint et de Loknain , les deux Warchands

Les uns fous, les autres sages ; De telle sorte pourtant Que les fous vont l'emportant : La mesure en est plus pleine. Je mets aussi sur la scène Des trompeurs, des scélérats. Des tyrans et des ingrats. Mainte imprudente pécore. Force sots, force flatteurs: Je pourrois v joindre encore Des légions de menteurs : Tout homme ment, dit le sage, S'il n'y mettoit sculement Que les gens du bas étage, On pourroit aucunement Souffrir ce défaut aux hommes : Mais que tous, tant que nous sommes. Nous mentions, grand et petit, Si quelque autre l'avoit dit. le soutiendrois le contraire. Et même qui mentiroit Comme Esope et comme Homère, Un vrai menteur ne seroit : Le doux charme de maint songe Par leur bel art inventé. Sous les habits du mensonge Nous offre la vérité. L'un et l'autre a fait un livre Oue je tiens digne de vivre Sans fin, et plus, s'il se peut.

Comme eux ne ment pas qui vent. Mais mentir comme sut faire Un certain dépositaire, Payé par son propre mot, Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de rețour.—
Votre fer! il n'est plus: j'ni regret de vous dire

Qu'un rat l'a mangé tout entier,
J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
t'n tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant.

Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie:
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé: plajgnez mon infortune.
Le marchand repartit a Hier an soir, sur la brune,
I'p chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le-lui vis porter.
Le père dit: Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pât jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.

Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :

Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;

Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment, après ce que je dis.

Faût-il que vous trouviez étrange

Que les chats-huants d'un pays

Où le quintal de fer par un seul rat se mange,

Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?

L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :

Il repdit le fer au marchand,

Oui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux étoit de ces conteurs

Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.

Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,

Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.

Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :

J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.

Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.

Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au fot fut plaisant; l'homme au fer fut habile Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur De vouloir par raison combattre son erreur: Enchérir est plus court, sans s'échausser la bile.



a o janor:



Les deux Pigeons

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage.

Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs: qui vous presse? uh corbeau

Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau. Je ne songerai plus que rencontre funeste, Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut

Luve des Lumières, on la Conduite des roys, le Pigeon voyageur Contes de Bidpat et de Lohman, les deux Pigeons

Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut , Bon soupé, bon gîte, et le reste? Ce discours ébranla le cœur De notre imprudent voyageur.

Mais le desir de voir et l'humeur inquiete L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point. Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère , Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême. Je dirai : J'étois là : telle chose m'avint .

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu, Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie Il v vole, il'est pris : ce blé couvroit d'un las

Les menteurs et traîtres appas.

Le las étoit usé; si bien que, de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé, Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier ,* quand des nues Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voletrs,

S'envola, s'abattit auprès d'une masure,

Crut pour ce coup que ses malheurs Finiroient par cette aventure.

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatille malheureuse.

Qui, maudissant sa curiosité,

Trainant l'aile, et tirant le pied. Demi-morte et demi-boiteuse.

Droit au logis s'en retourna:

Oue bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager '
Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste.

[&]quot;Le saisit dans ses serres derme de fauconnere

Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas! quand reviendront de semblables moments!

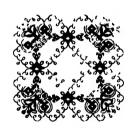
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!

Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?

Ai-je passé le temps d'aimer!







Le Singe et le Lecpard *

Le singe avec le léopard Gagnoient de l'argent à la foire.. Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit : Messieurs , mon mérite et ma glone Sont connus en bon heu. Le roi m'a voulu voir ;

Et si je meurs, il veut avoir' Un manchon de ma peau, tant elle est bigarree,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, et mouchetée.

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.

Le singe de sa part disoit : Venéz, de grace ;

Venez, messieurs : je fais cent tour de passe-passe

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement

Moi . ie l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille .

Cousin et gendre de Bertrand, Singe du pape en son virant, • Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, expres pour vous parler
(ar il parle, on l'entend | il sait danser, baller,

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux et le tout pour six blancs

Non, messieurs, pour un sou si vous n'étes contents

Nous rendrons a chacun son argent a la porte

Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit.

Que la diversite me plaît, c'est dans l'esprit.

L'une fournit toujours des choses agreables,

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regaidants.

Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables.

Nont que l'habit pour tous talents!







Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans les citrouilles je la treuvé.

Un villageois, considérant Combien ce fruit est gros et sa tige menue : A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela? Il a bien mal placé cette citrouille-la!

> Eh parbleu! je l'aurois pendue A l'un des chênes que voilà ; C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire. C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré Au conseil de celui que prêche ton curé; Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,

^{*} Tabarin, Œuvres et fantaisies. — Bruno Solano, Boniface et le Pedant. act. V, sc. xx

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris : plus je contemple Ces fruits ainsi placés , plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme:
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.

Sous un chène aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que seroit-ce donc

S'il fât tombé de, l'arbre une masse plus lourde,

Dien ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;

J'en vois bien à présent la cause.

En louant Dieu de toute chose ;

Garo retourne à la maison.







t Folc le le lintet le Maitre dun Judn

Certain enfant qui sentoit son college Doublement sot et doublement fripon Par le jeune âge et par le privilège Qu'ont les pédants de gâter la raison Chez un voisin déroboit, ce dit—on Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automie Des plus beaux dons que nous offre Pomone Avoit la fleur, les autres le rebut Chaque saison apportoit son tribut Car au printemps il jouissoit encore Des plus beaux dons que nous présente I lore

Des plus beaux dons que nous presente l'iore l'n jour dans son jardin il vit notre ecoliei Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitiei, (atoit jusqu'aux boutons, douce et frêle esperance Avant-coureurs des biens que promet l'abondance Même il ébranchoit l'arbre, et fit tant a la fin

Que le possesseur du jardin Envoya faire plainte au maître de la classe Celui-ci vint, suivi d'un cortege d'enfants Voila le verger plein de gens Pires que le premier. Le pédant , de sa grace ,

Accrut le mal en amenant Cette jeunesse mal instruite :

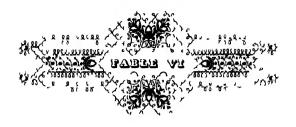
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,

Avec force traits de science. Son discours dura tant, que la maudite engeance Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin

Je hais les pièces d'éloquence Hors de leur place, et qui n'ont point de fin Et ne sais bête au monde pirc Que l'écolier, si ce n'est le pédant. Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire Ne me plairoit aucunement





Le Statumic et la Statuc de Jupiter

Un bloc de marbre etoit si beau Qu'un statuaire en fit l'emplette Qu'en fera, dit-il, mon ciscau' Sera-t-il dieu, table, ou cuvette'

Il sera dieu : même je veux Qu'il ait en sa main un tonnerre. Tremblez, humains! faites des vœux Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien Le caractère de l'idole, Qu'on trouva qu'il ne manquost men A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier Eut à peine achevé l'image, Qu'on le vit frémir le premier, Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur Le poete autrefois n'en dut guere , Des dieux dont il fut l'inventeur Craignant la haine et la colere.

Il etoit enfant en ceci Les enfants n'ont l'ame occupée Que du continuel souci Qu'on ne fâche point leur poupée

Le cœur suit aisement l'esprit De cette source est descendue L'erreur paienne, qui se vit Chez tant de peuples répandue

Ils embrassoient violemment Les intérêts de leur chimère Pygmalion devint amant De la Vénus dont il fut père

Chacun tourne en réalités, Autant qu'il peut, ses propres songes L'homme est de glace aux vérités; Il est de feu pour les mensonges.





Li Somis metamorphosis en fille."

Luc souris tomba du bec d'un chat-buant Je ne l'eusse pas ramassee, Mais un bramin le fit : je le crois aisément Chaque pays a sa pensee. La souris étoit fort froissee De cette sorte de procham Nous nous soucions peu , mais le peuple bramin Le traite en frère. Ils ont en tête Que notre ame, au sortir d'un roi, Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête Qu'il plait au Sort - c'est la l'un des points de leur loi Pythagore chez eux a puise ce mystere. Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire De prier un sorcier qu'il loge M la souris Dans un cerps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis Le sorcier en fit une fille

Livie des Lumières, ou la confuite des roys — Contes de Bidpat et le Lokman, la Souris changre en Fille, Noir aussi la fib, Aviii du liv. 11 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille, Que le fils de Priam pour elle auroit tente Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beaute Le bramin fut surpris de chose si nouvelle

Il dit à cet objet si doux Vous n'avez qu'a choisir , car chacun est jaloux

> De l'honneur d'être votre epoux En ce cas je donne, dit-elle,

> Ma voix au plus puissant de tous

Soleil - S'ecrie alors le bramin à genoux

Cest tor qui seras notre gendre Non-dit-il, ce nuage epais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes trait-

Je vous conseille de le prendre
He bien! dit le bramin au nuage volant
I setu ne pour ma fille! — Hélas! non, car le vent
Me chasse a son plaisir de contree en contree
Je n'entreprendrar point sur les droits de Boree

I e bramin fâché s'ecria
O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle '
Il accouroit, un médit en chemin l'arrêta
L'éteuf*.passant à celui-la,
Il le renvoie, et dit J'aurois une querelle

Avec le rat , et l'offenser

Ce seroit être fou , lui qui peut me percer
Au mot de rat , la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux

Un rat! un rat : c'est de ces coups Qu'amour fait ; témoin telle et telle. Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable Prouve assez bien ce point; mais, a la voir de près, Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits. Car quel eponx n'est point au Soleil preférable En s'y prenant ainsi ⁹ Dirni-je qu'un geant Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonte,
Le Soleil eût joui de la jeune beaute.
Revenons, s'il se peut, à la métempsychose
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa faussete.
Je prends droit la-dessus contre le bramin même

Car il faut, selon son système, Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun Aille puiser son ame en un tresor commun

Toutes sont donc de même trempe , Mais , agissant diversement Selon l'organe seulement , L'une s'élève , et l'autre rampe.

D'ou vient donc que ce corps si bien organise Ne put obliger son hôtesse

De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont tres différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
Cost-a-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magic,
Vous ne détournerez nui être de sa fin





Le Fou qui vend la Sagesse

Jamais aupres des fous ne te mets a portee le ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujouis Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules

Un fol alloit criant par tous les carrefours Qu'il vendoit la sagesse ; et les mortels crédules De courir à l'achat , chacun fut diligent

On essuyoit force grimaces.

Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses
La plupart s'en fâchoient, mais que leur servoit-il'
C'étoient les plus moques : le mieux etoit de rire

Ou de s'en aller, sans rien dire, Avec son soufflet et son fil. De chercher du sens à la chose, On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

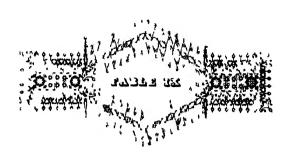
La raison est—elle garant tre ce que fait un fou ? le hasard est la cause De tout ce qui se passe en un cerveau blessé. Du fil et du soufflet pourtant embarrassé, Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage, Lur dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs. Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire . Entre eux et les gens fous mettront , pour l'ordmaire La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse. Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse







I Hustre et les Plaudeurs

l n jour deux pelerins sur le sable rencontrent t ne huitre, que le flot y venoit d'apporter lls l'avalent des veux, du doigt ils se la montrent A l'égard de la dent il fallut contester l'un se baissoit deja pour amasser la proie I autre le pousse, et dit. Il est bon de savon

Qui de nous en aura la joie Celui qui le premier a pu l'apercevoir En sera le gobeur - l'autre le verra faire

Si par-là l'on juge l'affaire Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon - Dieu merci Je ne l'ai pas mauvais aussi, Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vic

He bien 'vous l'avez vue et moi je l'ai sentie Pendant tout ce bel incident Perrin Dandin arrive als le prennent pour juge Perrin fort gravement ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Le repas fait, il dit d'un ton de président:
Lenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui , Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui , Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles







Le Loup et le Chien maigre

Autrefois Carpillon fretin
Lut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poèle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pècheur eut raison, Carpillon n'eut pas tort

Le pècheur eut raison , Carpillon n'eut pas tort Chacun dit ce qu'il peut pour defendre sa vie

Maintenant il faut que j'appuie Ce que j'avançai lors de quelque trait encor. Certain loup , aussi sot que le pêcheur fut sage

Trouvant un chien hors du village, S'en alloit l'emporter. Le chien representa Sa maigreur . Ja ne plaise à votre seigneurie De me prendre en cet état-la . Attendez mon maître marie Sa fille unique, et vous jugez Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup, quelques jours écoulés,

Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre Mais le drôle étoit au logis.

Il dit au loup par un treillis

Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre

Le portier du logis et moi Nous serous tout-a-l'heure à toi.

Ce portier du logis étoit un chien énorme .

Expediant les loups en torme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,

Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile, Mais il n'étoit pas fort habile

Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.





Rien de trop. *

Je ne vois point de créature Se comporter modérément. Il est certain tempérament Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement. Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère. Le blé, riche présent de la blonde Cérès, Trop touffu bien souvent épuise les guérots : En superfluité s'épandant d'ordinaire,

Et poussant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins : tant le luve sait plaire ' Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons De retrancher l'excès des prodigues moissons :

> Tout au travers ils se jetèrent, GAtèrent tout et tout broutèrent;

^{*} Abstemius 186, de treibus anonoderate segetem depascentibus

Tant que le ciel permit aux loups D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous . S'ils ne le firent pas , du moins ils y tâchèrent

Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.

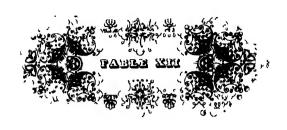
De tous les animaux , l'homme a le plus de pente

A se porter dedans l'exces

Il faudroit faire le procès

Aux petits comme aux grands. Il n'est aine vivante Qui ne peche en ceci. Rien de trop est un point Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point





le Curre

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette, " et se gorger Des trésors qu'en ce heu les zéphyrs entretiennent Quand on eut des palais de ces filles du ciel Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose.

Ou, pour dire en françois la chose, Après que les ruches sans miel

Yeurent plus que la cire, on fit mainte bougie,

Maint cierge aussi fut façonne.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu duicie Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie. Et, nouvel Empedocle *** aux flammes condamne

Abstemus, 54, de Cera duritiam appetente

[&]quot;Hymetic étoit une montagne célébrée par les poètes, situes dans l'Attique, et ou les Grecs recuellioient dexicilent miel Note de La Fontaine)

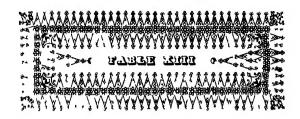
^{***} Empédocie étoit un philosophe ancien , qui , ne pouvant comprepdre les nierveilles du mont Etna , se jeta dedans par une vanité richeule , et , trouvant l'action le lie , de peur d'en perdre le fruit et que la posterit ne l'annorit laissa ses pantoufles au pied du mont.

Note de La Fontaine

Par sa propre et pure folie, Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné: Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre. L'Empédocle de cire au brasier se fondit Il n'étoit pas plus fou que l'autre.





Jupiter et le Passager

Oh! combien le péril enrichtroit les dieux, Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait fanc ' Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère

De ce qu'on a promis aux cieux ; On compte seulement ce qu'on doit à la terre. Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier,

Il ne se sert jamais d'huissier
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre '
Comment appelez-vous ces avertissements '

I n passager pendant l'orage

Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans
Il n'en avoit pas un vouer cent elephants

N'auroit pas coûte davantage*

Il brûla quelques os quand il tut au rivage

^{*} Æsop 156 Viator et Mercurus

Au nez de Jupiter la fumée en monta. Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà G'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire. La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.

G'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.

La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire

Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,

Envoyant un songe lui dire

Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au yœu

Courut au trésor comme au feu

Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource,

Il leur promit cent talents d'or,

Bien comptés, et d'un tel trésor

On l'avoit enterré dedans telle bourgade.

L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon

Qu'à notre prometteur l'un dit: Mon camarade,

Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade, Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton Porter tes cent talents en don.







Le Chat-et le Benard

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux.

Pour l'escourain ils disputacent.

Pour l'accourcir ils disputèrent. La dispute est d'un grand secours : Sans elle on dormiroit toujours. Nos pélerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain. Le renard au chat dit enfin : Tu prétends être fort habile; En sais-tu that que moi? J'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac Mais je soutiens qu'il en vaut mille. Eux de recommencer la dispute à l'envi. Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi, Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ; Cherche en ta cervelle matoise Un stratagème sûr : pour moi, voici le micu. A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.

L'autre fit cent tours inutiles,

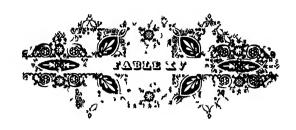
Entra dans cent terriers, mit cent fois en defaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles,
Et ce fut partout sans succès:

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire : On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire. N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.





Le Mari, la Femme et le Volenc

In mair fort amoureux
Fort amoureux de sa femme
Bien qu'il fût jouissant se croyait malheureux
Jamais ceillade de la dame
Propos flatteur et gracieux
Mot d'amitie, ni doux sourire
Déifiant le pauvre sire
N'avoient fait soupçonner qu'il fût viaiment cheri
Je le crois, c'étolt un mari
Il ne tint point à l'hymenee
Que, content de sa destinee
Il n'en remerciat les dieux
Mais quoi! si l'amour n'assaisonge
I es plaisirs que l'hymen nous donne
Je ne vois pas qu'on en soit mieux

: 1

Contex to Bulgarer to Lakman de Murchard de Femine et le Volu - Camerarius fab ect y p. 887

Notre épouse étant donc de la sorte bâtic, Et n'ayant caressé son mari de sa vie, Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur Interrompit la doléance.

La pauvre femme out si grand' peur Qu'elle chercha quelque assurance Entre les bras de son époux.

Ami voleur , dit—il , sans toi ce bien si doux Me seroit inconnu! Prends donc en récompense Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance , Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas

Gens honteux, ni fort délicats : Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte

J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame .
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment .
Il est bien d'une ame espagnole ,

Et plus grande encore que folle.





Le Tresor et les deux Hômme

Un homme n'nyant plus micredit, mi ressource, Et logeant le diable en sa bourse, C'est-à-dire n'y logeant rien, S'imagina qu'il feroit bien De se pendre, et finir lui-même sa misere, Puisque aussi bien sans lui la faim le viendroit taire

Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure,
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.

I a muraille vieille et peu forte, S'ebranle au premier coup, tombe avec un tresoi

^{*} Anthologic greeque Auson epigr xxii (1 xxii)

Notre désespéré le ramasse, et l'emporte, Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or, Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sue Tandis que le galant à grands pas se retire, L'homme au trésor arrive, et trouve son argent

Quoi 'dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ' Je ne me pendrai pas 'Et yraiment si ferai.

Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout près , il n'y manquoit qu'un homine Celui-ci se l'attache , et se pend bien et beau.

Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût, poni lui, fait les frais du cordeau
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître

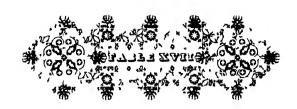
L'avaire rarement finit ses jours sans pleurs . Il a le moins de part au tresor qu'il enserre .

Thesaurisant pour les volcurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Le sont la de ses traits; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente

Cette deesse inconstante se mit alors en l'esprit De voir un homme se pendre ; Et celui qui se pendit S'y devoit le monts attendre.







Le Sonce et le Chat

Bertrand assec Raton - Lun single et l'autre chai commensaux d'un logis - avoient un commun matre D'animaux malfaisants c'étoit un tres bon plat. Ils n'y craignoient tons deux aucun - quel qu'il pût être l'rouvoit-on quelque chose au logis de gâte. Il on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage. Bertrand déroboit tont - Raton, de son côte. I toit moins attentif aux souris qu'au fromage. Un jour, au coin du feu , nos deux maîtres fripons.

Regardoient rôtir des marrons Les escroquer étoit une tres bonne affaire Nos galants y voyoient double profit à faire Lein bien premièrement, et puis le mal d'autrin Beitrand dit à Raton Frère, il faut aujonid hui

Que tu fasses un coup de maître Luc-morces marrons. Si Dieu m avoit fait naître Propre a tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu
Aussitôt fait que dit Raton, avec sa patte
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts
Puis les reporte à plusieurs fois
Lire un marron, puis deux, et puis trois en escroque
Et cependant Bertrand les croque
Une servante vient adien mes gens Raton
N'étoit pas content, ce dit-on

Aussi no le sont pas la plupart de ces princes Qui, flattés d'un pareil emploi, Vont s'echauder en des provinces Pour le profit de quelque roi





Le Milan et le Rossignol :

Apres que le milan , manifeste volein , Eut répandu l'alarme en tout le voisinage , Et fait crier sur lui les enfants du village , Un rossignol tomba dans ses mains par malheur Le heraut du printemps lui demande la vie. Aussi bien , que manger en qui n'a que le son !

Écoutez plutôt ma chanson

Je vous raconterai Térée et son envie. —

Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?

Non pas ; c'étoit un roi dont les feux violents

Me firent ressentir leur ardeur criminelle.

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plait a chacun

Le milan alors lui réplique . Vraiment, nous voici bien l'orsque je suis a jeun,

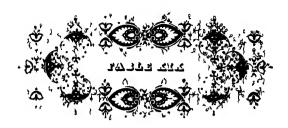
Abstennus 92, de l'aschira cantina accipitar pro esta polliccui:

112 LIVRE IX TABLE XVIII

Lu me viens parlei de musique! — Len parle bien aux rois — Quand un roi te prendra Fu peux lui conter ces merveilles Pour un milan , il s'en rira Ventre affame n'a point d'oreilles







Le Berger et son Troupeau *

Quoi ' toujours il me manquera Quelqu'un de ce peuple imbecile ' Loujours le loup m'en gobera ' Jaurai beau les compter ' Ils etoient plus de mille Lt m'ont laisse ravir notre pauvre Robin '

Robin mouton, qui par la ville Me suivoit pour un peu de pain, Lt qui m'auroit suivi jusques au bout du monde? Helas! de ma musette il entendoit le son, Il me sentoit venir de cent pas a la ronde

Ah ' le pauvre Robin mouton ' Quand Guillot eut fini cette oraison funebre Lt rendu de Robin la memoire celebre Il harangua tout le troupeau

^{*} Absternus (12") le Partore que jeur suum ele este lajan horeine Louva Guiceardin, les Heines de recention

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agueau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.

Haranguez de méchants soldats , Ils promettront de faire rage . Mais, au moindre danger , adieu tout leur courage . Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Le n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.



ELS DE LIVRE SECVICALE







Les deux Rats, le Renard et l'Ofent



RIS., je vous louerois ; il n'est que trop aise Mais vous avez cent fois notre encens refuse . En cela peu semblable au reste des mortelles , Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles . Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur . Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur Elle est commune aux dieux , aux monarques , aux belles Ce breuvage vanté par le peuple rimeur , Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre, Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre, C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point; D'autres propos chez vous récompensent ce point:

Propos, agréables commerces,

Où le hasard fournit cent matières diverses ;

Jusque-là qu'en votre entretien

La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.

Laissons le monde et sa croyance.

La bagatelle, la science,

Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens Qu'il faut de tout aux entretiens :

C'est un parterre où Flore épand ses bions , Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose ,

Et fait du miel de toute chose.

Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits

De certaine philosophie,

Subtile, engageante ; et hardie.

On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non Ouï parler ? Ils disent donc

Que la bête est une machine ;

Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressort :

Nul sentiment, point d'ame; en elle tout est corps.

Telle est la montre qui chemine

A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.

Ouvrez-la, lisez dans son sein:

Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde,

La première y meut la seconde ;

Une troisième suit : elle sonne a la fin

Au dire de ces gens, la bête est toute telle.

L'objet la frappe en un endroit :

Ce lieu frappé s'en va tout droit.

Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.

Le seus de proche en proche aussitôt la recoit.

L'impression se fait : mais comment se fait-elle !

Selon eux, par nécessité,

Sans passion, sans volonté

L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,

Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.

Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose :

Descartes, ce mortel dont on cût fait un dieu

Chez les paiens, et qui tient le milieu

Entrel'homme et l'esprit; comme entre l'huitre et l'homme

Le tient tel de nos gens, franche bête de somme :

Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur

Sur tous les animaux, enfants du Createur,

J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.

Or , vous savez , Iris , de certaine science ,

Que, quand la bête penseroit,

La bête ne réfléchiroit

Sur l'objet ni sur sa pensee.

Descartes va plus loin, et soutient nettement

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassee .

De le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois

Le bruit des corps, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix corps,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Et le change, et cent stratagèmes, Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort! On le déchire après sa mort: Ce sont tous ses honneurs suprèmes.

> Quand la perdrix Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas, Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile, Attirant le chasseur et le chien sur ses pas, Détourne le danger, sauve ainsi sa famille; Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille, Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non-loin du nord il est un monde Où l'on sait que les habitants Vivent, ainsi qu'aux premiers temps, Dans une ignorance profonde : Je parle des humains ; car, quant aux animaux . Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier.

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon Ne seroit rien que l'apprentie De cette famille amphibie. Ils savent en hiver élever leurs maisons,

> Passent les étangs sur des ponts. Fruit de leur art, savant ouvrage; Et nos pareils ont beau le voir, Jusqu'à présent tout leur savoir Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit , Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ; Mais voici beaucoup plus ; écoutéz ce récit ,

Que je tiens d'un roi plein de gloire. Le défenseur du nord vous sera mon garant : Je vais citer un prince aimé de la Victoire ; Son nom seul est un mur à l'empire ottoman : C'est le roi Polonois. * Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que , sur sa frontière , Des animaux entre eux ont guerre de tout temps Le sang , qui se transmet des pères aux enfants ,

^{*} bobieski

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes, Non pas même au siècle où nous sommes

Corps-de-garde avancé, vedettes, espions. Embuscades, partis, et mille inventions

D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces animaux

Le bons sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit

Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit, Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure.

Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?

Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

Sans le secours de la pensée,

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement:

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent;

Tout obéit dans ma machine

· A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême

Mais comment le corps l'entend-il?

C'est là le point. Je vois l'outil

Obeir à la main : mais la main, qui la guide?

Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps

In esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;

L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité :

Et, s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.

Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point :

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchoient leur vie ; als trouvérent un œuf. Le diné suffisoit à gens de cette espèce :

Le diffe sumsoft a gens de cette espace . Un'atait any bassia mello trompetant un bond

Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un benf.

Pleins d'appétit et d'allégresse, Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part, Ouand un quidam parut : c'étoit maître renard :

Rencontre incommode et fâcheuse : Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter ; · Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le trainer : C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelqués heurts et quelques mauvais pas,

L'autre le traina par la queue. Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit, Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître, Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants. Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans? Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.

> Par un exemple tout égal, J'attribuerois à l'animal,

Non point une raison selon notre manière, Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort : Je subtiliserois un morceau de matière, Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort, Quintessence d'atome, extrait de la lumière, Je ne sais quoi plus vir et plus mobile encor Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme, La flamme, en s'épurant, peut—tlle pas de l'ame Nous donner quelque idee? Et sort—il pas de l'or Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un'singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois notre lot infimment plus fort.

Nous aurions un double tresor.

L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes. Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux.

L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges Commune en un certain degré.

Et ce trésor à part creé

Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,

Entreroit dans un point sans en être presse,

Ne finiroit jamais, quoique ayant commence

Choses réelles, quoique étranges.

Tant que l'enfance dureroit,

Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit

Ou'une tendre et foible lumière :

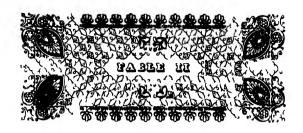
L'organe étant plus fort, la raison perceroit

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperoit

L'autre ame imparfaite et grossière.





L'Homme et la Couleuvre

In homme vit une couleuvre

Ah' méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvie
Agréable a tout l'univers!

A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire, *

Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper

Et non l'homme : on pourroit aisement s'y tromper A ces mots le serpent, se laissant attraper, Est pris, mis en un sac, et ce qui tut le pire. On résolut sa mort, fût-il coupable ou non Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue Symbole des ingrats! être bon aux méchants, C'est être sot : meurs donc . ta colère et tes dents No me nuiront jamais. Le serpent en sa langue, Reprit du mieux qu'il put - S'il falloit condamner

[·] Livre des Lumieres — Contes de Bidpar et de Lokman - l'Homme et la Couleurre

Tous les ingrats qui sont au monde, A qui pourroit-on pardonner?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi. Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi; Mais trouve bon qu'avec franchise En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.

Enfin-il repartit : Tes raisons sont frivoles.

Je pourrois décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.

Une vache étoit là : l'on l'appelle ; elle vient :

Le cas est proposé. C'étoit chose facile :

Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler? La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;

Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants

Le font à la maison revenir les mains pleines :

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avoient altérée; et mes peines Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin. Enfin me voilà vicille; il me laisse en un coin Sans herbe: s'il vouloit encor me laisser paître! Mais je suis attachée: et si j'eusse en pour maître Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. L'homme, tout étonné d'une telle sentence, Dit au serpent : Faut-il croîre ce qu'elle dit! C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit. Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête. Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents. Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans Pour nous seuls il portoit les soins les plus pésants, Parcourant sans cesser ce long cercle de peines Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes

Force coups, peu de gré: puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes

Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.

Ainsi parla le bœuf. L'homme dit: Faisons taire

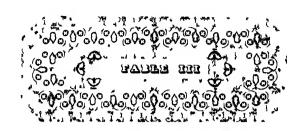
Cet ennuyeux déclamateur; Il cherche de grands mots, et vient ici se faire, Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le réouse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
'Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

L ombre l'ete, l'hiver les plaisirs du foyer Queine l'emondoit-on, sans prendre la cognée? De son tempérament, il cût encor vecu I 'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu, Voulut à toute force avoir cause gagnée Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-la! Du sac et du seipent aussitôt il donna Contre les muis, tant qu'il tua la bête

On en use ainsi chez les grands
La raison les offense als se mettent en tête
Que tout est ne pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents
Si quelqu'un desserre les dents,
C est un sot D'en conviens mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire





I I mu et les leux Cmark

Une tortue etoit, a la tête legere,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays
Volontiers on fait cas d'une terre etrangere
Volontiers gens boiteux haissent le logis
Deux Canards, a qui la commere
Communiqua ce beau desseiri,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire
Voyez-vous ce large chemin?
Vous voiturerons, par l'air, en Amerique
Vous verrez mainte republique,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des differentes mœurs que vous remarquerez
Usse en fit autant. On ne s'attendoit guere
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue ecouta la proposition

Tirredes troubers - Contes de Balpa et de Lokman - Es deux Conart et la Testia



Marché fait, les oiseaux forgent une machine Pour transporter la pélerine. Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton. Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise. Puis chaque canard prend ce bâton par un bout. La tortue enlevée, on s'étonne partout

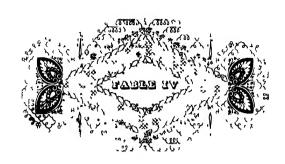
De voir aller en cette guise L'animal lent et sa maison. Justement au milieu de l'un et l'autre-oison Miracle! crioit—on venez voir dans les nues

Passer la reme des tortues.

La reme! vraiment oui . je la suis en effet ; Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait De passer son chemin sans dire aucune chose , Car , lâchant le bâton en desserrant les dents , Elle tombe , elle crève aux pieds des regardants. Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité, Et vaine curiosité, Ont ensemble étroit parentage Ce sont enfants tous d'un lignage.





Les Poissons et le Cormoi un *

Il n'etoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eut mis à contribution
Viviers et reservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des caux
N'ayant m filèts ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docțeur en stratageme,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.

* Fivre des Tumières, la Grue et les Poissons — Contes de Bidpar et de Lokman, le Héron, l'Precesse et les Poissons



The Tried on My HOTT " 1/

Ma commère , dit—il , allez tout à l'instant

Porter un avis important

· A ce peuple : il faut qu'il périsse ;

Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.

L'écrevisse en hâte s'en va

Conter le cas. Grande est l'émute,

On court, on s'assemble, on députe

A l'oiseau : Seigneur Cormoran,

Doù vous vient cet avis? Quel est votre garant?

Ètes-vous sûr de cette affaire?

N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire '-

Changer de lieu , dit-il. — Comment le ferons-nous '--

N'en soyez point en soin : je vous porterai tous ,

L'un après l'autre, en ma retraite.

Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins.

Il n'est demeure plus secrète.

Un vivier que Nature y creusa de ses mains,

Inconnu des traîtres humains.

Sauvera votre république.

On le crnt. Le peuple aquatique

L'un après l'autre fut porte

Sous ce rocher peu fréquenté.

Là, Cormoran le bon apôtre.

Des ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit.

Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens

Que l'on ne doit Jamais avoir de confiance

En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu, puisque l'humaine eugeance

En auroit aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange , homme ou loup? toute panse

Me paroît une à cet égard ·

Un jour plus tôt , un jour plus tard ,

Ce n'est pas grande différence.





I Infogreseur et son Compete

Un pince-maille avoit tant amasse
Qu'il ne savoit ou loger sa finance
Lavarice, compagne et sœur de l'ignorance
Le rendoit fort embarrasse
Dans le choix d'un depositaire
(ar il en vouloit un , et voici sa raison
L'objet tente , il faudra que ce monceau s'altere
Si je le laisse à la maison
Moi-même de mon lien je serai le larron —
Le larron ' Quoi' jouir , c'est se voler soj-même '
Mon ami , j'ai pitie do toit erreur extrême
Appiends de moi cette leçon
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut defaire
sans cela c'est un mal Veux-tu le réserver

Abst mas (46), le vire parthes mism Confprire conscio ib liderat

Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?

La peine d'acquérir, le soin de conserver, Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —

Pour se décharger d'un tel soin, Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin Il aima mieux la terre; et, prenant son compère, Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Aufbout de quelque temps l'homme va voir son or,

Il ne retrouva que le gîte. Soupcomant à bon droit le compère , il va vîte Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :

Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Peusa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.







Le Loup et les Bergers, *

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçàt que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.

Le loup est l'ennemi commun : Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte; Jupiter est là—haut étourdi de leurs cris : C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte,

On y mit notre tête à prix.

Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,

Philibert Hegemon , fable xx , des Pasteurs et du Loup

Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux Dont j'aurai passé mon envie.

Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie : Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.

Est-ce une chose si cruelle?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?

Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt, Mangeants un agneau cuit en broche.

Oh! oh! dit-il, je me reproche

Le sang de cette gent : voilà ses gardiens

S'en repaissants eux et leurs chiens ;

Et moi loup, j'en ferai scrupule!

Non, par tous les dieux ! non; je serois ridicule : Thibaut l'agnelet passera.

then my le backs is les

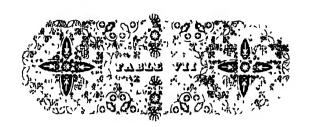
Sans qu'à la broche je le mette;

Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette.

Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie Faire festin de toute proie, Manger les animaux ; et nous les réduirons Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons! Ils n'auront ni croc ni marmite! Bergers, bergers! le loup n'a tort Oue quand il n'est pas le plus fort:

Voulez-vous qu'il vive en ermite?



I Alagnic et l'Herondelle

O Jupiter, qui sus de ton cerveau.
Par un secret d'acconchement nouveau.
Tirer Pallas, jadis mon ennemie.
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné me vient enlever les morceaux
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau
Je l'ai tissu de matière assez forte.

Amsi , d'un discours insolent , Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière ,

Et qui lors étant filandière Prétendoit enlacer tout insecte volant. La sœur de Philomele, attentive à sa proie, Malgré le bestion happoit mouches dans l'air Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie, Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert D'un ton demi-formé, bégayante couvée, Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne n'ayant plus Que la tête et les pieds, artisans superflus, Se vit elle-même enlevée L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde L'adroit , le vigilant , et le fort , sont assis A la première ; et les petits

Mangent leur reste a la seconde

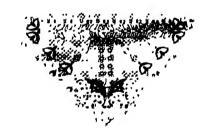




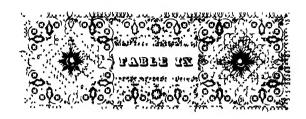
La Pendrix et les Coas

Parmi de certains coys incivils peu galants Loujours en noise er turbulents Une perdrix étoit nourric Son seve et l'hospitalité De la part de ces coys, peuple à l'amour porte Lui faisoient esperer beaucoup d'honnêtete lls feroient les honneurs de la menagerie Ce peuple cependant fort souvent en turie Pour la dame etrangère avant peu de respec, *** Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec

D'abord elle en fut affligee Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragee S'entre-battre elle-même et se percer les flancs Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles;
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement







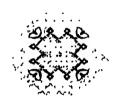
Le Chien a qui on a coupe les oreilles,

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi Mutilé par mon propre maître? Le bel état ou me voici! Devant les autres chiens oserai-je paraître? O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

Qui vous feroit choses parcilles!
Amsi crioit Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touches de ses cris douloureux et perçants.
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup; car, etant de nature
A piller ses parcils, mainte mésaventure

L'auroit fait retourner chez lui Avec cette partie en cent lieux altérée : Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui. C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à defendre, On le munit, de peur d'esclandre. Témoin maître Mouslar armé d'un gorgerin; Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main. Un loup n'eût su par où le prendre.





Le Beiger et le Roi *

Deux démons à leur gré partagent notre vie, Et de son patrimoine ont chassé la raison; Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie. Si vous me demandez leur etat et leur nom, J'appelle l'un Amour, et l'autre, Ambition. Cette dernière étend le plus loin son empire;

Car même elle entre dans l'amour. Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire Comme un roi fit venir un berger à sa cour. Le conte est du bon temps , non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs, Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

^{*} Unite des Lumières Histoire d'un Hermite* Contes de Bidpar et de Lokman : l'Hermite , Histoire d'un Lion et d'un Renard

Grace aux soins du berger, de très notables sommes.

Le berger plut au roi par ces soins diligents.

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens;

Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;

Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger la balance à la main. Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite . Son troupeau , ses mâtins , le loup , et puis c'est tout . Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout. L'ermite son voisin accourut pour lui dire : Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois? Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois; Leur faveur est glissante : on s'y trompe, et le pire C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs Ne produisent jamais que d'illustres malheurs. Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit;

Et notre ermite poursuivit : Voyez combien deja la cour vous rend peu sage Je crois voir cet aveugle a qui , dans un voyage ,

Un serpent engourdit de froid Vient S'offrir sous la main : il le prit pour un fonet. Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture. Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure, Quand un passaut cria : Que tenez-vous? ò dienx! Jetez cet animal traître et pernicieux. Ceserpent!—C'est un fouet.—C'est un serpent! vous dis-je A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige? Pretendez-vous garder ce trésor! — Pourquoi non! Mon fouct étoit usé ; j'en retrouve un fort bon .

Vous n'en parlez que par envie. — L'aveugle enfin ne le crut pas ; Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégourdi piqua son homme an bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. Eh! que me sauroit-il arriver que la mor.? Mille dégoûts viendront, dit le prophéte ermite. Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort. Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort, Que la caudeur du juge, ainsi que son mérite, Furent suspects au prince. On cabale, on suscite Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts. De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. Le prince voulut voir ces richesses immenses. Il ne trouva partout que médiocrité, Lonanges du desert et de la pauvreté.

C'étoient là ses magnificences. Son fait , dit-on , consiste en des pierres de prix Un grand coffre en est plein , ferme de dix serriues. Lui-même ouvrit ce coffre , et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures. Le coffre étant ouvert , on y vit des lambeaux .

L'Imbit d'un gardeur de troupeaux. Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette. Doux tresors, ce dit-il, chers gages, qui jamais N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge. Je vous reprends - sortons de ces riches palais Comme l'on sortiroit d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?







Les Poissons et le Berger qui jone de la flute *

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capable de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette, cependant, à la ligne pêchoit.

Mais nul poisson ne s'approchoit ; La bergère perdoit ses peines. Le berger , qui par ses chansons , Eût attiré des inhumaines ,

Crut (et crut mal : attirer des poissons Il leur chanta ceci . Citoyens de cette onde .

^{*} Asop. 34, 130, Pescator Aphton 33, Talula p scators proprietar simul cras, et aulædus, qua artibus suo quoque loco utendum esse docetur

Laissez votre Naïade en sa grotte profonde, Venez voir un objet mille fois plus charmant. Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle.

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.

Vous serez traités doucement;

On n'en veut point à votre vie.

Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées.

S'en étant aux vents envolées ; Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ; Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère .

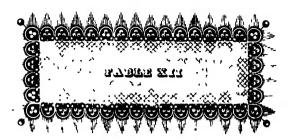
O vous , pasteurs d'humains et non pas de brebis . Rois , qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangère ,

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout! Il v faut une autre manière :

Servez-vous de vos rets : la puissance fait tout.





Les deux Perroquets , le Roi et son Fils "

Deux perroquets, l'un pere et l'autre fils Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire, Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre pere, De ces oiseaux faisoient leurs favoris. L'âge lioit une amitié sincère Entre ces gens: les deux pères s'aimoient, Les deux enfants, malgré leur cœur frivole, L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient, Nourris eusemble, et compagnons d'école.

Nourris ensemble, et compagnons d'école. C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet ; Car l'enfant étoit prince, et son père monarque Par le tempérament que lui donna la Parque, Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet, Et le plus amoureux de toute la province. Faisoit aussi sa part des délices du prince

Conie de Balpa et de l'okman Histoire d'un Roi de Yemen et de son Perroquel

Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,

Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonpec,
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et trainant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir
Le prince indigné fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vicillard crie et se desespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus,
L'oiseau parleur est déjà dans la barque
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là , dans le sein des dieux . Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille. Le roi lui-même y court , et dit pour l'attirer . Ami , reviens chez moi ; que nous sert de pleurer? Haine , vengeance , et deuil , laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

Encor que ma douleur soit forte, Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur : Mon fils! non, c'est le Sort qui du coup est l'auteur. La Parque avoit écrit de tout temps en son livre Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur.

^{*} Au lieu de circonspect, pour la rime et par licence poétique

Consolons-nous tous deux, et reviens dans la cage.

Le perroquet dit : Sire roi , Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toi?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,

Me leurrer de l'appât d'un profane langage?

Mais que la Providence, ou bien que le Destin,

Règle les affaires du monde,

Il est écrit la-haut qu'au faîte de ce pin ,

Ou dans quelque forêt profonde,

l'acheverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance

Est un morceau de roi : car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense,

Je le crois : cependant il me faut , pour le mieux , Éviter ta main et tes veux.

Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine.

Ne me parle point de retour :

L'absence est aussi bien un remède à la haine On'un appareil contre l'amour.





La Lionne et l'Onise,

Mère lionne avoit perdu son faon : En chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée

Poussoit un tel rugissement Que toute la forêt étoit importunée.

La nuit ni son obscurité,

Son silence, et ses autres charmes,

De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes : Nul animal n'étoit du sommeil visité.

> L'ourse enfin lui dit : Ma commère , Un mot sans plus ; tous les enfants

Qui sont passés entre vos dents

N'avoient-ils ni père ni mère?— Ils en avoient. — S'il est ainsi,

Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,

Si tant tle mères se sont tues,

Que ne vous taisez-vous aussi? -

Moi . me taire! moi malheureuse!



Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra trainer
Une vicillesse douloureuse! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
Hélas! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous! Je n'entends résonner que des plaintes frivoles. Quiconque, en pareil cas, se croit hai des cieux Qu'il considère Hécube, il rendra grace aux dienx





Les deux Aventuriers et le Talisman

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire Je n'en veux pour temoin qu'Hercule et ses travaux

Ce dieu n'a guere de rivaux ,

J'en vois peu dans la table, encor moins dans l'histoire En voici pourtant un, que de vieux talismans Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageoit de compagnie.

Son camarade et lui trouvérent un poteau

Avant au haut cet écriteau :

- Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
- « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
 - « Tu n'as qu'a passer ce torrent .
- « Puis, prenant dans les bras un elephant de pierre
 « Oue lu verras couché par terre ;
- « Le porter, d'une haleme, au sommet de ce mont

[&]quot;Tire les Lumeres les leur Compagnons Contes de Bulpar et de Lokuran les deur konjugeurs

« Qui menace les cieux de son superbe front. » L'un des deux chevaliers saigna du nez. Si l'onde

Est rapide autant que profonde , Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer , Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise! Le sage l'aura fait par tel art et de guise Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas : Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'gst'pas Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure Ne soit d'un éléphant nain , pygmée , avorton .

Propre à mettre au bout d'un bâton : Auquel cas , où l'honneur d'une telle aventure ? On nous veut attraper dedans cette écriture : Ce sera quelque énigme à tromper un enfant : C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. Le raisonneur parti , l'aventureux se lance ,

Les yeux clos , à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence Ne purent l'arrêter ; et , selon l'écriteau , Il vit son éléphant couché sur l'autre rive. Il le prend , il l'emporte , au haut du mont arrive . Rencontre une esplanade , et puis une cite. L'u cri par l'éléphant est aussitôt jete .

Le peuple aussitôt sort en armés:
Fout autre aventurier, au bruit de ces alarmes.
Auroit fui : celui-ci , loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte
Le proclamer monarque, au lieu de son roi mort

Il ne se fit prier que de la bonne sorte , Encor que le fardeau fût , dit-il , un peu fort. Sixte en disoit autant quand on le fit saint-père

(Seroit-ce bien une misère Que d'être pape ou d'être roi?) On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse. Le sage quelquefois fait bien d'exécuter Avant que de donner le temps à la sagesse D'envisager le fait, et sans la consulter





Les Lapurs

DISCOURS A M. IS DUE DE LA ROCKEPOCCALID.

Je me suis souvent dit - vovant de quelle sorte I homme agit , et qu'il se comporte En mille occasions comme les animaix I e roi de ces gens-la n'a pas moins de defauts

Que ses sujets, et la Nature

A mis dans chaque creature Quelque grain d'une masse ou puisent les esprits I entends les esprits-corps , et pâtris de matiere

Je vais prouver ce que je dis A l'heure de l'affût , soit lorsque la lumière

Precipite ses traits dans l'humide séjour, soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière; It que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe It nouveau Jupiter, du haut de cet olympe de fondroire à discrétion Un lapin qui n'y pensoit guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins, qui, sur la bruvère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande S'evanouit bientôt; je revois les lapins.

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains

Ne reconnoît-on pas en cela les bumains?

Dispersés par quelque orage

A peine ils touchent le port

Ou'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage.

Vrais lapins, on les revoit

Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit, '

Je laisse a penser quelle fête!

Les chiens du lieu, n'avant en tête

Qu'un intérêt de gueule, a cris, à coups de dents

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux confins du territoire

[&]quot;La Fontaine a emplosé, ici détroit pour district ces deux mots sont de formation commune

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire, Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans, A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire, Piller le survenant, nous jeter sur sa peau. La coquette et l'auteur sont de ce caractere :

Malheur à l'écrivain nouveau ! Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau , C'est le droit du jeu , c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours;

Mais les ouvrages les plus courts Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous , qui m'avez donné ce qu'il a de solide ,
Et dont la modestie égale la grandeur ,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise ,

La plus juste et la mieux acquise ; Vous entin , dont a penue ai-je encore obtenu Que votre nom recût ici quelques hommages ; Du temps et des censeurs defendant mes ouvrages ; Comme un nom qui , des ans et des peuples connu ; Lait honneur à la France ; en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers. Permettez-moi du moins d'apprendre a tout le monde Que vous m'avez donne le suiet de ces vers



Le Marchand, le Gentdhomme, le Patre et le Eds de Roi ."

Quatre chercheurs de nouveaux mondes ; Presque nus , echappés à la fureur des ondes ; Un trafiquant , un noble , un pâtre , un fils de roi ; Réduits au sort de Bélisaire ; " Demandoient aux passants de quoi

De raconter quel sort les avoit assembles, Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nes

Pouvoir soulager leur misere

C'est un récit de longue haleine. Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine . La le conseil se tint entre les pauvres gens. Le prince s'étendit sur le malheur des grands. Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée

De leur aventure passée,

[·] Contes de Bidpa) et de Lokman - Histoire d'Asfendior

^{**} Belisaire étoit un grand capitaine, qui, avant commande les armées de l'empereur et perdu les honnes graces de son maltre, tomba dans un tel point de misère qu'il demandon l'aumône sur les grands chemins Note de l'a Fontaire.



Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?

Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.

Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on

Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit et de la raison;

Et que de tout berger, comme de tout mouton.

Les connoissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon

Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.

L'un c'étoit le marchand savoit l'arithmétique,

\ tant par mois, dit-il, j'en donnerai lecon.

J'enseignerai la politique.

Reprit le tils de roi. Le noble poursuivit :

Moi, je sais le blason : j'en veux tenir école :

Comme si , devers l'Inde , on eût eu dans l'esprit

La sotte vanité de ce jargon frivole !

Le patre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !

Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance

Jeunerons-nous, par votre foi?

Vous me donnez une espérance

Belle , mais éloignée ; et cependant j'ai faim.

Qui pourvoira de nons au dine de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hur?

Avant tout autre, c'est celui

Dont il s'agit. Votre science

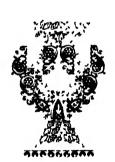
Est conrte la-dessus , ma main y supplera

A ces mots le pâtre s'en va-

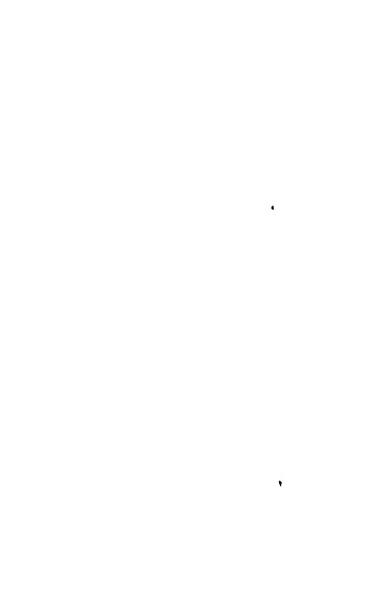
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente, Pendant cette journée et pendant la suivante, Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant Ou'ils allassent là—bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours Et, grace aux dons de la nature, La main est le plus sûr et le plus prompt secours

EN DE LINKE DAIPME











la Lion

LLTAN leopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine.
Force bœufs dans ses près, force cerfs dans ses bois
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Apres les compliments et d'une et d'autre part
Comme entre grands il se pratique.
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier, et bøn politique

. Contes de Bidpar le jeune leopard

Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
Son père est mort: que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin;
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin

S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.

Le renard dit, branlant la tête : Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ; Il faut de celui-ci conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire Avant que la griffe et la dent Lui soit crûe, et qu'il soit en état de nous nuire. N'y perdez pas un seul moment.

L'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre .

Ce sera le meilleur lion Pour ses amis , qui soit sur terre ; Tâchez donc d'en être , sinon Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine. Le sultan dormoit lors ; et dedans son domaine Chacun dormoit aussi , bêtes , gens : tant qu'enfin

Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène

De toutes parts ; et le vizir ; Consulté là-dessus , dit avec un soupir : Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède En vain nous appelons mille gens à notre aide : Plus ils sont , plus il coûte ; et je ne les tiens bons

Qu'à manger leur part des moutons. Apaisez le lion : Soul il passe en puissance Ce monde d'alliés vivant sur notre bien. Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien, Son courage, sa force, avec sa vigilance. Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton: S'il n'en est pas content, jetez-en davantage: Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,

Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force états
Voisus du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi ,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami, Si vous voulez le laisser craître.





Les Dieux voulant austeure un fils de Jupiter

TOTA MONNEY WEER IS DEC DE MAINS

Jupiter eut un fils, qui, se sentant, du heu-Dontal tiroit son origine Avoit Lame toute divine L'enfance n'aime rien celle du jeune di cu Laisoit sa principale affaire Des doux soms d'anner et de plane En lui l'amour et la raison Devancerent le temps, dont les ailes legeres Namenent que trop tôt, helas " chaque saison Flore aux regards mants, aux charmantes mameres Loucha d'abord le cœur du jeune Olympien Ce que la passion peut inspirer d'adresse, Sentiments delicats et remplis de tendresse Pleurs, soupers, tout en fut bref, il noublia mea Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance, Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux Oue les enfants des autres dieux Il sembloit qu'il n'agit que par reminiscence .

Et qu'il eût autreféis fait le metier d'amant

Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant vou lut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit. J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux dieux je distribue. Sur cet enfant chéri J'ai donc jeté la vue . C'est mon sang ; tout est plein deja de ses autels Afin de meriter le rang des immortels , Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre Eut à peine achevé , que chacun applaudit. Pour savoir tout , l'enfant n'avoit que trop d'espirt

Je veux, dit le dieu de la guerre, Lui montrer moi-même cet art Par qui maints héros ont en part Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.

Je serai son maître de lyre, Dit le blond et docte Apollon.

Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,

Son maître à surmonter les vices,

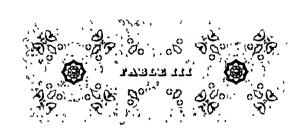
A dompter les transports, monstres empoisonneurs, Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs

Ennemi des molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus Oui ménent aux honneurs sur les pas des vertus.

> Quant ce vint au dieu de Cythère . Il dit qu'il lui montreroit tout.

l'Amour avoit raison. De quoi ne vient a bout L'esprit joint au desir de plare!



Le Fermier, le Chien et le Renard

Le loup et le renard sont d'etranges voisins ' Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettoit a toute heure Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins, Il n'avoit pu donner d'atteinte a la volaille. D'une part l'appetit, et l'autre le danger, N'etoient pas au compere un embarras léger

Hé quoi ! dit-il , cette canaille Se moque impunement de moi !

Je vais, je viens, je me travaille, J'imagine cent tours ; le rustre, en paix chez sor, Vous fait argent de tout, convertit en monnoie Ses chapons, sa poulaille, il en a même au croc; Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie! Pourquoi sire Jupin m'a-t-il done appele

Abstemus 149, de Patrofinalias succensente cam ob gallin is copias



Au métier de renard? Je jure les puissances De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances ; Il choisit une nuit libérale en pavôts : Chacun étoit plongé dans un profond repos ; Le maître du logis , les valets , le chien même , Poules , poulets , chapons , tout dormoit. Le fermier ,

Laissant ouvert son poulailler,

Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre an heu guette . Le dépenple , remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruaute Parurent avec l'aube ; on vit un étalage De corps sanglants et de carnage. Peu s'en fallut que le soleil

Ne rebroussat d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil; Apollon irrite contre le fier Atride Joncha son camp de morts; on vit presque détruit L'ost ' des Grees : et ce fut l'ouvrage d'une mut

Tel encore autour de sa tente Ajax, à l'ame impatiente, De moutons et de boucs fit un vaste debris, Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,

Et les auteurs de l'injustice Par qui l'autre emporta le prix Le renard, autre Ajax aux volailles funeste, Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste

Larmer Vicux mot

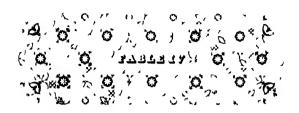
Le maître ne trouva de recours qu'à crier (ontre ses gens, son chien - c'est l'ordinaire usage Ah! maudit animal, qui n'est bon qu'a nover, Que n'avertissois—tu des l'abord du carnage!—— Que ne l'evitiez—vous! c'eût ete plus tôt fait Si vous, maître et fermier, a qui touche le fait, Dormez sans avoir soin que la porte soit close, Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien a la chose, Sans aucun interêt je perde le repos!

> Ce chien parloit tres à propos Son raisonnement pouvoit être Fort bon dans la bouche d'un maître , Mais , n'etant que d'un simple chien , On trouva qu'il ne valoit rien On vous singla le pauvre drille

Tor donc, qui que tu sois, ò pere de famille Lt je ne t'ai jamais envié cet honneur L'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur Couche-tor le dermer, et vois fermer ta porte

> Que si quelque affaire t importe, Se la fais point par procureur





I songe d'un Halo ent la Mogol *

ladis certain Mogol vit en songe un vizir Aux champs elysiens possesseur d'un plaisir Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée Le même songeur vit en une autre contree

Un ermite entoure de feux ; Qui touchoit de pitié même les malheureux Le cas parut etrange ; et contre l'ordinaire Minos en ces deux morts sembloit s'être mepris Le dormeur s'eveilla ; tant il en fut surpris Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere

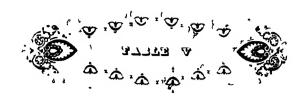
Il se fit expliquer l'affaire 1 interprete lui dit . Ne vous étonnez point , Votre songe a du sens , et , si j'ai sur ce point

Acquistant soit peu d'habitude, C'est un avis des dieux. Pendant l'humain sejour, Ce visir quelquefois cherchoit la solitude. Cet erinte aux vizirs alloit faire sa cour.

Si l'osois ajouter au mot de l'interprète. J'inspirerois ici l'amour de la retraite : Elle offre à ses amants des biens sans embarras, Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas. Solitude, où je trouve une douceur secrète, Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais. Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ' Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles! Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes. M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux Les divers mouvements inconnus à nos veux, Les noms et les vertus de ces clartés errantes Par qui sont nos destins et nos mœurs differentes! Que si je ne suis né pour de si grands projets, Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux obiets! Que je peigne en mes vers quelque rive fleurje! La Parque a filets d'or n'ourdira point ma vie, Je ne dormirai point sous de riches lambris . Mais voit-on que le somme en perde de son prix ? En est-il moins profond, et moins plein de délices ? Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices. Quand le moment viendra d'aller trouver les morts, J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords







It I on h Singerth's hour Ansa

Le hon, pour bien gouverner Voulant apprendre la morale Se fit, un beau jour, amener Le singe, maître-es-arts chez la gent anim de La premiere lecon que donna le regent Fut celle-ci Grand roi, pour regner sagement, Il faut que tout prince prefere Le zele de l'état à certain monvement. Qu'on appelle communement Amour-propre, car c'est le pere, C'est l'auteur de tous les détauts Que I on remarque aux animaux Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte Ce n'est pas chose si petite Qu on en vienne a bout en un jour C'est beaucoup de pouvoir moderer cet amour Par-la , votre personne auguste

N'admettra jamais rien en soi De ridicule ni d'injuste. Donne-moi , repartit le roi , Des exemples de l'un et l'autre. Toute espèce , dit le docteur , Et je commence par la nôtre , Toute profession s'estime dans son cœur ,

> Traite les autres d'ignorantes. Les qualific impertinentes:

Et semblables discours qui ne nous coûtent rien. L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême On porte ses pareils, car c'est un bon moyen

De s'elever aussi soi-même. De tout ce que dessus p'argumente très bien Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace, Cabale, et certain art de se faire valoir, Micux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir, Se louoient tour à tour, comme c'est la manière, J'ouis que l'un des deux disoit à son confrère: Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot L'homme, cet ammal si parfait? Il profane

Notre auguste nom , traitant d'âne Quiconque est ignorant , d'esprit lourd , idiot :

Il abuse encore d'un mot ; Et traite notre rire et nos discours de braire. Les humains sont plaisants de prétendre exceller Par-dessus nous ' Non , non ; c'est a vous de parler ; A leurs orateurs de se taire : Voilà les vrais braillards. Mais laissons la ces gens :

Vous m'entendez, je vous entends;

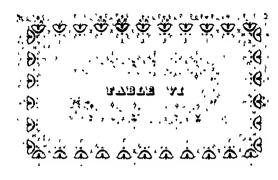
Il suffit. Et quant aux merveilles Dont votre divin chant vient frapper les oreilles. Philomèle est, au prix, novice dans cet art; Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart. Seigneur, j'admire en vous des qualites pareilles. Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattes.

S'en allèrent dans les cités L'un l'autre se prôner : chacun d'env croyoit faire ; En prisant ses pareils ; une fort bonne affaire ; Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui

J'en connois beaucoup anjourd'hui . Non parmi les baudets , mais parmi les puissances . Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés . Qui changeroient entre enx les simples excellences .

S'ils osoient, en des majestés. J'en dis pent-être plus qu'il ne faut, et suppose Que votre majesté gardera le secret. Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

Qui lui fit voir, entre autre chose, L'amour-propre donnant du ridicule aux gens. L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire S'il traita l'autre point, car il est delicat; Et notre maître-és-arts, qui n'etoit pas un fat, Regardoit ce lion comme un terrible sire.



Is Loup et le Renard .

Mais d'ou vient qu'au renard Ésope accorde un point. C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie? J'en cherche la raison, et ne la trouve point Quand le loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui,

N'en sait-il pas antant que lui?

Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserois peut-être

Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pontant un cas ou tout l'honneur échut

A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image

^{*} Regnerie Apology Phreding, Valpes et Lupus



Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisoient le liquide élément :

Notre renard, pressé par une faim canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'antre seau tenoit suspendu.

Voila l'animal descendu,

Tue d'erreur, mais fort en peine

Et voyant sa perte prochaine

Car comment remonter, si quelqu'autre affame,

De la même image charme.

Et succédant à sa misère :

Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?

Deux jours s'étoient passes sans un'aucun vint au puits

Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits

Echancre, selon l'ordinaire,

De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard étoit desespéré.

Compère long, le gosier altéré,

Passe par-la. L'autre dit : Camarade,

Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet?

C'est un fromage exquis. Le dien Faune l'a fait

La vache lo donna la lait.

Jupiter, S'il étoit malade,

Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette echancrure ;

Le reste vous sera suffisante păture.

Descendez dans un sean que j'ai là mis expres.

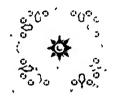
Bien qu'au moins mat qu'il pût it ajustât l'Instoire.

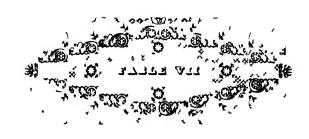
Le loup fut un sot de le croire

Il descend, et son poids, emportant l'autre part, Reguinde * en haut maître renard.

Ne nous en moquons point , nous nous laissons seduire Sur aussi peu de fondement , Et chacun croit fort aisement Ce qu'il craint et ce qu'il desire

Lieve lerme de fanconnerse





Le Paysan La Danul e

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence Le conseil en est bon mus il n'est pas nouveau Jadis Ferreur du souriceau Me servit a prouver le discours que pavance Lu pour le fonder a present, Le bon Socrate, Esope, et certain paysan Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele Nous fait un portrait fort fidele On connoit les premiers quant à l'autre voici Le personnage en racconrei Son menton nourcessort une barbe touffue Loute sa personne veluc Representoit un ours, mais un ours mal leche Sous un sourcil epais il avoit l'œil cache. Le regard de travers, nez tortu, grosse levre Portoit savon de poil de chevre It ceinture de jones marins

Cet homme ainsi bâti fut député des villes Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.

Le député vint donc, et fit cette harangue :

Romains, et vous sénat assis pour m'econter,

Je supplie avant tout les dieux de m'assister :

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue.

Que je ne dise rien qui doive être repris!

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

Que tout mal et toute injustice : Faute d'y recourir, on viole leurs lois. Témoin nous que punit la romaine avarice : Rome est , par nos forfaits , plus que par ses exploits ,

L'instrument de notre supplice. Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour Ne transporte chez vous les pleurs et la misere . Et mettant en nos mains, par un juste retour . Les armes dont se sert sa vengeance severe .

Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves a votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die En quoi vous valez mieux que cent peuples divers. Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers? Pourquoi veuir troubler une innocente vie? Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.

> Qu'avez-vous appris aux Germains? Ils ont l'adresse et le courage S'ils avoient en l'avidité ;

Comme vous, et la violence, Peut—être en votre place ils auroient la puissance, Et sauroient en user sans inhumanite. Celle que vos preteurs out sur nous exercee

> N'entre qu'a poine en la pensee La majeste de vos autels Elle-même en est offensee Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples, Ils nont devant les veux que des objets d'horreur

De mepris d'eux et de leurs temples ,

D'avarice qui va jusques a la fureur

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome

La terre et le travail de l'homme Lout pour les assouvir des efforts superflus

Retirez-les on ne vent plus Cultiver pour eux les campagnes

Nous quittons les cites , nous fuvous aux montagnes

Nous laissons nos cheres compagnes Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux Decourages de mettre au jour des malheureux.

It de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime

Quant a nos enfants dejà nes,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornes. Vos preteurs au malheur nous font joindre le crime

Retriez les ills ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapme et d'avance

Cest tout ce que jan vu dans Rome a mon abord

N'a-t-on point de présent à faire, Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère Quelque refuge aux lois : encor leur ministère A-t-il mille longueurs. Ce discours , un peu fort ,

> Doit commencer à vous déplaire. Je finis. Punissez de mort Une plainte un peu trop sincere.

A ces mots, il se couche, et chacun étonne Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage amsi prosterné.

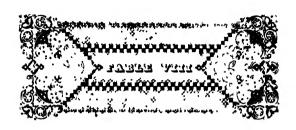
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit D'autres préteurs ; et par écrit

Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

> On ne sut pas long-temps à Rome Cette éloquence entretenir.







Le Vieillar d'et les trois jeutres Homaie

Un octogenaire plantoit.

Passe encor de bâtir, mais planter a cet âge!

Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage

Assurement il radotoit.

Car, au nom des dieux, je vous prie, Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir t Autant qu'un patriarche il vous fandroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ? Ne songez desormais qu'a vos erreurs passees ; Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'a nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes, Repartit le vicillard. Tout établissement Vient tard, et dure pen. La main des Parques blême De vos jours et des miens se joue également

^{*} Mistemus, 167, de Viro decrepito arbores inserente

Nos termes sont pareils par leur courte durée. Qui de nous des clartés de la voûte azurée Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment Qui vous puisse assurer d'un second seulement? Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:

Eh bien! defendez-vous au sage De se donner des soins pour le plaisir d'autrui! Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui: J'en puis jouir demain, et quelques jours encore,

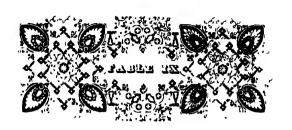
Je puis entin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux Se noya dès le port, allant a l'Amérique ; L'autre, afin de monter aux grandes dignités, Dans les emplois de Mars servant la république , Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre Que lui-même il voulut enter; Et , pleurés du vicillard , il grava **sur** leur marbre Ce que je viens de raco**nter**.







Les Sourset le Chat Huaut

If ne faut jamais dire aux gens : Leontez un bon mot, oyez une merveille.

Savez-vous si les écontants En feront une estime à la vôtre pareille? Voici pourtant un cas qui peut être excepte . Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable Il a l'afr et les traits, encor que veritable

On abattit un pm pour son antiquite, Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprête Dans son tronc caverneux, et miné par le temps.

Logeoient, entre autres habitants,'
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de ble, Et de son bec avoit leur troupeau mutile. Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse. En son temps, aux souris le compagnon chassa. Les premières qu'il prit du logis echappees. Pour y remédier, le drôle estropia Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées Firent qu'il les mangeoit à sa commodite,

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre. Tout manger à la fois, l'impossibilite S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa sante. Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre

> Elle alloit jusqu'à leur porter Vivres et grams pour subsister Puis, qu'un cartésien s'obstine

A traiter ce hibou de monstre et de machine '

Quel ressort lui pouvoit donner Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas la raisonner,

La raison m'est chose inconnue Voyez que d'arguments il fit Quand ce peuple est pris, il s'enfuit.

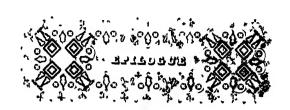
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe Tout 'il est impossible. Et pris pour le besoin N'en dois-je pas garder 'Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il echappe.

Mais comment? Otons-lin les picds. Or , trouvez-mor Chose par les humains à sa fin mieux conduite? Quel autre art de penser Aristote et sa suite.

Enseignent-ils, par votre for?

Certiest point une fable, et la chose quoque merschleus et prosquinceoxable, est verhablement arrivée. Les point tre porte trap l'un et provouve de celulou eur pen protent pres échibit d'uns les le tes un prospets de raisonnement tel que celuler musices exagerations sont permis eleposes, surtont un l'informer d'erre le tre.



Cost ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure Fradusoit en langue des dieux Tout ce que disent sous les cicux Lant d'êtres empruntants la voix de la nature Fruchement de peuples divers le les faisois servir d'acteurs en mon onvrage Cai tout parle dans l'univers Il n'est rien qui n'ait son langage

If n est rien qui n'ait son langage Plus cloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele

Fai du moins ouvert le chemin
D'autres pourront y mettre une dernière main
Lavoris des neuf Sœurs - achevez l'entreprise
Donnez m'unte lecon que j'ai sans doute omise
Sous ces inventions il faut l'envelopper
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper
Pendant le doux emploi de ma muse innocente
Louis dompte l'Europe - et - d'une main puissante

Il conduit a leur fin les plus nobles projets Qu'ait jamais formés un monarque. Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets Vainqueurs du Temps et de la Parque

F N DE TIVEF OWNERS





A Mer LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSFIGNEUR.

E ne puis employer, pour mes fables, de pro-Atection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-dela d'un సీస్ట్ age où à peine les autres princes sont-ils touches de ce qui les environne avec le plus d'eclat, tout cela, joint au devoir de vous obeir et à la passion de vous plaire. m'a oblige de vous présenter un ouvrage dont l'original a cte l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonne de continuer. et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et ou vous avez jete des graces qui ont été admirees de tout le monde. Nous n'avons plus besom de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez dejà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent Les fables d'Esope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'evenements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une mamere d'histoire ou on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses

de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poetes, vous vous connoltrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi pen au choix des personnes qu'au merite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sons vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans out afforblie: quand yous souhaiterez quelque fable. je la trouverai dans ce fonds-la. Je voudrois bien que vous y pussier trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et a la parv qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, a meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse a leurs maîtres Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse a de meilleures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect.

Morseigneur.

Notes from humble stress obsussant, at tress flidely surviteur



Les Compagn one d Ulyse

A WORSHIGHALD IN DIE DE BOURGE VA



RINGE, l'unique objet du soin des immortels .
Souffrez que mon encens parfume vos autels
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse
Les ans et les travaux me serviront d'excuse
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant .
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes
Le héros dont il tient des qualités si belles

^{*} Plutarque, (Buries Veinles - Machiavelli Asino Loro - Gissa) Battista Gello, la Cure

Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant. Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,

> Il ne marche à pas de géant Dans la carrière de la gloire.

Quelque dieu le retient: c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vannqueur du Rhm.
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais—aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours
De ces sortes de dieux votre cour se compose
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout
Le Sens et la Raison y règlent toute chose
Consultez ces derniers sur un fait ou les Grees.

Imprudents et peu circonspects, S'abandonnèrent a des charmes Qui metamorphosoient en bêtes les humains

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes, Erroient au gré du vent, de leur sort incertains

Ils abordèrent un rivage
Ou la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour,
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison

D'abord ils perdent la raison ; Quelques moments après leur corps et leur visage Prennent l'air et les traits d'animaux differents Les voila devenus ours ; lions ; élephants ; Les uns sous une masse énorme, Les autres sous une autre forme Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA Le seul Ulysse en échappa; Il sut se défier de la liqueur traîtresse,

Comme il jorgnoit à la sagesse La mine d'un héros et le doux entretien

Il fit tant que l'enchanteresse Prit un autre poison peu différent du sien. Le deesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame

Celle-ci déclara sa flamme I lysse étoit trop fin pour ne pas profiter D'une pareille conjoncture

Il obtint qu'on rendroit a ses Grees leur figure Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ' Allez le proposer de ce pas a la troupe.

Ulysse y court, et dit: L'empoisonneuse coupe A son remede encore; et je viens vous l'offrir Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?

On vous rend déjà la parole Le lion dit , pensant rugir Je n'ai pas la tête si folle ,

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquerir J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque Je suis roi : deviendrai-je un citadiri d'Ithaque ' Tu me rendras peut-être encor simple soldat

Je ne veux point changer d'état. Ulysse du lion court à l'ours : Eh! mon frère Comme te voilà fait ' je t'at vu si joh '

Ah! vraiment nous v voici

Reprit l'ours à sa manière : Comme me voilà fait! comme doit être un ours. Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre '

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
L'e deplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse
Je vis libre, content, sans nulle soin qui me presse.

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état. Le prince grec au loup va proposer l'affaire , Il lui dit , au hasard d'un semblable refus

Camarade, je suis confus Qu'une jeune et belle bergere Conte aux échos les appétits gloutons Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu saurer sa bergerie

Tu menois une honnête vie Quitte ces bois, et redevien, Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il? dit le loup : pour moi , je n'en vois guere Tu t'en viens me traiter de bête carnassière , Toi qui parles , qu'es-tu? N'auriez-vous pas , sans moi Mangé ces animaux que plaint tout le village?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois—je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous Ne vous êtes—vous pas l'un à l'autre des loups ? l'out bien considéré, je te soutiens en somme Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme

Je ne veux point changer d'état

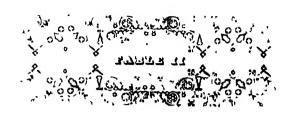
I lysse fit à tous une même semonce ,
Chacun d'eux fit inème reponse ,
Autant le grand que le petit.

La liberté , les bois , suivre leur appetit ,
C'étoit leurs delices suprèmes

Fous renonçoient au lôs des belles actions
Ils croyoient s'affranchir suivants leurs passions
Ils etoient esclaves d'eux-mêmes

Prince, j aurois voulu vous choisir un sujet Ou je pusse mêler le plaisant à l'utile C étoit sans doute un beau projet, Si ce choix eût ete facile. I es compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts : Ils ont force pareils en ce bas univers, Gens a qui j'impose pour peine Votre censure et votre haine.





I Chatathe Lux Monnaux

A ASSERBAGE OF DEC. OF THE RESERVE

t n chat, contemporain d'un fort jeune moineau Fut loge pres de lui des l'âge du berceau La cage et le panier avoient mêmes pénates Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau. L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes Le dernier toutefois épargnoit son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa ferule
Le passereau , moins circonspec ,
Lui donnoit force coups du bec
En sage et discrete personne ,
Maître chat excusoit ces jeux
Entre amis , il ne faut jamais qu'on s'abandonne



Aux traits d'un conrroux sérieux. Comme ils se connoissoient tons deux dès leur bas â...e Une longue habitude en paix les maintenoit ; Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit ;

Quand un mojneau du voisinage S'en vint les visiter, et se fit compagnon Du pétulant Pierrot et du sage Raton. Entre les deux oiseaux il arriva querelle

Et Raton de prendre parti
Cet inconnu , dit-il , nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Nou , de par tous les chats! Entrant lors au combat ,
Il croque l'étranger. Vraiment , dit maître chat .
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?

Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

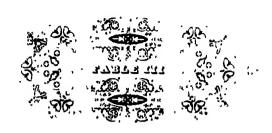
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse

Prince, vous les aurez incontinent trouves:

Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse

Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.





Du Thesanciscii et du Sina

Un homme accumuloit. On sait que cetto overni Va souvent jusqu'a la fureur. Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles. Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles

Pour sûrete de son trésor, Notre avare habitoit un heu dont Amphitrite Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord La, d'une volupté selon moi fort petite, Et selon lin fort grande, il entassoit toujours

Il passoit les nuits et les jours A compter, calculer, supputer sans relàche Calculant, supputant, comptant comme a la tâche. Car il trouvoit toujours du mécompte a son fait Un gros singe, plus sage, a mon sens, que son maître.



Jetoit quelque doublon toujours par la fenètre , Et rendoit le compte imparfait .

La chambre, bien cadenassée, Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensee D'en faire un sacrifice an liquide manoir.

Quant a moi, lorsque je compare t es plaisirs de ce singe a ceux de cet avare, le ne sais bonnement auxquels donner le prix Dom Bertrand gagneroit pres de certains esprits Les raisons en seroient trop longues a deduire. Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'a nuire Detachoit du monceau tantôt quelque doublon.

Un Jacobus, un ducaton,

Et puis quelque noble à la rose, I prouvoit son adresse et sa force à jeter Ces morceaux de metal, qui se font souhaiter

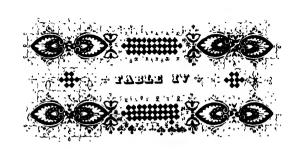
Par les humains sur toute chose. S'il n'avoit entendu son compteur à la fin

Mettre la clef dans la serrure,

Les ducats auroient tous pris le même chemin,

Et couru la même aventure ; Il les auroit fait tous voler jusqu'au dermer Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage

Dieu veuille préserver maint et maint financier Qui n'en fait pas meilleur usage '



Levdeny Chevres 1

Dés que les chèvres ont brouté; Certain esprit de liberté Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage Vers les endroits du pâturage Les moins fréquentés des humains : Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins; Un rocher, quelque mont pendant en précipices. C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.

Rien ne peut arrêter cet animal grimpant

Le ma de Bourgogne, Chenica, dans Robert, Lubles inétires, Dur Capi



Deux belettes a peine auroient passe de front Sur ce pont

D'ailleurs, Londe rapide et le ruisseau profond Devoient faire trembler de peur ces amazones Malgre tant de dangers. Lune de ces personnes Pose un pied sur la planche et l'autre en fait autant le managine von l'avec Louis le grand.

> Philippe Quatro qui s'avance Dans l'île de la Conterence Ainsi's avancoient pas a pas Nez a nez : nos aventurieres

Qui, toutes deux étant fort ficres Vers le milieu du pont ne se voulurent pas L'une à l'autre ceder. Elles avoient la gloire De compter dans leur race, a ce que dit l'histoire L'une, certaine chevre, au merite sans pair Dont Polyphème fit présent à Galatee

Et l'autre , la chèvre Amalthee Par qui fut nourri Jupiter l'aute de réculer , leur chute fut commune l'outes deux tomberent dans l'éau

> Cet accident n'est pas nouvezu. Dans le chemin de la fortune





A MONSEIGNEER LE DEC DE BOURGOGNE

Our avait demands a M. de l'a Fontaine une fal le qui fir nominele Chartel la Souris

Pour plaire au jeune prince a qui la Renommee Destine un temple en mes ecrits, Comment composerai—je une fable nommee Le chat et la souris?

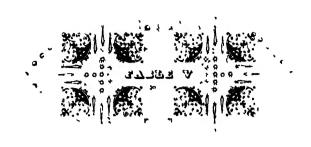
Dois-je représenter dans ces vers une belle Qui douce en apparence, et toutefois cruelle Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux—et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris

Introduirai-je un roi qu'entre ces favoris Elle respecte seul , roi qui fixe sa roue , Qui n'est point empêche d'un monde d'ennemis, Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris.
Mon dessein se rencontre et, si je ne m'abusc
Je pourrois tout gâter par de plus longs recits
Le jeune prince alors se joueroit de ma mase
Comme le chat de la souris





Le vieux Chit et la jeune Souris.

Une jeune souris , de peu d'experience ; Crut flechir un vieux chat , implorant sa élémence Et payant de raisons le Raminagrobis

Laissez-moi vivre - une souris
De ma taille et de ma depense
Lst-elle a charge en ce logis?
Affamerois-je, a votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de ble je me nourris
Lne noix me rend toute roude

A présent je suis maigre , attendez quelque temps Réservez ce repas a messieurs vos enfants Ainsi parloit au chat la souris attrapee

L'autre lui dit - Lu t'es trompée Est-ce a moi que l'on tient de semblables discours?

^{*} Abstemius 1 st de Valpe Gallin im incubantem accelor a alent

Tu gagnerois autant de parler a des sourds.
Chat, et vieux, pardonner' cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières
Mes enfants trouveront assez d'autres repas
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir,
La jennesse se flatte, et croit tout obtenii
La vieillesse est impitoyable





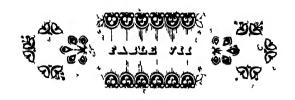
Le Certinalade

En pays plem de cerfs, un cert tomba malade Incontinent maint camarade Accourt a son grabat le voir, le secourir Le consoler du moins multitude importune Lh' messieurs, laissez-mor mourn Permettez qu'en forme commune La Parque m'expedie, et finissez vos pleurs Point du tout : les consolateurs De ce triste devoir tout au long s'acquitterent Quand il plut a Dieu s'en allerent Ge ne fut pas sans boire un coup. C'est-a-dire sans prendre un droit de pâturage Tout se mit a brouter les bois du voisinage La pitance du cerf en dechut de beaucoup Il ne trouva plus rien a frire D'un mal il tomba dans un pire



Et se vit reduit à la fin A jeuner et mourir de faim Il en coûte a qui vous reclame Medecins du corps et de l'ame ' O temps' ò mœurs' j'ai beau crier Lout le monde se fait payer





Li Chiuse Souris, le Poisson et le Canard

Le buisson, le canard, et la chauve-souris
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune
Ils avoient des comptoirs—des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents
Des registres exacts de mise et de recette
Fout alloit bien—quand leur emplette
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort etroits,
Et de trajet très difficile
Alla tout emballee au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins
Notre trio poussa maint regret mutile
Ou plutôt il n'en poussa point

Le plus petit marchand est savant sur ce point . Pour sauver son crédit , il faut cacher sa perte. Celle que , par malheur , nos gens avoient soufferte ,

Ne put se réparer : le cas fut découvert.

Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,

Prêts à porter le bonnet vert.

Aucun ne leur ouvrit sa bourse

Et le sort principal, et les gros interêts.

Et les sergents, et les proces.

Et le creancier à la porte

Dès devant la pointe du jour.

N'occupoient le trio qu'a chercher main detoin Pour contenter cette cohorte.

Le buisson accrochoit les passants à tous coups.

Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous

En quel lieu sont les marchandises

Oue certains gouffres nous ont prises.

Le plongeon sous les caux s'en alloit les chercher.

L'orseau chanve-souris n'osoit plus approcher

Pendant le jour nulle demeure :

Suivi de sergents a toute heure.

En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni souris-chauve. Ni buisson, ni canard, ni dens tel cas tombe. Mais simple grand seignenr, qui tous les jours se sauve. Par un escalier derobe



La Querelle des Chiens et les Chats, et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours regne dans l'univers
Notre monde en fournit mille exemples divers
Chez nous cette deesse a plus d'un tributaire
Commencons par les elements
Vous serez etonnes de voir qu'a tous moments
His seront appointes contraire
Outre ces quatre potentats
Combien d'êtres de tous etats
Se font une guerre eternelle!
Antrefois un logis plein de chiens et de chats
Par cent arrêts rendus en forme solennelle
Vit terminer tous leurs débats
Le maître avant regle leurs emplois, leurs renas

If menace du fouet quiconque auroit querelle

Guill Haudent Fables medites le la Cuerre des Chiena, les Chets et les Souris

Ces animaux vivoient entre eux comme cousins. Cette union si donce, et presque fraternelle,

Édifioit tons les voisins. Fufin elle cessa. Quelque plat de potage, Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné. Fit que l'autre parti s'en vint tout forcene

Représenter un tel outrage l'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gesme,

Quoi qu'il en sort, cet altercis Mit en combustion la salle et la crusine. Chacun se déclara pour son chat, pour son chien On tit un reglement dont les chats se plagairent.

Et tout le quartier étourdirent. Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bren Récourir aux arrêts. En vain ils les chercherent Dans un com on d'abord leurs agents les eacherent

Des souris entin les mangèrent. Autre proces nouveau. Le peuple souriquois En pâtit : maint vieux chat , fin , subtil , et narquois . Et d'ailleurs en voulant à toute cette race ;

Les guetta , les prit , fit main basse. Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

L'en reviens a mon dire. On ne voit sons les creux Nul animal , nul être , aucune créature . Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature. D'en chercher la raison , ce sont soins superflus Dieu fit bien ce qu'il fit , et je n'en sais pas plus. Ce que je sais , c'est qu'aux grosses paroles On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps. Humains, il vous faudroit encore à soixante ans Renvoyer chez les barbacoles.



^{*} Qui porte une longue barbe. Mot emprunte des Italieus





Le Loug et le Renard

D'ou vient que personne en la vie N'est satisfait de son état? Lel voudroit bien être soldat A qui le soldat porte envie

Certain renard voulut, dit-on, Se faire loup. Eh' qui peut dire Que pour le metier de mouton Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'a huit ans l'n prince en fable ait mis la chose, Pendant que, sous mes cheveux blancs, Je fabrique a force de temps Des vers moins sensés que sa prose

To due de Bourgogne, Themes dans Robert, tables metites 3 di s fanitens

Les traits dans sa fable semés Ne sont en l'ouvrage du poète Ni tous ni si bien exprimés : Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette; C'est mon talent; mais je m'attends Que mon héros, dans peu de temps; Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophete, Cependant je lis dans les cieux Que bientôt ces faits glorieux Demanderont plusieurs Homeres. Et ce temps-ci n'en produit gueres Laissant a part tous ces mystères, Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit an loup: Notre cher, pour tout mets J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets

C'est une viande qui me lasse. Tu fais meilleure chere avec moins de hasard . J'approche des maisons ; tu te tiens à l'ecart. Apprends—moi ton metier , camarade , de grace ,

Rends-moi le premier de ma race Qui fournisse son croc de quelque mouton gras : Tu ne me mettras point au nombre des ingrats. Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frere Allons prendre sa peau , tu t'en revêtuas. Il vint ; et le loup dit . Voici comme il faut faire , si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le renard , ayant mis la peau ,

Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.

D'abord , il s'y prit mal , puis un peu mieux , puis bie :

Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il ponvoit l'être,

Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court ,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel , vêtu des armes d'Achille,

Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :

Meres, brus et vieillards, au temple comoient tous.

L'ost du peuple bélant crut voir emquante loups .

Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,

Et laisse seulement une brebis pour gage-

Le larron s'en saisit. A quelques pas de la

Il entendit chanter un coq du voisinage. Le disciple aussitôt droit au cog s'en alla .

Jetant bas sa robe de classe .

Oublant les brebs : les lecons ; le regent

Et courant d'un pas diligent

Que sert-il qu'on se contrefasse? Prétendre amsi changer est une illusion :

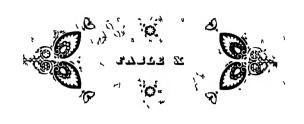
I 'on reprend sa premiere trace

A la premiere occasion

De votre esprit, que nul autre n'egale. Prince, ma muse tient tout entrer ce projet

Vous m'avez donne le sujet.

Le dialogue, et la morale



Literasse et sa falle

Les sages quelquefois - amsi que l'ecrevisse. Marchent à réculons - tournent le dos au port (cst l'art des matelots - cest aussi l'artifice. De ceux qui , pour couvrir quelque puissant effoit. Invisagent un point directement contraire. It font vers ce heu-la courir leur adversaire. Mon sujet est petit - cet accessoire est grand le pourrois l'apphquer à certain conquerant. Qui tout seul déconcerte une ligne à cent têtes (c qu'il n'entreprend pas - et ce qu'il entreprend. N'est d'abord qu'un secret , puis devient des conquêtes. En vain l'on à les veux sur ce qu'il veut cacher ce sont arrêts du Sort qu'on ne pe it empêcher. Le torrent à la fin devient insurmontable cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.

18 p. r. Cin. ret.Wit. Aphron. M. Jabule Caneri, nonema-

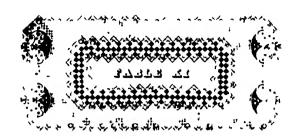


Louis et le Destin me semblent de concert Entraîner l'univers - Venons a notre fable

Mere ecrevisse un jour a sa fille disort comme tu vas, bon Dieu' ne peux-tu marcher droit? Et comme vous allez vous-même! dit la fille Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille? Veut-on que j'aille droit quand on v va tortu?

Elle avoit raison - la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle - et s'applique
En bien - en mal - en tout - fait des sages - des sofs
Beaucoup plus de ceux-cr - Quant a tourner le dos
A son but , j y reviens , la methode en est bonne
Surtout au metier de Bellone
Mais il fait le faire à propos





I Aigh of Li Pr

Et algle reme des aus avec Margot la pie Differentes d'humeur de langage et d'esprit Et d'habit

Traversoient un bout de prairie.
Le has ird les assemble en un coin détourne.
Lagace ent peur mais Laigle avant fort bien dine.
La rassure let lui dit. Allons de compagnie.
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuir.

I in qui gouverne l'univers L'en puis bien faire autant , moi qu'on sait qui le sers Entretenez-moi donc et sans ceremonie Caquet-bon-bec alors de jaser an plus dru Sur ceci sur cela sur fout. I homme d'Horacc Disant le bien : le mal a travers champs in eût su

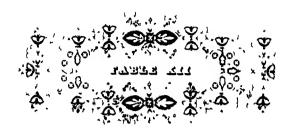


Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant deplu,
L'aigle lui dit tout en colère:
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie, adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour.
C'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux,
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux



Porter habit de deux paroisses.



I Many le by the fiterson

A A A W TELTE TELLINE DE C TIL

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
I e soient aussi - c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits
Non les douceurs de la vengeance
Prince, c'est votre avis - On sait que le conrroix
S'eteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître
Achille, qui du sien ne put se rendre maître

Lut par-la moins héros que vois Ce titre n'appartient qu'a ceux d'entre les hommes Qui , comme en l'âge d'or , font cent biens ici-bas Pen de grands sont nes tels en cet âge ou nous sommes L'univers leur sait gre du mal qu'ils ne font pas

Loin que vois suiviez ces exemples ; Mille actes genereux vous promettent des temples Apollon ; citoyen de ces augustes heux Pretend y célébrer votre nom sur sa lyre Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux En siècle de séjour doit ici vous suffire Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous

Puissent ses plaisirs les plus doux Vous composer des destinées Par ce temps à peine bornées!

Et la princesse et vous n'en meritez pas moins J'en prends ses charmes pour temonis

Pour témons y en prends les merveilles Par qui le ciel, pour yous prodigue en ses présents De qualités qui n'ou qu'en vous seul leurs pareilles

Voulut orner vos jeunes ans Bourbon de son esprit ses graces assaisonne Le ciel joignit en sa personne Ce qui sait se fairc estimei

A cc qui sait se faire aimei If ne m'appartient pas d'étalei votre joic Je me tuis donc let vais rimer Ce que fit un oiseau de proie

Un milan, de son nid antique possesseur Litant pris vif par un chasseur; D'en faire au prince un don cet homme se propose La rarete du fait donnoit prix à la chose L'oiseau, par le chasseur humblement presente

Si ce conte n'est apocryphe
Va tout droit impisimer sa griffe
Sur le nez de sa majeste —
Quor' sur le nez du ror' — Du ror même en personne —

Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne? -Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un : Le nez royal fut pris comme un nez du commun. Dire des courtisans les clameurs et la peine Seroit se consumer en efforts impuissants. Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la maiesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment. Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente, Lui présente le leurre et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain Le mandit animal à la serre insolente

Nicheroit là malgré le bruit, Et sur le nez sacré voudroit passer la muit. Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice. Il quitte enfin le roi , qui dit : Laissez aller Ce milan, et celui qui m'a cru régaler. Ils se sont acquittés tous deux de leur office. L'un en milan, et l'autre en citoven des bois. Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,

Je les affranchis du supplice.

Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis. Bien peu, même des rois, prendroient un tel modele;

Et le veneur l'échappa belle ; Coupable sculement, tant lui que l'animal, D'ignorer le danger d'approcher trop du maître

Ils n'avoient appris a connoître Oue les hôtes des bois ; étoit-ce un si grand mal? Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.

La, nulle humaine créature

Ne touche aux animaux pour leur sang epancher:

Le roi même feroit scrupule d'y toucher.

Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie

N'étoit point au siège de Troie ?

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un heros Des plus huppes et des plus hauts .

ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore

Nous croyons, apres Pythagore,

Qu'ave les animaux de forme nous changeons ,

Lantôt milans, tantôt pigeons

Tantôt humains, puis volatilles:

Avant dans les aux leurs familles

Comme l'ou conte en deux facons

L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconmer ayant pris, ce dit-on,

A la chasse un milan , ce qui n'arrive guere , En voulut au roi faire un don ,

Comme de chose singuliere .

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans .

C'est le non plus ultra de la fauconnerie.

Ce chasseur perce donc \mathbf{u}^{μ} gros de courtisans .

Plein de zèle, cchauffe, s'il le fut de sa vie

Par ce parangon des présents

Il coyout sa fortune faite

[&]quot;Cest evidenment pour la rime que la Fontaine a modific uniscle mot relatife

Quand l'animal porte-sonnette , Sauvage encore et tout grossier ,

Avec ses ongles tout d'acier,

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.

Lui de crier ; chacun de rire ,

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ⁹ Quant a moi Je n'en eusse quitté ma part pour un empire

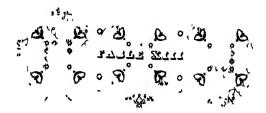
Qu'un pape rie , en bonne foi . Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrois un roi

Bien malheureux, s'il n'osoit rire C'est le plaisir des dieux. Malgre son noir source, Jupiter et le peuple immortel rit aussi. Il en fit des eclats, a ce que dit l'histoire Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner a bone Que le peuple immortel se montrât sage, ou non, J'ai change mon sujet avec juste raison.

Car, puisqu'il s'agit de morale, Que nous eût du chasseur l'aventure fatale Enseigne de nouveau ⁹ L'on a vu de tout temps Plus de sots fauconniers que de rois indulgents







Aux traces de son sang un vieux hôte des bois Renard fiii, subtil, et matois, Blesse par des chasseurs, et tombe dans la fange Autrefois attira ce parasite aile

Que nous avons mouche appele
it accusoit les dieux , et trouvoit fort etrange
Que le Sort a tel point le voulût affliger
Et le fit aux mouches manger
Quor' se jeter sur mor, sur mor le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont—ils un si bon mets?
Et que me sert ma queuc ? est—ce un poids inutile ?
Va , le ciel te confonde , animal importun!

Asop upud Aristotel rhetoricor hb II cap xx = Filuly Isopiu z 384 Fulpi s et Frincens — Philibert Hegemon fab xix — Le duc de Bour Rosne (manuscrits de la bibliotheque du Roi n 880 fol 119 imprime dus Robert Fobletine lites + II n 382 Que ne vistu sur le commun' Un herisson du voisinage, Dans mes vers nouveau personnage, Voulut le délivrer de l'importunité

Du peuple plein d'avidité :
Je les vais de mes dards enfiler par centaines ;
Voisin renard , dit-il , et terminer tes peines ;
Garde-t'en bien , dit l'autre ; ami , ne le fais pas Laisse-les , je te prie , achever leur repas ;
Ces animaux sont souls , une troupe nouvelle Viendroit fondre sur moi , plus àpre et plus cruelle .

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas Ceux-ci sont courtisans, ceux-la sont magistrats Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs, Surtout au pays ou nous sommes. Plus telles gens sont plems, moins ils sont importuns





i Amour et la Lole

Lout est mystere dans l'Amour
ses fleches, son carquois son flambéau, son enfance
é e n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science
Je ne prétends donc point tout expliquer ici
Mon but est seulement de dire, a ma manière,
é omment l'aveugle que voici
é est un dien , comment, dis-je, il perdit la lumière
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien
Len fais juge un amant, et ne décide rien
La folic et l'amour jouoient un jour ensemble

Celui-ci n'etoit pas encor prive des veux Une dispute vint - l'Amour veut qu'on assemble - La-dessus conseil des dieux ; - L'autre n'ent pas la patience

Commire 6 Dementi i Amorem die e : Louise Labbe (Finites edit 4762) p. 1.3.402 Debit de l. 400 nr. - i de la bulu

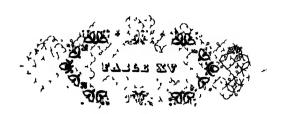
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande
Elle representa l'enormite du cas:

Elle representa l'enormite du cas : Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande . Le dommage devoit être aussi repare

Quand on eut bien considere L'intérêt du public, celui de la partie, Le résultat enfin de la suprême cou L'ut de condamner la Folie A servir de guide à l'Amour







Le Corbeau La Carelle la Torque et le Lit

. MADAMP IT LA STRILL I

le vous gardois un temple dans mes vers il n'eût fim qu'avecque l'univers Dejà ma main en fondoit la durée sur ce bel art qu'ont les dieux invente Et sur le nom de la divinite Que dans ce temple on auroit adorée sur le portail j'aurois ces mots ecrits Par ais sacre de l'a defisse l'Ris, Non celle-la qu'a Junon a ses gages, Car Junon même et le maître des dieux serviroient l'autre, et seroient glorieux De seut honneur de porter ses messages

Title des Lumicres ou l'iton fuite des rogs compose par le sige Pilp ig Indian : Contes et Fable Indianies L'Eosbe iu le Rat le Pigeon et la Cr-elle

L'apothéose à la voûte eût paru : Là, tout l'Olympe en pompe cut éte vir Placant Iris sous un dais de lumière. Les murs auroient amplement contenu Loute sa vie : agréable matière . Mais peu feconde en ces evenements Oui des états font les renversements Au fond du temple cut etc son image Avec ses traits, son souris, ses appas, Son art de plaire et de n'y penser pas. Ses agrements, a qui tout rend hommage J'aurois fait voir a ses pieds des mortels Et des heros, des demi-dienx encore, Même des dieux : ce que le monde adore Vient quelquefois parfumer ses antels. L'eusse en ses yeux fait briller de son ame Tous les tresors, quoigne imparfaitement; Car ce cœur vif et tendre infiniment Pour ses amis, et non point autrement, Car cet esprit, qui, né du firmament, A beauté d'homme avec grace de femme, Ne se peut pas, comme on vent, exprimer O yous! Iris, qui savez tout charmer, Qui savez plane en un degré suprême , Vous que l'on aime à l'égal de soi-même teci soit dit sans nul soupcon d'amour, Car c'est un mot banni de votre cour . Laissons-le donc , agreez que ma muse Acheve un jour cette ébauche confuse J'en ai placé l'idee et le projet,

Pour plus de grace au-devant d'un sujet Ou l'amitie donne de telles marques, Et d'un tel prix, que leur simple recit Peut quelque temps amuser votre esprit Non que ceci se passe entre monarques Ce que chez vous nous vovons estimer N'est pas un roi qui ne sait point aimer C'est un mortel qui sait mettre sa vic Pour son ami d'en vois peu de si bons Quatre anim nix vivant de compagni Vont aux humains eu donner des lecons

La gazelle de rat de corbeau, la tortue
Vivoient ensemble unis douce societé?
Le chory d'une demeure duy humanis inconnue
Assiroit leur felicite
Mais quor! Thomme découvre enfin toutes retraites
Sovez au milieu des déserts
Au fond des éaux, au haut des airs
Vous n'eviterez point ses embûches sécrétes
La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'hérbe éventer les traces de ses pas
Elle fuit. Et le rat, a l'heure du repas
Dit aux imis réstants. D'ou vient que nous ne sommes
Aujourd hur que trois convies?

La gazelle deja nous a+t-elle oublies ' A ces paroles, la tortud S'ecrie et dit Ah 4 si j'etois Comme un corbeau d'ailes pourvue, Tout de ce pas je m'en irois Apprendre au moins quelle contrée, Quel accident tient arrêtee Notre compagne au pied léger:

Car, a l'egard du cœur, il en faut mieux juger Le corbeau part a tire-d'aile

Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle

Prise au piège, et se tourmentant Il retourne avertir les autres a l'instant, Car, de lui demander quand, pourquor, in comment Ce malheur est tombe sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment.

Comme cut fait un maître d'école, Il avoit trop de jugement Le corbeau donc vole et revole. Sur son rapport, les trois amis l'iennent conseil. Deux sont d'avis De se transporter sans remise Aux lieux on la gazelle est prise

L'autre, dit le corbeau, gardera le logis Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ' Après la mort de la gazelle.

Ces mots a peine dits, ils s'en vont secourn Leur chere et tidele compagne , Pauvre chevrette de montagne La tortue y voulut courir :

La voita comme eux en campagne , Maudissant ses pieds courts avec juste raison ,

Et la nécessité de porter sagnaison

Rongemaille le rat eut a bon droit ce nom; Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie. Le chasseur vient, et dit . Qui m'a ravi ma proie? Rongemaille, a ces mots, se retire en un trou; Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle.

Et le chasseur, a demi fou De n'en avoir nulle nouvelle, Aperçoit la tortue, et retient son courrous

D'ou vient, dit-il, que je m'effraic ' Je veux qu'a mon souper celle-ci me defraic Il la ant dans son sac. Elle ent pave pour tous, Si le corbeau n'en eut averti la chevrette

Celle-ci, quittant sa retraite, Contrefait la boiteuse, et vient se presenter

L'homme de suivre, et de jetei Lout ce qui lui pesoit - si bien que Rongemaille Autour des nœuds du sac tant opère et travaille.

Qu'il delivre encor l'autre sœur, Sur qui s'étoit fonde le souper du chassem

Pdpay conte qu'ainsi la chose s'est passee. Pour pen que je voulusse invoquer Apollon , J'en ferois , pour vous plaire , un ouvrage aussi long Oue l'Ihade ou l'Odyssee.

Rongemaille feroit le principal heros . Quoiqu'à viai dire ici chacun soit necessaire Porte muson l'infante y tient de tels propos .

Que monsieur du corbeau va faire Office d'espion , et puis de messager La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager Le chasseur a donner du temps a Rongemaille
Ainsi Chacun dans son endroit
S'entremet, agit, et travaille
A qui donner le prix? Au cœur-si l'on m'en croit
Que n'ose et que ne peut l'amitie violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Merite moins d'honneur-cependant chaque jour

Je le celebre et je le chante Helas! il n'en rend pas mon ame plus contente! Vous protegez sa sœur il suffit et mes vers Vont's engager pour elle a des tons tout divers Mon maître etoit l'Amour i j'en vais servir un autre

> Et porter par tout l'univers sa gloire aussi bien que la vôtre





La Foret et le Bucheron

Un bûcheron venoit de rompre ou d'egarer Le bois dont il avoit emmanché sa cognée. Cette perte ne put si tôt se reparer Que la forêt n'en fût quelque temps epargnée.

> L'homme enfin la prie humblement De lui laisser tout doucement Emporter une unique branche, Afin de faire un autre manche:

Il troit employer ailleurs son gagne-pain ; Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes. L'innocente forêt lui fournit d'autres armes. Elle en eut du regret. Il emmanche son fer .

^{**} Phasiri, Appendia Fabular, fab v. Homo et Obores - Anonymus, 55 dans Nevelet, p. 1844, de Homme et Schol - Generatus, fab (INNVIII) p. 191/Notice des maniscents, 1/11/p. 732, fab (NNII), le Chene

Le miserable ne s'en sert Qu'à depouiller sa bienfaitrice De ses principaux ornements Elle gemit à tous moments Son propre don fait son supplice

Voila le train du monde et de ses sociateurs On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages Soient exposes à ces outrages

Qui ne se plaindroit la-dessus / Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode L'ingratitude et les abus N'en seront pas moins à la mode







1 Renard ledging the they

Un renard Jeune encor quoique des plus madres. Vit le premier cheval qu'il eut vu de sa vie. Il dit a certain loup, franc novice - Accourez.

Un animal pait dans nos pres ; Beau grand , yen ai la vue encor toute ravie Ust-il plus fort que nous 7 dit le loup en riant

Fais-moi son portrait (je te prie Si jatois quelque peintra ou quelque etudiant Repartit le renard, javancerois la joie

Que vous aurez en le voyant

Mais venez Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune neus envoie

Ils vont, et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis
Assez peu curieux de semblables amis
Eut presque sur le point d'enfiler la venelle

Reguler sat 111 Typ t 6 26° Commertingu Venelle sagnific sentier et a filor la cenelle sagnific proventalement senfulr Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire,
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir,
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre a lire

Le loup, par ce discours flatté; S'approcha. Mais sa vamté Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserie Un coup ; et haut le pied. Voila mon loup par terre; Mal en point , sanglant , et gâté.

Frere, dit le renard, ceci nous justifie Ce que m'ont dit des gens d'esprit Cet animal vous a sur la machoire écrit Que de tout inconnu le sage se mélie.





Le Lenard et les Podets d'In le

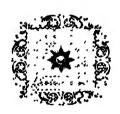
Contre les assauts d'un renard

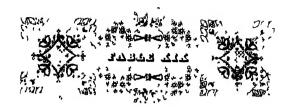
Un arbie a des dindons servoit de citadelle
Le perfide avant fait tout le tour du rempart
Et vu chacun en sentinelle
Secria Quor' ces gens se moqueront de mor'
Lux seuls seront exempts de la commune lor'
Non, par tous les dieux' non El accomplit son dire
La lunc alors luisant, sembloit contre le sue
Voulon favoriser la dindonnière gent
Lui qui n'étoit novice au metier d'assiègeant
Eut récours a son sac de ruses scelerates
Leignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes
Puis contretit le mort, puis le ressiscite

Le due de Bourg gue Themes manuscrits de la labla the que du Roi n 8 (1 fol 2 amprime dans R bert F lle nelite (11] " Tall Inducest Sures

Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue eblours.
Toujours il en tomboit quelqu'un, autant de pris
Autant de mis a part : près de moitié succombe
Le compagnon les porte en son garde-manger

Le trop d'attention qu'on a pour le danger Fait le plus souvent qu'on y tombe.





Le Sinze

It est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donne femme
Singe en effet d'aucuns maris
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupire, qu'enfin elle n'est plus
Leur fils se plaint d'etrange sorte
Il éclate en cris superflus
Le perc en rit, sa femme est morte;
Il a deja d'autres amours;
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre

N'attendez rien de bon du peuple imitateur, Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre La pire espece, c'est l'auteur



Le Philosophe s 4the

And Gellin Virt Affire hit AIA cap kin p begin hit lapser 1762 in strong query hy IV v 127 137

Quittez-moi votre serpe, instrument de dominage Laissez agir la faux du Temps Ils mont assez tôt border le noir mage

J ôte le superflu dit l'autre et l'abattant

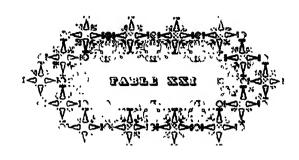
Le reste en profite d'autant Le Soythe , retourne dans sa triste demeure , Prend la serpe a son tour - coupe et tulle a toute heure Conseille à ses voisins , présent à ses amis

Un universel abactis
Il ôte de chez lui les branches les plus belles
Il tronque son verger contre toute raison
Sans observer temps in saison
Tunes in vieilles in nouvelles
Tout languit et tout meurt

Ce Soytho exprime bien

In indiscret stoicien
(elui-ci retranche de l'ame
licsirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits
(ontre de telles gens, quant a moi, je réclame
lis ôtent a nos cœurs le principal ressort,
lis font cesser de vivre avant que l'on soit mort





L'Elephant et le Singe de Jupiter

Autrefois l'elephant et le rhinoceros, En dispute du pas et des droits de l'empire, Voulurent terminer la querelle en champ clos, Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leus dire

Que le singe de Jupiter ; Portant un caducée , avoit paru dans l'air . Ce singe avoit nom Gille , a ce que dit l'histoire .

Aussitôt l'eléphant de croire Qu'en qualité d'ambassadeur Il venoit trouver sa grandeur. Tout fler de ce sujet de gloire, Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent

> A lui présenter sa créance. Maître Gille enfin , en passant , Va saluer son excellence.

Lautre étoit préparé sur la légation ; Mais pas un mot. L'attention



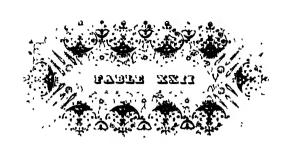
Qu'il croyoit que les dieux eussent a sa querelle. N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe a ceux du firmament Qu'on soit mouche ou bien élephant? Il se vit donc réduit à commencer lui-même. Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu l'in assez beau combat, de son trône suprème

Toute sa cour verra beau jeu
Quel combat 'dit le singe avec un front severe
L'elephant repartit Quoi 'vous ne savez pas
Que le rhinoceros me dispute le pas.
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocere '
Vous connoissez ces heux, ils ont quelque renom
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom.
Repartit maître Gille , on ne s'entretient guere
De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'elephant, honteux et surpris.
I ui dit Eh ' parmi nous que venez-vous donc faire '
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis
Nous avons soin de tout. Et quant a votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux
Les petits et les grands sont égaux a leurs veux





In Ion et m. Sage, "

Certain fou poursuivoit a coups de pierre un sage.

Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami ,

C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu-ci.

Tu fatigues assez pour gagner davantage ,

Toute peine, dit-on , est digne de loyer :

Vois cet homme qui passe , il a de quoi paver ;

Adresse-lui tes dons , ils auront leur salaire

Amorcé par le gain , notre fou s'en va faire

Même jusulte à l'autre bourgeois.

On ne le paya pas en argent cette fois

Maint estafier accourt : on vous happe notre homme

On vous l'échine , on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous .

^{*} Phade, III, 5, #sopus et Petulans

A vos dépens ils font rire le maître Pour réprimer leur babil, irez-vous Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être Assez puissant. Il faut les engager A s'adresser a qui peut se venger





Le Renard anglors *

MADAME BARNES

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens Avec cent qualités trop longues à deduire. Une noblesse d'ame, un talent pour conduire

Et les affaires et les gens, t ne humeur franche et libre, et le don d'être amu Malgré Jupiter même et les temps orageux. Tout cela méritoit un éloge pompeux: Il en eût été moins selon votre génie, La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennue J'ai donc fait celui—ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux En faveur de votre patrie . Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondement , Leur esprit , en cela , suit leur tempérament ,

^{*} Absternus, 166, de bulge capta at the ture t mortuan senal it

Creusant dans les sujets, et forts d'expériences, ils étendent partout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :

Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres :

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins , je m'en vais le prouver

Par un d'eux , qui , pour se sauver ,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué , des mieux imagines .

Le scelérat, réduit en un perd extrême,

Et presque mis a bout par ces chiens au bon nez,

Passa pres d'un patibulaire

Là, des animaux ravissants,

Blaireaux, renards, hiboux, race incline a mal faire,

Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.

Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange

Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains.

Met leur chef en defaut, ou leur donne le change,

Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute, * parvenues
A l'endroit ou pour mort le traître se pendit ;
Remplirent l'air de cris l'ur maître les rompit ;
Bien que de leurs abois ils perçassent los nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier , dit-il , a sauve mon galant .

Terme de venera , pour designer les chiens qui relevent de défaut les mitres chiens

Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset clabaudant : Voilà notre renard au charnier se guindant. Maître pendu crovoit qu'il en iroit de même Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux : Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux. Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême! Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté, N'auroit pas cependant un tel tour inventé ; Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie Oue tout Anglois n'en ait bonne provision?

Mais le peu d'amour pour la vie Leur muit en mainte occasion.

Je reviens a vous, non pour dire D'autres traits sur votre suiet : Tout long éloge est un projet Peu favorable pour ma lyre: Peu de nos chants, peu de nos vers. Par un encens flatteur amusent l'univers. Et se font écouter des nations étranges. ** Votre prince *** vous dit un jour

Qu'il aimoit mieux un trait d'amour

[&]quot; (senre de chaussure, - Expression proverbiale voulant dire su'il) moutut.

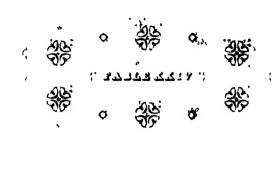
^{..} Le moi étrange pris dans le sens d'étranger estit dels virillis du temps ue La Fontaine

^{· · ·} Charles II

Que quatre pages de louanges
Agreez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse
C'est peu de chose, elle est confuse
De ces ouvrages imparlaits
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût planc
A celle qui remplit vos chimats d'habit ints
Lires de l'île de Cythere?
Vous voyez pai-la que j'entends
Mazaci, des Amours deesse tutelaire

Hortense Wancing du hesse de Wazarin, n. a. Lome en 1646, et meit Chelsea, pres le Confres le 2 millet 1626.





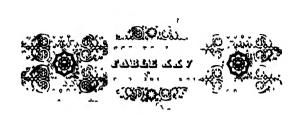
Le Soled et les tres affes

Les files du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection
Guerre in pauvrite in semblables desastres
Ne ponvoient approcher de cette nation
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire
Les reines des étangs grenouilles veux-je dire
Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?
Contre leur bienfaiteur oserent cabaler;
Fit devinrent insupportables
L'imprudence l'orgueil, et l'oubli des bienfaits
Enfants de la bonne fortune;
Firent bientôt crier cette troupe importune
On ne pouvoit dormir en paix

To P. C. timmero, S. . C. F. Free . A vez en live a lessus la fable xis lu in . M.

Si l'on cut cru leur murmure, Elles auroient, par leurs cus, Souleve grands et petits Contre l'œil de la nature Le soleil, a leur dire, alloit tout consumer Il falloit promptement s'armer Et lever des troupes puissantes Aussitöt qu'il faisoit un pas Ambassades coassantes Allowet dans tous les états A les ouer tout le monde Loute la machine ronde Rouloit sur les intérêts De quatre mechants marais Lette plainte teméraire Dure toujours; et pourtant Grenoulles doivent se taire, Et ne murmurer pas tant car si le soleil se pique. Il le leur fera sentir l a republique aquatique Pourroit bien s'en repentu





Life a fishes

Une souris craignoit un chat Qui des long-temps la guettoit au passage Que lane en cet ctat? Elle, prudente et sage Consulte son voisin. Cetoit un maître rat Dont la rateuse seigneurie S'étoit logée en bonne hôtellerie . Et qui cent fois s'étoit vante, dit-on De ne craindre ni chat, ni chatte Ni coup de dent, ni coup de patte Dame souris, lui dit ce fanfaron Ma for ' quoi que je tasse, Scul, je ne puis chasser le chat qui vous menace Mais assemblons tous les rats d'alentour Je lui pourrai joner d'un injuvais tour La souris fait une humble révérence Et le rat court en diligence A l'office, qu'on nomme autrement la depense Ou maints rats assemblés Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance Il arrive, les sens troubles



Et tous les poumons essouffles Qu'avez-vous donc l'hir dit un de ces rats , parlez « En deux mots , repond-il ce qui fait mon voyage ; c est qu'il faut promptement secondre la souris Car Rammagrobis

Chacun se met en cquipage Chacun met dans son sac un morceau de fromage Chacun promet enfin de risquer le paquet

Ils alloient tous comme a l'efète L'esprit content : le cœur joveux Cependant le chat, plus fin qu'eux L'enoit déja la souris par la tête

Ils s'avancerent a grand pas Pour secourir leur bonne amie Mais le chat, qui n'en demord pas,

Gronde, et marche au-devant de la troupe enneme

A ce bruit, nos tres prudents rats Craignant mauvaise destince,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas

Una retraite fortunée

Chaque rat rentre dans son trou Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou



Daphus et Al maline

Aimable fille d'une mere A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la coui Sans ceux que l'amitie rend soigneux de vous plaire Et quelques-uns encor que vous garde l'amour

Je ne puis qu'en cette preface Je ne partage entre elle et vous Un peu de cet encens qu'on recueille **au Pa**rnasse . Et que j'ai le secret de rendre exquis **et do**ux

Je vous dirat donc. Mais tout dire. Ce serait trop al faut choisir. Ménageant ma voix et ma lyre. Qui bientôt vont manquer de force et de loisir Je louerai seulement un cœur plein de tendresse tes nobles sentiments, ces graces, cet esprit Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse, Sans celle dont sur vons l'éloge rejaillit.

Gardez d'environner ces roses De trop d'epines, si jamais L'A'mour vous dit les mêmes choses Il les dit mieux que je ne fais. Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille A ses conseils. Vous l'allez vou

tadis une jeune merveille
Meprisoit de ce dicu le souverain pouvoir
On l'appelait Alcimadure
Fier et faronche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux pres, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice, au reste, egalant les plus belles.

Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs
Quelle l'eût—on trouvee au fort de ses faveurs!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur; jamais la moindre grace
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin.
Ne lui fut accorde par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,

Il ne songea plus qu'à mourir. Le desespoir le fit courir A la porte de l'inhumaine. Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine : On ne daigna lui faire ouvrir Cette maison fatale où, parmi ses compagnes. L'ingrate, pour le jour de sa nativité,

Joignoit aux fleurs de sa beauté Les trésors des jardins et des vertes campagnes. L'espérois, cria-t-il, expirer a vos yeux;

Mais je vous suis trop odieuv, Et ne m'etonne pas qu'ainsi que tout le reste Vous me refusiez même un plaisir si funeste. Mon pere, apres ma mort et je l'en ai charge ;

> Doit mettre a vos pieds l'heritage. Que votre cœur a negligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage.

Tous mes troupeaux, avec mon chien. Et que du reste de mon bien Mes compagnons fondent un temple Ou votre image se contemple.

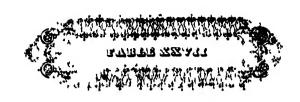
Renouvelant de fleurs l'autel a tout moment L'aurai pres de ce temple un simple monument

On gravera sur la bordure : « Daphius mourut d'amour. Passant , arrête-toi ,

« Pleure , et dis - Célui—ci succomba sous la lor « De la cruelle Alcimadure »

A ces mots, par la Parque il se sentit attent Il auroit poursus), la douleur le prevint Son ingrate sortit triomphante et paree. On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment Pour donner quelques pleurs au sort de son amant Elle insulta toujours au fils de Cythérée, Menant dès ce soir même, au mepris de ses lois. Ses compagnes danser autour de sa statue. Le dien tomba sur elle, et l'accabla du poids
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus
« Que tout aime a present. I insensible n'est plus »
Cependant de Daphnis I ombre ui Styx descendue
Fremit et s'étonna la voyant accourir
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouir
Non plus qu'Ajax Uysse et Didon son perfide





Le Juge relatre . I Hospit dier et le Soldaire

trois saints, egalement jaloux de leur salut, Portes d'un même esprit, tendoient a même but Ils say prirent tous trois par des routes diverses Lons chemins vont à Rome, ainsi nos concurrents Crurent pouvoir choisir des sentiers différents L'un touche des soucis, des longueurs, des traverses Ou en apanage on voit aux proces attaches 5 offrit de les juger sans recompense aucune Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses peches Se condamne a plaider la moitié de sa vie La moitié, les trois quarts! et bien souvent le tout Le concluiteur crut qu'il viendroit a bout De guerir cette folle et detestable envie Le second de nos saints choisit les hôpitaux Je le loue , et le som de soulager les maux Est une charite que je prefere aux autres Les malades d'alors, clant tels que les nôtres Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse «Il a pour tels et tels un som particulier

« Ce sont ses amis ; il nous laisse, » Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras Où se trouva réduit l'appointeur de débats : Aucun n'étoit content, la sentence arbitrale

A nul des deux ne convenoit : Jamais le iuge ne tenoit

1 leur gré la balance égale :

De semblables discours rebutoient l'appointeur : Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur Lous deux ne recueillant que plainte et que murmure Affligés, et contraints de quitter ces emplois. Vont confier leur peine au silence des bois. Là, sous d'Apres rochers, près d'une source pure Lieu respecté des vents, ignoré du soleil, Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil. Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Oui, mieux que vous, sait vos besoins? Apprendre à se connoître est le premier des soin-Ou'impose à tout mortel la majesté suprême. Vous êtes-vous confius dans le monde habité? L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité : Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ? Agitez celle-ci. - Comment nous verrions-nous?

La vase est un épais nuage Ou'aux effets du cristal nous venons d'opposer. Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer;

Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. Ainsi parla le solitaire.

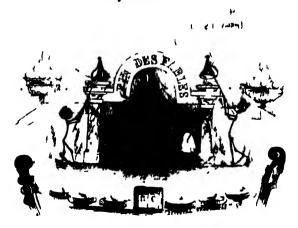
Il fut cru : l'on suivit ce conseil salutaire.

te n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade Il faut des medecins, il faut des avocats, C'es secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas Les honneurs et le gain, tout me le persuade Cependant on s'oublie en ces communs besoins O vous! dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes, et ministres, Vous que doivent troubler mille accidents sinistres, Que le malheur abat, que le bonheur corrompt, Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne Si quelque bon moment a ces pensers vous donne,

Quelque flatteur vous interrompt

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages Puisse-t-elle être utile aux siecles à venir ' Je la presente aux rois, je la propose aux sages Par ou saurois-je mieux finir '







PHILÉMON ET BAUCIS

STAIR TIRE DES MELAMORPHOSES D'OSTIDE



MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME

Ni l'or, ni la grandeur, ne nous rendent heureux.

Ges deux divinités n'accordent à nos vœux

Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille

Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;

Veritables vautours, que le fils de Japet

Représente, enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.

Le sage y vit en paix, et méprise le reste;

Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

Il regarde à ses pieds les favoris des rois;

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;

Rien ne tronble sa fin: c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple : Tous deux virent changer leur cabane en un temple. Hymenée et l'Amour, par des désirs constants,

Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme : Clothon prenoit plaisir à filer cette trame. Ils surent cultiver, sans se voir assistés. Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés. Eux seuls ils composoient toute leur république : Heureux de ne devoir à pas un domestique Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient! Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient : L'amitié modéra leurs feux sans les détruire. Et par des traits d'amour sut encor se produire. Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur Joignoit aux duretés un sentiment moqueur. Jupiter résolut d'abolir cette engeance. Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence : Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux. Mille logis v sont, un seul ne s'ouvre aux dieux. Prêts enfin à quitter un séjour si profane, Ils virent à l'écart une étroite cabane. Demeure hospitalière, humble et chaste maison. Mercure frappe: on ouvre. Aussitot Philémon Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage : Vous me semblez tous deux fatigués du voyage, Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ; L'aide des dieux a fait que nous le conservons : Usez-en. Saluez ces pénates d'argile : Jamais le ciel ne fut aux humains si facile Que quand Jupiter même étoit de simple bois ; Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix. Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :

Encor que le pouvoir au désir ne rénonde. Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. Ouclaues restes de feu sous la cendre épandus D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent : Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent. L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs. Philémon les pria d'excuser ces longueurs Et pour tromper l'ennui d'une attente importune. Il entretint les dieux, non point sur la fortune, sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois. Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare. Cependant par Baucis le festin se prepare La table où l'on servit le champêtre repas Lut d'ais non façonnés a l'aide du compas Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue, Ou'en un de ses supports le temps l'avoit rompue. Baucis en égala les appuis chancelants Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans Un tapis tout usé couvrit deux escabelles : Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles. Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets, D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cerès. Les divins voyageurs, alterés de leur course, Méloient au vin grossier le crystal d'une source. Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant. Philémon reconnut ce miracle évident : Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent . A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent. Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils

Oui font trembler les cieux sur leurs poles assis. Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute : Ouels humains auroient cru recevoir un tel hôte? Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux : Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux? C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde Apprêtent un repas pour les maîtres du monde : Ils lui préfèreront les seuls présents du cœur Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur. Dans le verger couroit une perdrix privée, Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ; Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain : La volatille échappe à sa tremblante main ; Entre les pieds des dieux elle cherche un asile. Ce recours à l'oisean ne fut pas inutile : Jupiter intercède. Et déjà les vallons Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts. Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes. De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes: Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs. O gens durs! yous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! Il dit : et les autans troublent déjà la plaine. Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ; Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans : Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants, Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent. A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent. Des ministres du dieu les escadrons flottants Entraînerent, sans choix, animaux, habitants, Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;

Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure. Les vieillards déplorment ces sevères destins. Les animaux périr ! car encor les humains. Tous avoient dù tomber sous les celestes armes : Baucis en répandit en secret quelques larmes. Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs. De pilastres massifs les cloisons revêtues En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues : Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris Tous ces évenements sont peints sur le lambris. Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle! Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle. Nos deux époux, surpris, etonnés, confondus, Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus. Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures. Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures Pour présider ici sur les honneurs divins. Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins? Jupiter exauça leur prière innocente. Helas! dit Philémon, si votre main puissante Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels, Ensemble nous mourrions on servant vos autels, Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice ; D'autres mains nous rendroient un vain et triste office . Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux. Jupiter à ce vœu fut encor favorable. Mais oserai-je dire un fait presque incroyable? Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis

Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis. La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille : Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille N'a pas toujours servi de temple aux immortels : Un bourg étoit autour ennemi des autels. Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies; Du céleste courroux tous furent les hosties. Il ne resta que nous d'un si trisfe débris : Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris : Jupiter l'y peignit. En contant ces annales. Philémon regardoit Baucis par intervalles : Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras: Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas. Il veut parler. l'écorce à sa langue pressée. L'un et l'autre se dit adieu de la pensée : Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois. D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix Même instant, même sort à leur fin les entraîne : Baucis devient tillent. Philémon devient chêne. On les va voir encore, afin de mériter Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter. Ils courbent sous le poids des offrandès sans nombre. Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre. Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans. Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents. Célébrons seulement cette métamorphose. De fidèles témoins m'ayant conté la chose, Clio me conseilla de l'étendre en ces vers. Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers. Quelque jour on verra chez les races futures,

sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures. Vendôme, consentez au los que j'en attends; Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps : Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent, Ennemis des heros et de ceux qui les chantent. Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut l'outes les célébrer seroit œuvre infinie . L'entreprise demande un plus vaste génie car quel mérite enfin ne vous fait estimer? Sans parler de celui qui force à vous aimer. Vous joignez a ces dons l'amour des beaux ouvrages . Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages Don du ciel, qui peut seul tenir heu des presents Que nous font a regret le travail et les ans. Peu de gens cleves, peu d'autres encor même, Lout voir par ces faveurs que Jupiter les aune. 5) quelque enfant des dieux les possede, c'est vous. Je l'ose dans ces vers sontenir devant tous. tho, sur son giron, a l'exemple d'Homère, Vient de les retoucher, attentive a vous plaire On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon. Fransportent dans Anet tout le sacré vallon. Je le crois, Puissions-nous chanter sous les ombrages Des arbres dont ce lieu va border ses rivages! Puissent- as tout d'un coup élever leurs sourcils . Comme on vit autrefois Philemon et Baucis.



I.A

MATRONE D'ÉPHÈSE

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie

Vovons si dans mes vers je l'anraj rajeunie.

D'elle descendent ceux de la Prudoterie,

Antique et célèbre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut. De dire comment.

Ce seroit un detail frivole.

Il mourut ; et son testament

N'etoit plein que de legs qui l'auroient consolee,

Si les biens reparoient la perte d'un mari

Amoureux autant que cheri

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Qui n'abandonne pas le som du demeurant,

Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.

Celle-ci par ses cris mettoit tout en alarme,

Celle-ci faisoit un vacarme,

Lu bruit, et des regrets à percer tous les cœurs.

Bien qu'on sache qu'en ces malheurs.

De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,

La douleur est tonjours moins forte que la plainte Tonjours un peu de faste entre parmi les pleurs.

Chacun fit son devoir de dire à l'aMigée

Chacun fit son devoir de dire à l'amigee Que tout a sa mesure, et que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excès :

Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée. Enfin ne voulant plus jouir de la clarté

Que son époux avoit perdue,

Elle entre dans sa tombe , en ferme volonté D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.

Et voyez ce que peut l'excessive amitié

(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie',

Une esclave en ce lieu la suivit par pitié .

Prête à mourir de compagnie.

Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire, en un mot.

N'ayant examiné qu'à demi ce complot.

Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.

L'esclave avec la dame avoit été nourrie;

Toutes deux s'entr'aimoient ; et cette passion

Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :

Le monde entier à peine cût fourni deux modèles

N'une telle inclination

Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame, Elle laissa passer les premiers mouvements; Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame Dans l'ordinaire train des communs sentiments. Aux consolations la veuve inaccessible S'appliquoit seulement à tout moyen possible De survre le défunt aux noirs et tristes lieux. Le fer auroit été le plus court et le mieux; Mais la dame vouloit paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chere
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas.

Qu'un inutile et long murmure Contre les dieux, le sort, et toute la nature. Entin sa douleur n'omit rien. Si la douleur doit s'exprimer si bien. Encore un autre mort faisoit sa résidence Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,

Car il n'avoit pour monument

Que le dessous d'une potence :

Pour exemple aux voleurs on l'avoit la laisse

Un soldat bien récompensé

Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit par ordonnance

Que si d'autres voleurs, un parent, un ami. L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi.

Rempliroit aussitôt sa place.

C'étoit trop de sévérite :

Mais la publique utilité

Defendoit que l'on fit au garde aucune grace. Pendant la puit il vit aux fentes du tombeau

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombéau Briller quelque clarte , spectacle assez nouveau.

Curieux, il y court, entend de loin la dame

Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,

Pourquoi cette maison noire et mélancolique.

Occupée a ses pleurs, à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles.

Le mort pour elle y répondit.

Cet objet, sans autres paroles,

Disoit assez par quel malheur

La dame s'enterroit ainsi toute vivante.

Nous avons fait serment, ajouta la suivante,

De nous laisser mourir de faim et de douleur. Encor que le soldat fût mauvais orateur, Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie. La dame cette fois eut de l'attention;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie : Le temps avoit agi. Si la foi du serment , Poursuivit le soldat , vous défend l'aliment ,

Voyez-moi manger seulement ,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion , qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé ;
Ce qu'il tit. Et l'esclave out le cour fort tente

De renoncer dés—lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit—elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulous.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? Attendons
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt , en voyant les trésors Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage . Je disois: Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela!
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'eclat,

Et des gens de goût délicat Auroient bien pu l'aimer, et même etant leur femme Le garde en fut épris : les pleurs, et la pitie,

Sorte d'amour ayant ses charmes.

Lout y fit, une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitie

Voila donc notre veuve écoutant la louange , Poison qui de l'amour est le premier degre :

La volla qui trouve à son gré Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange Il fait tant que de plaire, et se rend en effet Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait

Il fait tant enfin qu'elle change; Et toujours par degrés, comme l'on peut penser. De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange, Elle écoute un amant, elle en fait un marr. Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cherr Pendant cet hymenée, un voleur se hasarde D'enlever le dépôt commis au soin du garde. Il en entend le bruit, il y court à grands pas.

Mais en vain , la chose étoit faite. Il révient au tombéau conter son embarras , Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,

Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!

La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles

Il en est qui ne le sont pas S'il en étoit d'assez fidèles , Elles auroient assez d'appas

Prudes , vous vous devez défier de vos forces Ne vous vantez de rien. Si votre intention Est de résister aux amorces .

La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution Nous trompe également : témoin cette matrone

Et , n'en déplaise au bon Petrone , Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux , Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux. Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire , Qu'au dessein de mourir , mal conçu , mal formé.

Car de mettre au patibulaire Le corps d'un mari tant aumé, Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire; Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré, Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.



BELPHÉGOR.

SOLVELLE TIRRE DE MACHIANEI

A MADINOISILLE DI CHAMMELAY

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin, que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons domter.
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire.
Vous règnerez long-temps dans la mémoire.
Après avoir règne jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne .onnoit l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérenice.
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante,
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante.

Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait
Comme il n'est point de grace qui n'y loge
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait
De mes Philis vous seriez la première
Vous auriez eu mon ame tout entière
Si de mes vœux j'eusse plus presume;
Mais, en aimant, qui ne veut être aime?
Par ces transports n'esperant pas vous plaire
Je me suis dit seulement votre ami;
De ceux qui sont amants plus d'a denii
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire.
Ceci soit dit venons a notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Lasoit passer ses sujets en revue
La, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cu
Lant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame
Qui t'a jetee en l'eternelle flamme?
L'une disoit. Helas! c'est mon mari
L'antre aussitôt répondoit. C'est ma femme
Lant et tant fut ce discours répète,
Qu'enfin Satan dit en plem consistoire
Si ces gens-ci disent la vérite,
Il est aise d'augmenter notre gloire
Nous n'avons donc qu'a le verifier.

Pour cet effet, il nous faut envoyer Quelque démon plein d'art et de prudence, Our, non content d'observer avec soin Tous les hymens dont il sera témoin. 1 joigne aussi sa propre expérience. Le prince avant proposé la sentence. Le noir senat suivit tout d'une voix. De Belphégor aussitôt on fit choix. ce diable étoit tout veux et tout oreilles. Grand eplucheur, clair-voyant à merveilles, Capable enfin de penétrer dans tout, Et de pousser l'examen jusqu'au bout. Pour subvenir aux frais de l'entreprise, On liu donna mainte et mainte remise. l'outes à vue, et qu'en lieux différents Il put toucher par des correspondants. Quant au surplus, les fortunes humaines, Les biens, les maux, les plaisirs et les peines. Bref, ce qui suit notre condition Fut une annexe a sa legation. Il se pouvoit tirer d'affliction Par ses bons tours et par son industrie . Mais non mourir, ni revoir sa patrie, Qu'il n'eût ici consumé certain temps : Sa mission devoit durer dix ans. Le voila donc qui traverse et qui passe Ce que le ciel voulut mettre d'espace Entre ce monde et l'eternelle nuit : Il n'en mit guère ; un moment y conduit. Notre demon s'établit à Florence.

Ville pour lors de luxe et de dépense : Même il la crut propre pour le trafic. Là, sous le nom du seigneur Roderic. Il se logea, meubla comme un riche homme: Grosse maison, grand train, nombre de gens. Anticipant tous les jours sur la somme Ou'il ne devoit consumer qu'en dix ans. On s'étoppoit d'une telle bombance : Il tenoit table, avoit de tous côtés Gens à ses frais, soit pour ses voluptés, Soit pour le faste et la magnificence. L'un des plaisirs ou plus il depensa Fut la louange, Apollon l'encensa; Car il est maître en l'art de flatterie Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie. Son cœur devint le but de tous les traits Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle Qui n'employat ce qu'elle avoit d'attraits Pour le gagner, tant sauvage fût-elle. Car de trouver une seule rebelle. Ce n'est la mode a gens de qui la main Par les présents s'applanit tout chemin. C'est un ressort en tous desseins utile. Je l'ai ja dit, et le redis encor, Je ne connois d'autre premier mobile Dans l'univers, que l'argent et que l'or. Notre envoyé cependant tenoit compte De chaque hymen en journaux différents L'un, des époux satisfaits et contents, Si peu remph, que le diable en cut honte.

L'autre journal incontinent fut plein. A Belphégor il ne restoit enfin Oue d'éprouver la chose par lui-même. Certaine fille à Florence étoit lors. Belle et bien faite, et peu d'autres trésors ; Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême; Et d'autant plus, que de quelque vertu Un tel orgueil paroissoit revêtu. Pour Roderic on en fit la demande. Le père dit que madame Honesta, C'étoit son nom, avoit eu jusques-la Force partis; mais que parmi la bande Il pourroit bien Roderic préférer : Et demandoit temps pour délibérer. On en convient. Le poursuivant s'applique A gagner celle ou ses væux s'adressoient. Fêtes et bals, sérénades, musique, Cadeaux, festins, bien fort appetissoient, Altéroient fort le fonds de l'ambassade. Il n'y plaint rien , en use en grand seigneur , S'epuise en dons. L'autre se persuade Ou'elle lui fait encor beaucoup d'honneur. Conclusion, qu'après fo ce prières. Et des facons de toutes les manières. Il cut un oui de madame Honesta. Auparavant le notaire y passa; Dont Belphégor se moquant en son ame : Hé quoi ! dít-il , on acquiert une femme Comme un château! ces gens ont tout gâté. Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi , le meilleur est ôté. Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes. Dans les procès, en prenant le revers: Les si, les cas, les contrats, sont la porte Par où la noise entra dans l'univers : N'espérons pas que jamais elle en sorte. Solennités et lois n'empêchent pas Ou'avec l'Hymen Amour n'ait des débats. C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille : Le cœur fait tout, le reste est inutile. Ou'ainsi ne soit, vovons d'autres états. Chez les amis tout s'excuse, tout passe, Chez les amants tout plait, tout est parfait, Chez les époux tout ennuie et tout lasse. Le devoir nuit : chacun est ainsi fait. Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises D'heureux ménage? Après mûr examen, J'appelle un bon, voir un parfait hymen. Quand les conjoints se souffrent leurs sottises. Sur ce point-là c'est assez raisonné. Dès que chez lui le diable eut amené Son épousée, il jugea par lui-même Ce qu'est l'hymen avec un tel démon : Toujours debats, toujours quelque sermon Plein de sottise en un degré suprême. Le bruit fut tel, que madame Honesta Plus d'une fois les voisins éveilla : Plus d'une fois on courut à la noise. Il lui falloit quelque simple bourgeoise, Ce disoit-elle : un petit trafiquant

Traiter ainsi les tilles de mon rang ' Méritoit-il femme si vertueuse? Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse . J'en ai regret ; et si je faisois bien... Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien : Ces prudes-là nous en font bien accroire. Nos deux époux , à ce que dit l'histoire . Sans disputer n'étoient pas un moment. Souvent leur guerre avoit pour fondement Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement D'été, d'hiver, d'entre-temps, bret un monde D'inventions propres à tout gâter. Le pauvre diable eut lieu de regretter De l'autre enfer la demeure profonde. Pour comble entin, Roderic épousa La parenté de madame Honesta, Ayant sans cesse et le père et la mère, Et la grand'sœur avec le petit frère ; De ses deniers mariant la grand'sœur, Et du petit payant le précepteur. Je n'ai pas dit la principale cause De sa ruine, infaillible accident: Et j'oubliois qu'il eut un intendant. Un intendant! qu'est-ce que cette chose? Je définis cet être, un animal Oui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble; Et plus le bien de son maître va mal, Plus le sien croît, plus son profit redouble, Tant qu'aisément lui-même achèteroit Ce qui de net au seigneur resteroit;

Dont par raison bien et dûment déduite On pourroit voir chaque chose réduite En son état s'il arrivoit qu'un jour L'autre devint l'intendant à son tour : Car regagnant ce qu'il eut étant maître. Ils reprendroient tous deux leur premier être Le seul recours du pauvre Roderic. Son seul espoir étoit certain trafic Ou'il prétendoit devoir remplir sa bourse : Espoir douteux, incertaine ressource. Il étoit dit que tout seroit fatal A notre époux : ainsi tout alla mal : Ses agents, tels que la plupart des nôtres. En abusoient: il perdit un vaisseau. Et vit aller le commerce à vau-l'eau. Trompé des uns, mal servi par les autres. Il emprunta. Quand se vint à paver. Et qu'à sa porte il vit le créancier. Force lui fut d'esquiver par la fuite. Gagnant les champs, ou de l'apre poursuite Il se sauva chez un certain fermier. En certain coin remparé de fumier. A Mathéo, c'étoit le nom du sire, Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ; Ou'un double mal chez lui le tourmentoit. Ses créanciers, et sa femme encor pire : Ou'il n'y savoit remède que d'entrer Au corps des gens, et de s'y remparer, 1)'y tenir bon : iroit-on là le prendre? Dame Honesta viendroit-elle v prôner

Ou'elle a regret de se bien gouverner? Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre Oue de ces corps trois fois il sortiroit, Sitôt que lui Mathéo l'en pricroit : Trois fois sans plus; et ce, pour récompense De l'avoir mis a couvert des sergents. Tout aussitôt l'ambassadeur commence Avec grand bruit d'entrer au corps des gens Ce que le sien, ouvrage fantastique, Devint alors, l'histoire n'en dit rien. Son coup d'essai fut une fille unique Où le galant se trouvoit assez bien : Mais Mathéo, movement grosse somme, L'en fit sortir au premier mot qu'il dit. C'etoit a Naple. Il se transporte a Rome; Saisit un corps : Mathéo l'en bannit, Le chasse encore : autre somme nouvelle. Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle. Remarquez bien, notre diable sortit. Le roi de Naple avoit lors une fille, Honneur du sexe, espoir de sa famille : Maint jeune prince étoit son poursuivant. Là d'Honesta Belphégor se sauvant, On ne le put tirer de cet asile. Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville, Que d'un manant qui chassoit les esprits. Cent mille écus d'abord lui sont promis. Bien assigé de manquer cette somme (Car les trois fois l'empêchoient d'espèrer Oue Belphegor se laissât conjurer).

Il la refuse : il se dit un pauvre homme, Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment, Sans dons du ciel , par hasard seulement , De quelques corps a chassé quelque diable. Apparemment chétif et misérable. Et ne connoît celui-ci nullement. Il a beau dire : on le force, on l'amène, On le menace; on lui dit que, sous peine D'être pendu, d'être mis haut et court En un gibet, il faut que sa puissance Se manifeste avant la fin du jour. Dès l'heure même on vous met en presence Notre démon et son conjurateur : D'un tel combat le prince est spectateur Chacun y court : n'est fils de bonne mere Oui pour le voir ne duitte toute affaire. D'un côté sont le gibet et la hart; Cent mille écus bien comptés, d'autre part. Mathéo tremble, et lorgne la finance. L'esprit malin, voyant sa contenance, Rioit sous cape, alléguoit les trois fois; Dont Matheo suoit dans son harnois. Pressoit, prioit, comuroit avec larmes, Le tout en vain. Plus il est en alarmes, Plus l'autre rit. Entin le manant dit Que sur ce diable il n'avoit nul crédit. On vous le happe et mêne à la potence Comme il alloit haranguer l'assistance, Nécessité lui suggéra ce tour : Il dit tout bas qu'on battit le tambour.

Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde l n peu surpris au manant demanda: Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là? L'autre repond : C'est madame Honesta Oui vous réclame, et va par tout le monde Cherchant l'époux que le ciel lui donna. Incontinent le diable decampa, S'enfuit au fond des enfers, et conta Tout le succès qu'avoit en son voyage Sire, dit-il, le nœud du marrage Damne aussi dru qu'aucuns autres etats Votre grandeur voit tomber ici-bas. Non par flocons, mais menu comme pluie, Ceux que l'hymen fait de sa confrérie. J'ai par moi-même examiné le cas. Non que de soi la chose ne soit bonne : Elle eut jadis un plus heureux destin : Mais comme tout se corrompt a la fin. Plus beau fleuron n'est en votre couronne. Satan le crut : il fut récompensé . Encor qu'il cut son retour avancé. Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles Qu'ayant sans cesse un d'able à ses oreilles, Toujours le même, et toujours sur un ton, Il fut contraint d'enfiler la venelle : Dans les enfers, encore en change-t-on. L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle. Je vondrois voir quelques gens y durer! Elle ent a Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut:
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.



NOTICE

SI'R

LA FONTAINE

AVEC QUFLOURS OBSERVATIONS SUR SES FABLES.

JEAN DE LA FONTAINE naquit à Château-Thierry le 8 juillet 4624.* Les premières années de sa vie n'eurent rien de remarquable, rien qui parût annoncer ce qu'il devoit être un jour, i leve par des maîtres qui n'avoient pas, comme Socrate, l'art de faire enfanter les esprits, et d'en deviner, par une finesse de tact et d'instinct très difficile à acquérir, le caractère propre et particulier, il resta vingt-deux ans dans une espèce d'inertie qui, s'il eût été moins heureusement né, auroit étenite feu de son imagination, et peut-être entièrement brisé les ressorts les plus utiles, les plus actifs et les plus pussants de l'ame, l'intérêt et les passions. Mais il est des hommes privilégiés que les préjugés, le pédantisme et les vues étroites de ceux auxquels on confie ordinairement l'institution de la jeunesse, ne peuvent point abrutir : la société offre quelques exemples de ce fait, et La Fontaine en est un.

Montaigne dit que « nos ames sont desnouées à vingt ans « ce qu'elles doivent estre, et qu'elles promettent tout ce « qu'elles pourront ». Il ajoute que « jamais ame qui n'ait donné » en cet aage-la arrhe bien évidente de sa force, n'en donna de-

^{*} Son père, Charles de La Fontaine, avoit éte maître des eaux et forêts, et sa more, Françoise Pidoux, etoit fille du bailli de Coulommiers

298 NOTICE

« puis la preuve » Cette observation est souvent vraie; mais elle est, comme toutes les règles générales, sujette à plusieurs exceptions : dont La Fontaine n'est pas ; sans doute ; une des moins remarquables. A l'âge de vingt-deux aus il étoit encore ignore dans la république des lettres, et l'on étoit même bien éloigné de prévoir qu'il dût un jour en faire un des principaux ornements ; lorsqu'une harmonie ; dont le charme lui étoit inconnu, vint frapper son oreille étonnée ; et lui apprendre qu'il étoit né poète. Ces sortes de hasards ne sont que pour les hommes de génie ; ils n'agissent point sur les esprits vulgaires ; c'est l'étincelle qui embrase la poudre ; et qui s'éteint sur la pierre ou dans l'eau.

Ses premiers essais, dans un artoù il devoit bientôl surpasser ses modeles, furent autant d'imitations fideles des beautes, des défauts même, de celui qu'il avoit pris pour maître, et sur les traces duquel il fut près de s'égater.

Il lut ensuite nos vieux poètes françois pour se familiariser avec leur langue et s'en approprier les tours les plus heureux. Marot le charma par la maiveté de son style ; et ce merite reel ; joint à quelques bonnes epigrammes que celles de Rousseau n'ont pas fait négliger, a préservé jusqu'à présent ses ouvrages de l'oubli auquel les changements arrivés depuis dans la langue françoise et dans les principes du goût, par les progres des lumières, sembloient devoir le condamner. La Fontaine s'est plu souvent à l'imiter ; et l'on voit par ses fables combien il doit à cet auteur dont il ne dédaigne pas même de s'avouer le disciple.

Mais de tous ceux qui ont rammé en France l'amour des lettres, et entretenu par leurs travaux cette espèce de seu sacré à la conservation duquel la gloire et la prospérité des empires sont nécessairement lièes. Rabelais étoit celui qu'il préséroit. Cet écrivain ingénieux, que Boileau appeloit la raison habillée en masque, faisoit ses délices : on dit même qu'il l'admiroit sollement. Quoi qu'il en soit, il est aisé de voir qu'un homme du caractère de La Fontaine devoit se plaire beaucoup à la lecture d'un ouvrage où l'on trouve des connoissances très variées, une erudition vaste, un style original, des principes de politique et

de morale très senses, quelquefois même tres séveres, une entique fine, vive, et enjouée, des ridicules et des vices du temps une infinité de contes, d'anecdotes et de plaisanteries de très bon goût et du meilleur ton, qu'on aime toujours à se rappeler, et qu'on u'entend jamais citer sans plaisir.

Ces auteurs, auxquels il faut joindre encore Bocace. l'Arioste, et l'Astrée de M. d'Urfé, l'occupoient alors tout enter : mais un de ses parents, assez instruit, lui donna le sage conseil de ne pas se borner aux écrivains de sa nation, et de line, de me diter sans cesse Lucrece. Virgile, Horace, et Terence, qui, au jugement de Montaigne, tiennent de bien long le prenuer rangen la poésie, et dont le nom sert encore d'éloge à cenx qui se distinguent dans quelques uns des genres où ils ont excelle. La Fontaine profita de cette utile leçon, et bientôt il sut par cour les plus bouts endroits de leurs ouvrages.

C'est alors que son enthousiasme pour Malherbe s'affoiblit, il trouva pour me servir de ses termes, qu'il pechoit par être trop beau, ou plutôt trop embelli.

Il voulut ensuite lire Homere, dont Horace et Quintilien lin avaient donne par des côtés et sous des rapports tres divers une si haute idée, et il reconnut dans ses poèmes la source et le modèle de la plupart des beautes qu'il avoit admirées dans l'Énéide

Entin Pintarque, et Platon qu'il appetle quelque part le plus qrand des amuseurs, contribuèrent encore à former son jugement, à règler ses opinions. Cette raison saine et pure qui brille dans la plupart de ses fables, cet amour de l'ordre on en beau en général, qui, selon l'e pression d'un ancien, n'est que l'éclat du'bon, il les puisa, on plutôt il les perfectionna, dans leurs mâles écrits. C'est le precepte d'Horace mis en action; on sait qu'il recommande expressèment aux poetes la lecture des philosophes, comme d'excellents guides en morale, et les seuls dont les leçons, jointes à celles de l'experience, que rien ne peut suppleer, puissent les avancer vers la connoissance de l'homme et de ses rapports, et élever leur esprit à des vérités genérales non moins utiles, et sans lesquelles leurs vers vides d'idées ne sont que des bagatelles harmonieuses.

Tels furent les maîtres de La Fontaine dans l'art d'écrire et de penser. J'ai cru devoir insister particulièrement sur cette époque importante de sa vie, parce qu'elle influa beaucoup dans la suite sur le mérite et le caractère de ses ouvrages.

Quoique les pièces fugitives par lesquelles il se fit connoître offrent des détails agréables et des vers heureux, elles ne peuvent servir qu'à mesurer la distance qui les sépare de ses fables, auxquelles il doit presque toute sa réputation, ou du moins la partie la plus brillante et la mieux assurée de cette réputation. C'est là que, donnant un libre essor à son génie, on le vit toutà-coup, s'éveillant comme d'un profond sommeil, ouvrir aux yeux de son siècle une source févonde de plaisirs et d'instruction, se frayer de nouvelles routes dans une carrière où les anciens l'avoient devancé, annoncer un talent plus rare encore, celui d'être naturel et original même en imitant, et porter son art à un degre de perfection que personne encore n'a pu atteindre.

La Fontaine se plaçoit fort au-dessous d'Ésope et de Phedre : mais cet aveu public de leur supériorité étoit-il bien sincere? c'est ce qu'il est difficile de se persuader. Il me semble qu'il y a dans l'homme de génie, quelle que soit la chose à laquelle la nature le destine exclusivement, une conscience, un sentiment plus ou moins développé de sa propre force, qui correspond en lui à toute l'activité de l'instruct par lequel l'ammal est averti de la sienne. La modestio, qui n'est que l'emploi continuel et réfléchi des moyens les plus propres à cacher aux autres sa supériorité, l'usage du monde, le besoin qu'on a de l'estime et de l'amitié de ses semblables, apprennent à ne point blesser leur vanité, à passer, pour ainsi dire, aupres de leur amour-propre sans le choquer : mais ils n'apprennent point à s'ignorer soimême ; ils n'empêchent point de sentir tout ce qu'on vant, et même d'en faire souvenir quelquefois ceux qui seroient tentés de l'oublier. La Fontaine est peut-être une exception à ces règles générales, qui ne sont au fond que des résultats de la nature humaine bien observée. Accoutumé des l'enfance à regarder les anciens comme ses maltres, à croire que le terme où ils s'étoient

arrêtés dans tous les genres étoit le dernier, et qu'il n'y avoit rien au-delà, il a pu, par une suite nécessaire de cette préver tion habituelle, mal juger de la distance à laquelle il voyoit ce objets si imposants; et c'est ce qui a fait dire à Fontenelle ce mot plaisant, et qui exprime si finement l'extrême simplicite de La Fontaine, que cet auteur ne le cédoit ainsi à Phèdre que par bêtise. En effet, il suffit, pour s'en convaincre, de comparer un moment entre eux ces deux poètes.

Phédre u'a ni la vérité, ni l'enjouement, ni la naïveté de La Fontaine : trois qualités également essentielles, dont la dernière surtout convicut particulièrement à la fable. Il est moins rapide et moins vil que lui dans ses récits. Son style pur et concis, mais uniforme, froid et sans couleur, a je ne sais quoi de grave et de sévère qui convient mieux au poême didactique qu'à l'apologue, où il faut de la facdité, et même une sorte de négligence et de familiarité, qui a sa limite invariable, comme tout ce qui est bien dans quelque genre que ce soit. Il ne connoît ni l'art d'intéresser ses lecteurs par des images qui leur rappellent des sensations douces, ou par la peinture de certains phénomènes de la nature aussi difficiles à observer qu'à décrire ; ni celui d'indiquer d'un mot des rapports secrets entre les objets les plus éloignes, et de faire sortir de ces rapprochements ingénieux une moralite fine, et d'autant plus piquante qu'elle est plus détournée et plus unprévue. Ses fables sont l'ouvrage d'un écrivain correct et châtie , dont l'ame honnéte et droite, mais toujours égale et tranquille, ne se passionne ni contre le vice ni pour la vertu : on les lit avec plaisir la première fois : mais on ne se sent pas tourmenté du desir de les relire une seconde, une troisième, une centieme, comme celles de La Fontaine. Celuici a plus d'imagination , plus de verve et plus de connoissances que Phedre ; il a vu et comparé plus d'objets , rassemblé plus de faits : observateur scrupuleux de ces convenances dont la réunion forme ce qu'on appelle la rérité en poésie comme en peinture, ses personnages, quels qu'ils soient, disent presque toujours ce qu'ils doivent dire dans leur position. Il a su donner à son dialogue cette précision, ce naturel, une des plus rares 302 NOTICE

qualités du style : même dans les meilleurs écrivains , et peutêtre la seule qu'on n'acquiert point par l'étude. Il faut lire ses vers pour connoître toutes les ressources de notre langue, et la variété des formes dont elle est susceptible lorsqu'elle est maniée par un homme de génie. On trouve dans plusieurs de ses fables l'élégance et la sensibilité de Tibulle; dans d'autres , le nombre et l'harmonie de Virgile; ici , la délicatesse d'Horace , son esprit, son goût ; la cette finesse de réflexion qui rend les ouvrages de cet ancien poète si utiles, si agréables : en un mot, La Fontaine a toutes les sortes de style , et , dans chacun , les beautes qui lui sont propres , sans excepter même les mouvements les plus pathétiques et les plus impétneux de l'éloquence

A l'égard du peu de succes de ses fables dans un siecle d'ailleurs aussi éclaire que celui de Louis AIV, on en est d'abord etonné : car on ne peut nier qu'elles n'aient trouve plus d'admirateurs parmi nons que parmi ses contemporanis, qu'elles n'y soient plus lues, plus goûtées, mieux appréciées, plus senties Mais il me semble que ce fait s'explique tres naturellement, et qu'on en peut rendre ces deux raisons. La premiere, c'est qu'un bon livre dans un genre où personne encore ne s'est exerce, une grande déconverte dans les sciences ou dans les arts, en un mot un homme de genre poète ou philosophe, geometre ou mécanicien, est une espece de phenomène auquel il importe beaucoup de se produire dans certain temps et dans certaines circonstances : s'il se montre avant que les esprits soient prépares ; il ne fait aucune sensation, et est à peine aperen : c'est un rayon de lumière qui perce l'intérient d'une caverne, l'éclaire un moment, et s'étent. La seconde, c'est qu'à l'époque on La Fontame publia ses fables on connoissoit, il est vrai, celles d'Ésope et de Phèdre ; mais personne alors n'avoit refléchi sur le caractère , la forme et le but de l'apologue, sur le style propre à cette espèce de poème, sur la marche qu'il faut donner au dialogue, sur les ornements ani lui conviennent , sur les movens de perfectionner co nouveau genre ; on n'avoit même aucune idée de la variété des talents qu'il exige, et qu'il est si rare de voir rassembler dans un seul homme. Or, pour juger sainement d'un ouvrage de littérature, il faut avoir des objets de comparaison, c'est-a-dire de modeles de beaute qui aient ou une existence ideale et abstrait dans l'entendement ou reelle dans la nature et dans l'art fant, d'après des reflexions fondées sur l'experience et l'obser vation, avon etabli les principes, les regles la theorie, en un mot la portique du gente, et qu'avant de devenir la mesure exacte, generale, et connue, de tout ce qu on ecrira dans la suite sur la même matiere : ces principes et ces regles aient eté examines, discutes, attaques contredits par des philosophes, et exposes long-temps aux objections car selon la remarque d'un savant moderne, ce sont elles qui fortifient les bons systèmes. elles font sentu la necessite de les admettre. Sans toutes ces precautions, sans la reunion de tous ces movens, on court risque de s clorarer de la verite, dont le centre, surtout dans des questions de gout est quelquelois si mobile le est ce qui est arrive aux ecrivains du siècle de Louis XIV qui la l'exception de Mohere de Racino de la Rochefoucauld de Lontonelle de Raylo et de quelques autres esprits de cet ordre in ont pas rendu justice a l'a Fontaine, et ne paroissent pas en general avon tourne leurs vues et leurs ctudes vers des speculations assez utiles, assez philosophiques pour apercevoir le but souvent tres éloigne qu'il s'est propose dans ses fables, et pour en etendre enx-mêmes la moralite en l'appliquant a des objets plus voisins d'eux et qui les touchassent de plus pres.

I ne fable de même que la plupart des autres poèmes, est me action qui a sa marche ses developpements, ses progres, ses mendents, sa durce son denouement et dans laquelle on doit voir un espace parcouru, un but et des movens pour y arriver. C'est le merite de celles de La Fontaine Mais ce n'est pas le seul avantage qu'il ait sur ses modeles, il les surpasse encore dans l'art de paliter l'invraisemblance de ses contes et de donner à ses mensonges ingemeux tout l'interêt dont la verité est susceptible art difficile, et auquel on peut réduire toute la poetique de la fable prise dans le sens le plus étendu. J'ajoute que, sous un titre frivole, et sans négliger aucune des graces et des beautes de détait que ce genre exige et qui lui sont propres, cet ou-

vrage est peut-être un de ceux où l'intervalle immense qui separe l'homme d'esprit de l'homme de génie est le plus souvent et le plus fortement marqué Il y a peu de ses bonnes fables (et elles sont en grand nombre) où l'on ne trouve quelques uns de ces mots de sentiment, quelques unes de ces idées générales qui semblent jetées au hasard, et dont la délicatesse ou la profondeur porte l'esprit à la méditation, ou dispose l'ame à une mélancolie qui n'est point sans un grand plaisir. Ce sont ces mots mêmes et ces idées qu'un homme d'esprit n'auroit jamais trouvés : c'est précisément ce pas si difficile, par cela même qu'il est le dernier, que l'homme de génie pouvoit seul franchir, et par lequel il se montre tout-a-coup fort au-delà du terme où le premier se seroit arrêté. Ce sont toutes ces qualités réunies qui rendent La Fontaine inimitable; c'est par elle qu'il captive, qu'il entraîne ses lecteurs , et l'on n'est jamais tenté de demander s'il a puisé dans son propre fonds ou dans une autre source les sujets qu'il a traites. Qu'importe, par exemple, que Pilpay lui ait fourni l'idee de la fable de l'Homme et la Couleurre, si l'un s'en sert pour prouver qu'il ne fant pas se fier aux paroles de ses ennemis, et si l'autre, après en avoir fait une fable sublime, pleme de verve, d'éloquence et de raison, en tire encore une moralité plus générale, plus applicable dans les diverses circonstances de la vie, et m'y fait voir le sort que les grands réservent à ceux qui osent leur dire la vérité, et à quel excès de démence, d'ingratitude et de férocité, ils sont portés par leur orgueil, leur mauvaise éducation, et les conseils funestes de ceux qui les entoureut?

J'en dis autant des autres fables dont La Fontaine a emprunté le sujet des Orientaux, des Grecs ou des Latins. Combien n'y a-t-il pas ajouté de vues nouvelles, de pensées fines, d'images riantes et douces, don't on n'aperçoit pas la moindre trace dans ses auteurs! quel agrément et quelle variété dans ses préambules! quelle sobriété dans l'usage qu'il fait de la mythologie, de l'histoire, et de la philosophie! comme le ton de sa lyre se diversifie au gré des objets qu'il veut pendre! quel goût dans le choix des détails les plus propres à intéresser ses lecteurs!

avec quel art il sait faire dominer dans toute sa fable le sentiment dout il est pénétré et qu'il veut transmettre à leur ame ' On lit encore, et on lira même toujours, Ésope et Phèdre, parce que leur langue s'étudie et ne se parle plus: s'ils avoient écrit en françois, il y a long-temps que La Fontaine les auroit fait oublier.

Il avoit reçu de la nature toutes les qualités qui peuvent faire pardonner un talent supérieur . un caractère simple et naif, un cœur droit et bienfaisant, une ame sensible et passionnée, source d'une multitude d'instants délicieux que les hommes tranquilles et froids ignorent, et qui sont perdus pour eux. Son extérieur étoit modeste, son air affable, sa contenance embarrassie, et sa physionomie peu spirituelle. On peut lui appliquer ce que Tacite disoit d'Agricola : • En le voyant. en le contemplant. la multitude, qui ne juge du mérite que · par des dehors imposants, cherchoit en lui l'homme célebre : · peu de gens le devinoient. » Fontenelle, qui l'avoit un pen conun. le définissoit ainsi : « Un homme qui étoit toujours de-· meuré a peu près tel qu'il étoit sorti des mains de la nature. « et qui, dans le commerce des autres hommes, n'avoit presque « pris aucune temture étrangere. De là venoit son inimitable et charmante naïveté.

Né saus arubition, il cultivoit les lettres au sein de l'amitié, on étoit sûr de ne l'avoir jamais pour concurrent dans le chemin de la fortune; il méprisoit toutes ces petites intrigues, toutes ces cabales obscures dont l'effet est toujours d'honorer l'homme médiocre de la récompense qui n'est due qu'au mérite. Ses mœurs étoient pures et ses discours très réservés. Il étoit naturellement réveur et distrait, même avec ses amus; mais, lorsqu'on savoit le tirer de cet état d'abstraction, sa conversation s'animoit peu à peu, et devenoit bientôt instructive : il se plaisoit surtout à agiter les questions de grammaire les plus compliquées. Ces sortes de discussions, qui exigent une logique très fine, un jugement sain, et même beaucoup de goût, sont d'autant plus utiles, que l'étude d'une langue, quand elle n'est pas dirigée par l'esprit philosophique, se réduit à une pure science de mots: ce n'est plus alors qu'une affaire de mémoire

306 NOTICE

et de patience; et l'on pourroit les savoir toutes, sans avoir une idée de plus, et sans être capable de lier et de comparer eusemble deux faits ou deux sensations.

La Fontaine fut le seul des hommes illustres de son temps qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis MV. Ce fait, dont il est assez difficile de decouvrir la cause, me paroit tres remarquable; et je m'etonne que Voltaire, qui nous a appris sur le siecle de Louis MV tant de choses aussi curicuses que peuconnues, n'ait pas tenté de l'expliquer : personne n'étoit plus capable que lui d'y réussir. Un grand amour de la vérite, de la sagacité dans le choix des moveus les plus propres à s'en assurer, du comage pour la dire avec cette modération qui donne tant de force à la raison , telles sont les qualités qu'on remarque dans tout ce qu'il a cerit sur l'histoire, et qu'on ne peut lui refuser sans injustice : c'en est assez pour cione que, s'il n'a rien dit des motifs de la conduite particulière de Louis XIV envers La Fontaine, c'est qu'il n'a pu les pénetrer. Peut-être certaines fables de cet auteur, où il s'est montré meilleur philosonhe qu'habile courtisan, écharciroient-elles cette difficulté.

Quoi qu'il en sort, La Fontaine tronva d'illustres Mecenes dont les secouis généreux le sauverent de l'indigence, et réparerent en quelque sorte I oubli du parterain, ou plutôt l'effet des vengeances particulières de di vidistre. Sans ces ressources, ce grand domme auroit de forcé d'abandonner ses parents, ses amisg'tous les objets les plus chers à son cœur, de chercher sa subsistance de contrée en contrée, et, par une fuite involontaire, de couvrir de honte aux yeux des étrangers son ingrate patrie. Parmi ceux qui s'empresserent de pourvoir à ses besoins, on lit avec un plaisir mélé d'attendrissement les noms du duc de Beurgogne, de la Sabhere, et d'Hervart; ils rappellent des actions qui font honneur à l'humanité.

La Fontaine demeura chez madame de la Sablière près de vingt ans, pendant lesquels il fut délivre de tout soin domestique : ce qui convenoit également à sa paresse et à son incapacité absolue pour les affaires. C'est sans doute cette indisférence pour les biens de la fortune, cet amour du repos et de la liberté, cette disposition habituelle à vivre d'une vie incertaine et pré caire, sans s'occuper de l'avenir, sans prévoir même les besoins du lendemain, que madame de la Sabilière vouloit exprimer lorsqu'un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois, elle disoit avec autant de grace que de finesse: Je n'ai gardé auprès de moi que mes trois animaux: mon chien, mon chat, et La Fontaine.

A la mort de cette femme, dont il fait l'éloge le plus flatteur, il se retira chez M. d'Hervart son ami; et ce fut a cette occasion qu'il dit ge mot si touchant, si naif, et qu'on peut appeler un mot de caractère. Quelques jours après avoir perdu madame de la Sabliere, il rencontre M. d'Hervart : « Mon cher La Fon-« taine, lui dit cet homme estimable, j'ai su le malheur qui « vous est arrive. Vous étiez logé chez madame de la Sablière; « elle n'est plus : j'allois vous proposer de venir loger chez moi. « — « J'y allois, » répondit La Fontaine.

Un autre mot plus connu peut être, mais qui ne mérite pas moins d'être rapporté, c'est celui de Molière. Il soupoit avec La Fontaine, Boileau, Racine, et quelques amis communs: La Fontaine, plus distrait qu'à l'ordinaire, paraissoit occupe de profondes méditations; Racine et Boileau, voulant le tirer de sa réverie, le railloient très durement Molière trouva qu'ils passoient les hornes de la plaisanterie; alors, prenant à part un des convives, il lui dit avec vivacite: Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon homme.

La Fontaine consecra les dernières années de sa vie à la piété, à la pénitence la plus austère. Il mit en vers les hymnes de l'église : mais il étoit vieux alors et souffrant; sa verve étoit éteinte, son imagination glacée par l'âge, sa tête affoiblie par une longue maladie, et son corps épuise par les romèdes souvent pires que le mal même. Cette traduction est absolument ignorée aujourd'hui : mais on se souvient toujours de ses fables; à tout âge, dans tous les instants, dans toutes les circonstances de la vie, on les lit avec le même plaisir.

La vie de La Fonteine, prise dans toutes ses circonstances, n'offre aucun de ces faits qui caractérisent une grande réputation, de ces faits tels qu'on en remaique dans la vie de Corneille, de Mohere, de Racine, de Boileau, de Voltaire, etc. Le peuple même, que son interêt rend meilleur juge de la bonto que de l'esprit, et dans la langue duquel les termes simplicite et bêtine sont synonymes ne voyoit en lui qu'un homme d'une intelligence très bornee. C'est ce qu'on peut inferer, ce me semble, d'un mot qui, en peignant la bonhomie de la Fontaine fait très bien connoître l'opinion que la multitude avoit de cet homnie si digne d'être aime. La garde qu'on lui donna pendant sa derniere maladie, frappée de la vigacite avic laquelle son confesseur l'exhotoit à la penitence, lui dit. « Înc. Inc. » Dieu n'aura jamais le courage de le danner. »

Cet homme, toujours sincere avec lui-même dans les epoques si differentes de sa vie, et qui, pour me servit de l'expression de l'abbe d'Olivet, a merite que sa numoire fût a jamais sous la protection des konnetes gens, mourut a Paris le 45 mais 1695 et fut enterre dans le crimetière de Saint-Joseph, a l'endreit même où Molière, son anni avoit été mis vingt-deux aus aupatavant





TABLE DES FABLES

LAIGIR BY I'FM ARBOT II. 8 I America Himos V. 18 I Alger, La Lair, RT cat. BATTE III, 6 1 AIGIP PR LA PIR, XII, LI LALOURTTE BY SES PRISTS, ASPC 12 Mairar D'UN CHAMP IV, 22. I as Data Amis VIII, ta 1'Amount ria Folis XII. 14 LARE CHARGE D'EPUNGES ET LANS CHARGE DE MEL, II, 10 I 'Ann an in Cours VIII, in I ANE ET LE PETIT (HIEN. IN, 5 L'ARE ET SES MAITRES VI, 11. L'Ane portant das reliques. V, 14 L'ANE VATE DE LA PEAU DE LION V. 21. UN ANIMAI DANS LA LUNE VII. 18 I SO ANIMAUS MAIADES DE LA PIST ! VII. 1 L'ARAGORRE ET I'HIRONDELLE X. " L ASTROLOGUE OLI SE LAIME TOMBER DANS UN PUITS II. IS L'AVARTAGE DA LA SCIERCE VIII, 19 LAVARY QUI A PERBU SON TRESOR IV. 20 LES DELX AVENTURIERS ET 19 LA HISMAN X, 14. IN BASSA BY TH MARCHAND VIII, 18. La Belette entrés dans un grenier. III, 17.

La Basaca I. 2 IR BUCHERON ET MARCLER V. I In CERT MALADE XII, 6 LECERPAL VOTANT DARS I LAU VI, Q LA CREP ET LA VIGNE, V. 15 LE CHAMPAU PT THE BATORS PLOT TANTS IV. 10 LE (MARIATAN VI. 10 LE CHARRETIER EMBOURBE, VI. 18. LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN VII, 16 LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX XII . 2. LE (MAT ET LE VIRUE RAT III, 18. Le Chat et le Rat VIII, 42. LE CHAT ET LE REVARD IX. 14. LE VIEUE CHAT ET LA JEUNE SOURS. XII. 5 CEATTE METAMORPHOSÉS FAMME, II. 18 LA CRAINE SOURIS ET LES DEUE BE I RITES. 11, 5. LA CHAUVE SOURIS, LE BUISSON, ET IR CARARD, XII. 7 LE CERNE AT LE ROSEAU 1, 22 LE CHEVAL S'ETANT VOULU VENGER DU CRRF 1V. 13.

LE BERGER ET LA MER IV. 2.

IN BERGER ET DE ROUX, 10 In Berger et son Indupeau IX, 19.

LE CHEVAL ET L'ANE VI. 16. LE CHEVAL AT LE LOUP V. 8 LES DAUX CHENRIS XII. 4 LE (BIEN A OUT ON A COUPÉ LES OBJULIUS X. O. LE CRIEN OLI LACHE SA PROIP POLE L'OMBRE VI. 17 Ly (HISN OLI PORTE A SOR COL 12 DINÉ DE SON MACTRE VIII. 7 LES DEUX CHIENS ET L'ARE MORT VIII. 25 LE CIPROR. IX. 19 LE (U ALE PI LA POLEMI 1. I LE COCHE PL LA MORCHE VIII, Q. I L CARHET, LE CHAT, AT LE SOU-RICHAL VI. 5 LE COCHOR, IA CHEVRE, DI ER MOLTON VIII, 12 I COLOMBE ST IA POLEMI II. 12 LE COMBAT DES RATS ET DES BE TETTES IV. 6 I ES COMPAGNONS DE LYASE XII. 1. CONSPIT TENE PAR IES RATE II. 2 CONTRE CALL QUI UNT IN GOLT DIV rierte Il. r. LE COO PT 14 PERIE I. 10. IF COO ET LE REMARD II, 15 LES DELE COOS VII. 13 LE CORBEAT, IA (PAPELLE, LATIORTUP 21 12 RAT XII, 15 LI CORBYAU VOLLANT IMITER L'AIGI E 11 16 LE CORBEAU ET LE RENARD I. 2. LA COUR DE LION VII. " Le Craé et le Mont, VII, 11 LE CYGNE ET LE CLIMINIES III, 12. DAPENIS ET ALCIMADURE XII, 26 DEMOCRITE BY 185 ABBERITA NO. VIII. 25 Le Depositaine envinère. IX. c. Les Deviverants VII. 15 LES DIREX VOLLANT INSTRUME UN PILA DE JEPITER. XI. 2. LA DISCORDE VI, 20 LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRIGON A PICSIPLESOI BURS. I. S 2. L'Proffes, de Pedant et le Maltas DUT JABBIE IX. 5.

L'ÉCRAVISSE ET SA PILLE XII. 10 LEBECATION VIII. 24 LITTERANTET IF SINGE DE JUPITER. I PARLET LE 13 MAILER DACOLE 1. 10 I I SPOT ISSPER PT SON COMPERD X.5 In FALCON AT IR CHAPON VIII. 21 IA ITHME ROLFF III, 16 I an femmes of the Secret VIII. 6 Is bramien, is CHIAN, ET LE RE RUND XI 3 Labore VII. > IA FOREL PLUS BECHRACY XII. 16 LA TORPENE DE LE JOURN THEAT V. 11 Is not occurred to Surpose IX 8 Ly Forder by Sale XII. 22 Les Pretores et tes Monthes a miri In Constant pro ritmes of Page LA COPPAGE, LA CHRURE ET LA BRE BIS, PR SOCIETE AND LE LION 1, 6 IR GIAND BE IN COTROLIGER IX. 4 IN COLUMN BY L'ARABAMAN III S. I A CORPACT ILLE OF I VALLE SE PAIRE At set choice of a ta Boet F 1, 3 I . Constituted to RAT IV. 41 I as Conventition at it Sound. VI. 11. X11. 25 I go (. RENOL II I PO QUI DEMANDENT CA Rot III .. In Henon VII. . L HIROMORELERFI ESPETITS OISEAL & I . 8 L'HOMMB ET LA (ACCREVES X, 2 I'Homma et Li Pice VIII, 5 I HOMMS ST SON IWAGE, 1, 14 Humme anter Deth Autt, at 188 DELL MASTRESSES, I. 17. I Homme er i Ipora pe mois IV, 8 I HOMMS OUT TOURY APRES IN FOR TURE, ET I HOMME QUI L'ATTERD DANS SON LIT, VII, 12. L'HOROMOPE, VIII, 16. L'Herrna ne cua Plaidue us. IX , 9 L'Hymania ar t'Amoun XII, 25

L'INGRATITUDE ET I'INJUSTICE DES ! HOMMES PRVERS IA FORTURE. VII. L'IVROGRE ET SA FEMME. III . 7. LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. LE JIMP ARBURE, I'HOMPITALIER. RT IR SOLITAIRE, XIL. 2". JI PITER ET IE MELAYER, VI. 4 JUPITER RT LE PASSALER IX, 13 JUPITER ET LES TOTTERRES VIII, 20 I F I ABBURNUR PT SES FEFERES V. O. La I MITIERE ET LE POT AL TALE VII. 10. Les Lyrins X INDICERT SA CIMPAGNE II, ". LE LIPPER BY I AS GRENOUTIES IL. 14 Is I rever ar ta Perdric, V. 1-Is lister by the longer VI, to. LA LIGHT DES RATS, XII, 25 Le Liov, XI. r. LA LIUE ABATTI PAR I'HOWWE, III. to. LE LION AMOURET 2 IV. C. LA LION DEVENT VIPLE III, 15 LE LIOR MALADE, ET LE REVAND VI, I a LION E'RY ALLAYS PY GURRE. I a LION PT L'ANE CHASSANT II, 19 IR LION DE LE CHAMBER VI, 2 LE LION, IE LOUP BY IE REVIEW. VIII. 3. In Laur at 15 MOLCHEROV. II. Q. LE LION AT IL RAT II, II LE LION, IN SINGE IT IFS DRIX Anus, XI, 5 IA LIONNA RT 1 OL BAR X, 13 In Loup at a Acasso I, to In love present Bancan, 111, 3 LE LOUP PU IPS BERGERS X, 6 LE LOIP PI IE (HAMPIE VIII, 3". La Loce et le Cuiry 1.5 Interprise furry member 1X, to. LE LOUP, I & (BEYER REIE CHEVERAL. IV. 15 LE LOUP ET LA CIONGTE III, 9

I R LOUP, LA MRRE ET L'ENPART, IV. 16. LE I OUP PLAIDANT CONTRE LE RE-NARD PAR-DEVANT IS SINGE II. 3 LE I OI P AT TH REMARD XI. 6: XIL. I EN LOUPS BY LES BREBIS. III. 13. I : MAL MARIE, VII. 2. IR MARCHARD, LE GETTH HOMME, LE PATRE, PT LE FILS DE ROL X. 16. IN MARI, LA FRMME, ET LA VOLEUR IX. 15 I ER MEDECINA, V. 12. Les Membres et l'Estonic III. 2. I P MECHIPA, SON FILSELL'AND HIL L. Is MILAY PRIER ROSSIGNOT 13, 18. LA MONIAGRE OU LACCOUCHE, V. 10. LA MORT PT IL BUCHARON, I, 16 LA MORT ET LE MAINEL REUK I. 15 Le Mont ar is MOLBERT VIII. 1. In Motons str torant, IV. 3. I P MILLET SP VINITARE DE SA GERRA-100th VI. -. I AS DEL X MITETS I, 4. I 14 OBSPOLES DE LA LIONNE, VIII, 11 I OF II DE MAITRE, IV, 26 I'CHELL BIFGE D'L ME FIFCHE II. 6. LOISEIFUR, L'AUTOUR, ET I'A-IOURTTE VI. 15. L'ORACIA ET I'IMPIR. IV. 19 Les Oreilles Du Lièves V. 4 L'OURS ET I'AMATEUR DES JARDINS VIII. to. L(); as PT 185 DELX COMPAGNONS, 1,20. I RPADVERPLAIGNANTA JUNON II, 17. PAROLE DE SON RATE, IV, 17 L. PATRE IT TE LION VI, I IR PASSAN DL DANE BE. XI, 7 la rain Poisson at la Pichaun. V 3. LA PERDRIT ET 125 Coos. X . 8. LES DEL & PERROQUETS, TE ROI, ET 108 File, X, 12 PHENES BY BORER, VI. 3 Patromèta er Pround III, 15.

IR PRICOSOPHE SCYTHE XII, 10

LES DEUX PIGEORS IX, 9.	SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUR.
LES POISSONS ET LE BERGER OULJOUR	1. 14.
DE LA PLUTE, X, II	In Stran XII, 19.
LES POIMONS ET IE CORMORAN. X, 4.	LE SINGE ET LE CHAT. IX, 17.
LE POT DE TERRE ET LE POT DE PER.	Le Singe at Le Daupein, IV, 7.
V, 2.	In Super or an Inches IV 8
	I E SUNGE BY LE LEOPARD. IX, 3,
LA POULE AUX OEUM D'OR, V, 13.	LE SOLEIL ET LES GRENOUILIES. VI,
Le Pouvoir des Fartes. VIII, 4.	12; XII, 24.
LA QUERRLIE DES CRIEFS ET DES	LE SORGE D'UN HABITANT DU MOGOI.
CHATS, ET CELLE DES CEATS ET	XI, 4.
DES COURD. XII, S.	LES SOUBAITS. VII, 6.
LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MORDE.	La Souria métamorphosée en Fille.
VII, 3.	IX, 7.
LE RAT ET L'ÉLÉPHART. VIII, 15.	LES SOURIS ST. I.E. C. HAT HUART 'X1, 9
LE RAT ET L'HUITER. VIII, 9.	LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JU-
LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES	PITER IX 6,
CHAMPS I, 9.	LES DEUX TAUREAUX ET LA GER-
Les deux Rays, le Renard et l'oelf	WOUTELR, 11, 4.
X, 1	TREPAMENT EXPLICES PAR ESOPE
LE REMAND QUI A LA QUEUR COUPLE	II , 20.
¥ 5.	LA TêTE ET LA QUEUE DU SERPENT
Le Reward anglais. XII, 23.	VII. 17
LE REMAND ET LE BOUC III, 5	I z Tresauriset z et i z Singe. XII, 3.
La Renand et la Busta IV, 14	TIRELS ET AMARANTE VIII, 13.
LE REHARD ET LA CIGOGNE I, 18.	Le l'orneut et la Rividne, VIII, 23.
Le Remand, Le Loup, et le Cheval	LA TORTUE ET LES DEUR CAMARDS.
XII. 17.	X, 3,
LE REHARD, LES MOUCERS, ST 1E	Le Taison er des deux Hommes,
Hánusow, XII, 13	IX, 16.
LE REMARD ET LES POULETS D'INDE	TRIBUT BROOTS PAR I BA ANDREA
XII, 18.	ATEXARDRE IV, 19.
LE REMARD ET LES RAISINS, III, 11.	LES VAUTOURS ET ERSPESSORS VIL 8
LE REWARD, LE SINGE ET LES ANI-	LA JEUNE VILLE, VI. 21.
MAUR VI, 6.	LE VIRILIAND ET L'ARE. VI , 8.
RIEN DE TROP IX, 11.	LE VIRILI ARD ETSE BREADIS IV, 18.
LE RIEVE ET I ES POISSONS, VIII, 8.	LE VIEITLAND ET EM TROIS JEUNES
LE ROL, LE MILAN, ET LE (BASSEUR.	Houses, XI, 8,
XII, 12	LA VIRITE ET ERS DEUX SERVARTES.
LE SATTRE BY LE PASSANT V, 7.	V, 6,
LE SAVETIER ET LE FINANCIER, VIII, 2.	LE VILLAGEOIS ET LA SERPEST. VI, 13.
	Les Votauns er c'Ann 1, 13
LE SERPENT ET LA LIME, V, 16.	I WAS ADDRESS OF PARK T' 13
PRILÉMON ET BAUCIS	
LA MATRONE D'ÉPRÈSE.	
Berruicon	985
North STR. LA FORTAIRE.	207